

La saison des conquêtes

Fabrice Colin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Fabrice
Colin
La saison
des conquêtes
Winterheim - 2
Fantasy



LA SAISON DES CONQUÊTES

DU MÊME AUTEUR
Aux éditions J'ai lu

Winterheim :

- 1 – Le fils des Ténèbres, J'ai lu 6180*
- 2 – La saison des conquêtes, J'ai lu 6336*
- 3 – La fonte des rêves (à paraître)*

Dreamerica, J'ai lu Millénaires
L'île du sommeil, J'ai lu Jeunesse 6458

FABRICE COLIN

LA SAISON DES CONQUÊTES

WINTERHEIM-2

ÉDITION DÉFINITIVE REVUE PAR L'AUTEUR

Carte et illustration : Julien Duval

*Et elles chuchotent, ces femmes penchées sur
le lit de mon enfance. Le ciel de leurs poitrines
s'approche de mon pays, là où aucune différence
n'existe entre sommeil et rêve.*

Göran Tunström, le Buveur de lune





QUATRIÈME MOUVEMENT

LA VIE

AVANT

Lorsque les âmes des morts s'écoulent le long du fleuve qui porte leur nom, la foi qui les a habitées se cristallise en poussière dorée sur ses rives souterraines.

Après l'Exeat, les Dragons qui ont participé à l'édification de la citadelle d'Asgard n'ont jamais été payés de retour. Quatre d'entre eux, Norr, Syd, Öst et Vaest, ont pourtant été sacrifiés pour servir de tours d'angle à la forteresse. Aussi leurs frères survivants ont-ils exigé une compensation : sans quoi (ont-ils menacé) ils rompront les termes du pacte et ravageront le monde de Midgard.

L'ultimatum est sans appel.

Sentant le moment venu, et sans en avertir les Faeders, les trois Ténèbres ont forgé un anneau sacré en y incorporant toutes les poussières abandonnées par le fleuve des Âmes sur ses berges. Elles l'ont appelé « Anthémion ».

Or, les poussières d'or ne sont pas destinées à rester éternellement sur les rives. Elles appartiennent au grand cycle de la foi, et s'évaporent au fil des jours pour retomber sur les hommes du monde. À présent que toutes les croyances de leurs ancêtres sont rassemblées en un anneau unique, les hommes et les femmes qui voient le jour en Midgard naissent dépourvus de croyances. Et sans la foi de leurs créations, les dieux, Dragons et Faeders, sont condamnés à mourir.

Les premières atteintes du mal sont déjà là.

Les Faeders sentent leurs membres se raidir. Leurs forces déclinent rapidement. Bientôt, ils deviendront incapables de se mouvoir et se terreront dans leur citadelle d'Asgard en attendant la fin.

À quoi pense un dieu ? se demandait la sorcière en regardant s'éloigner le Faeder dans les nuées du couchant. Vers quels horizons glacés sa pensée s'égarait-elle, vers quels désirs de vengeance ? et tous ces souvenirs qu'elle ressasse sans cesse, les concasse-t-elle pour finir comme des fruits secs, ses craintes, ses désirs, ses espoirs ?

Agenouillée devant les braises de son foyer, la vieille femme leva les yeux au ciel et les paroles du visiteur résonnèrent dans son esprit. *Donn'r viendra à toi, sorcière : Donn'r, mon fils. C'est à lui que tu devras obéir : Je veux que ces mots s'impriment dans ta mémoire. Prends garde, Zephren. Je connais ta nature, et je sais ce que valent tes promesses. Si tu tentes de me trahir...*

Un craquement résonna dans le silence des marais.

La vieille femme se retourna vers sa cahute, au milieu des grands pins décharnés. Un leshy, petite créature aux membres noueux, se laissa tomber de sa branche et s'avança vers elle en clopinant. Zephren haussa les épaules puis se pencha sur les braises pour les remuer du bout de son bâton. Elle se demandait si elle avait bien agi en révélant au Faeder l'endroit où se trouvait le garçon. Elle se demandait si elle avait seulement eu le choix. Elle se sentait usée, fatiguée, inutile. Avec un soupir, elle scruta l'orée de la forêt, là où la piste faisait un coude avant de disparaître.

Cette fois, le sort en était jeté.



Bercé par le trot de sa monture, l'homme au grand chapeau noir regardait défilé le paysage, le fleuve immense à sa droite, tout de tumultes et de glace, et la forêt à sa gauche, qui succédait aux mornes étendues des marais d'Abagaï. Un rictus éclaira son visage. Le jeune homme avait de qui tenir. Il l'imaginait, son épée d'or en main, courant sur la berge avec l'armée du Kzaar à ses trousses. À moins qu'il ne se fût construit un radeau ? Quoi qu'il en soit, il avait réussi. Il lui avait échappé à lui, Wultan, et cela au moment même où il venait de découvrir sa cachette.

Deux ans : il avait fallu deux ans au Faeder pour retrouver sa trace. Il avait dû pour cela écumer les marais d'Abagaï à la recherche d'une sorcière susceptible de lui révéler l'endroit. Le problème était que les sorcières servaient Maan : c'est pourquoi il avait eu beau les menacer, il avait eu beau leur dire qu'il retenait leur sœur, Moïra, et qu'il n'hésiterait pas à la tuer si elles ne lui donnaient pas ce qu'il désirait,

cela n'avait pas suffi.

Les sorcières d'Abagaï étaient peut-être folles, mais leur tête était dure comme du bois, et il lui avait fallu errer plus d'un an pour en dénicher une qui acceptât de l'aider.

Zephren... Zephren vivait au milieu d'une mare nauséabonde et sa foi en Maan paraissait aussi fragile qu'un jonc courbé par la tempête. Ses sœurs la disaient mauvaise : en réalité, elle était surtout cupide. Wultan lui avait promis de l'or – des monceaux d'or, mais elle avait voulu plus encore. Elle lui avait demandé une place à Asgard, parmi les immortels.

— Je sais l'avenirrr, moi aussi. Je pourrrrais rrremplacer celle que vous appelez Wyrrrd, forrrt avantageusement.

— Pour tout vous dire, chère belle Zephren, avait murmuré Wultan en prenant son visage flétri entre ses mains, je n'y vois pas le moindre inconvénient.

Elle l'avait invité à entrer dans sa « cabane », un taudis boueux et noirâtre, et elle avait regardé pour lui dans son chaudron, touillant et s'agitant sans cesse, implorant l'aide de Faeders auxquels lui-même n'avait plus parlé depuis une éternité. Il s'était penché sur son épaule, et il l'avait vu, il l'avait contemplé enfin, ce jeune soldat censé causer leur perte.

— Janes Olsen, avait-il murmuré, les mâchoires crispées. Où est-il, sorcière ?

— Laissez-moi rrréfléchirrr. Je vois... je vois un rrroyaume du sud, oui. Mmh, les rrrêves, les rrrêves tourrrbillonnent... Ce n'est pas trrrès loin d'ici...

Des rêves. Un royaume du sud.

— Lys ? avait demandé le Faeder. Yslen de Lys ?

La sorcière avait grommelé quelque chose.

Le regard de Wultan s'était éclairé. Il avait retrouvé le fils des Ténèbres. Désormais commençait pour lui une partie des plus dangereuses.

Le Faeder ferma les yeux. Jour après jour, ses membres se raidissaient un peu plus. Parfois, il restait paralysé pendant plusieurs heures. La peur était une émotion qu'il savait contenir, mais cette sensation d'impuissance était pire que la peur. D'ici quelques années, Wultan s'arrêterait définitivement de bouger et deviendrait une statue. Ainsi en serait-il de tous les immortels. Faeders et Dragons, réunis dans une même défaite inconcevable, des statues de pierre, tous ! De simples souvenirs dans le cœur des hommes.

À moins... À moins que quelqu'un ne mette un terme à cette folie. À moins que quelqu'un ne reprenne l'Anthémion à celui qui l'avait volé.

— Aldrig, siffla Wultan entre ses dents.

Aldrig le draaken ! Le frère honni du Kzaar Asraan, celui qui détenait l'anneau, celui qui avait eu l'audace de le dérober aux dragons – ses propres maîtres.

La seule solution était de récupérer l'Anthémion et de le fondre dans les forges d'Asgard, afin qu'il redevienne poussière et que la foi regagne le cœur des hommes. Mais c'était là une tâche considérable.

Wultan se revoyait encore, devant sa mère Reah dans le hall gigantesque d'Asgard. Le silence. Son pas lourd, entre les piliers de marbre blanc.

— De nombreux obstacles se dresseront sur ta route, Wultan. Et pour tout te dire, j'ai bien peur qu'il soit déjà trop tard.

Les obstacles, il les connaissait. Nul Faeder ne pouvait tenir l'artefact entre ses mains sans périr aussitôt carbonisé. L'anneau avait été conçu pour les Dragons : c'était pour eux que les Ténèbres, dans leur folie, l'avaient forgé.

— Tes sœurs ont offert un cadeau empoisonné aux Dragons. Ce qui arrivera une fois qu'ils l'auront retrouvé, cela, mon fils, je ne puis te le dire.

Ses sœurs ! Maudites, maudites soient-elles ! Lui seul savait ce que leur âme recelait de duplicité. Ses sœurs souhaitaient la destruction des dieux – Faeders et Dragons –, il en avait la certitude. Elles pensaient que les dieux n'étaient plus utiles au monde de Midgard.

Sacrilège.

Au-dehors, la nuit tombait sur les sous-bois. Le Faeder se retourna. Dans la pénombre, les marais d'Abagai formaient une masse sombre, menaçante. Les mains crispées sur les rênes de sa monture, un cheval noir immense, Wultan sourit dans les ténèbres. Bientôt, la Dame des Songes regretterait de s'être dressée contre lui.

Ces dernières années s'étaient écoulées en une sorte de torpeur, rythmées par les crises de pétrification qui, chaque fois, le faisaient souffrir un peu plus. Mais le cauchemar touchait à sa fin. Du jour où il avait appris auprès de sa sœur Wyrð que le jeune homme serait la cause de sa chute, le maître des Faeders avait décidé de réagir. Les oracles d'Asgard étaient nébuleux, et Wultan était certain que sa sœur ne mettait guère d'entrain à les lui dévoiler, mais trois images revenaient sans cesse – son épée d'or, sa propre fille (qui à l'époque restait encore à naître) et un jeune homme aux cheveux blonds dont il

ne savait rien en définitive, sinon que les Ténèbres avaient promis de veiller sur lui.

Attendre que les choses se produisent n'avait jamais été dans le tempérament du Faeder. Aussi avait-il pris les devants et décidé de *provoquer* le destin. Une fille, avait murmuré Wyrd, *ta* fille. Eh bien, qu'il en soit ainsi, avait songé le Maître d'Asgard en forçant l'intimité de sa demi-sœur Ever. Qu'il me vienne une fille, donc ! Et que le monde tout entier se souvienne de cette nuit, qu'il en frémissse et qu'il en tremble. Un viol, Wultan avait commis un viol et, comme il l'avait prévu, une fille était née de ce désastre, Livia – le portrait craché de sa mère. Dans un premier temps, il la lui avait laissée.

Quant à son épée, cette fameuse épée d'or qui devait le tuer, il l'avait tout simplement abandonnée aux mains du maître des lieux, le duc Alden, peu de temps avant que celui-ci ne rende son dernier souffle. Wultan était lié à son arme : il en percevait chaque mouvement, chaque vibration suspecte. Il savait qu'elle ne quitterait pas le château de Nartchreck, ni les mains osseuses du roi squelette Alden, à moins que quelqu'un ne vienne la lui prendre. Et ce quelqu'un, s'il existait vraiment, ne pourrait être que le fils des Ténèbres.

À sa grande surprise, la chose était arrivée. L'épée avait bougé : quelqu'un l'avait prise. Le fils des Ténèbres était donc en vie, la prophétie menaçait de s'accomplir. Sans tarder, Wultan s'était une nouvelle fois rendu chez Ever. Il lui avait demandé des précisions au sujet de cet enfant, lui avait ordonné de lui dire où il se trouvait. Comme il s'y était attendu, la Dame des Songes avait refusé de répondre. Elle était avec *elles*, du côté des Ténèbres. Alors, pour la punir, le Maître d'Asgard lui avait enlevé leur fille et l'avait confiée à une femme qui connaissait bien les Faeders et qui, il le savait, détestait les Ténèbres.

Un projet audacieux avait germé dans son esprit depuis le jour où il avait appris que l'Anthémion était tombé aux mains du draaken Aldrig : il avait donné sa fille en noces au Kzaar Asraan, un puissant seigneur qui venait de prendre possession du royaume de Walroek. Asraan était le frère d'Aldrig et les deux draakens se détestaient. Tout cela tombait à merveille. Wultan avait tiré parti de la haine que le Kzaar éprouvait pour Aldrig et l'avait convaincu de servir sa cause afin de récupérer l'anneau. Asraan avait mis ses armées à la disposition du Faeder. Il comptait bien en profiter.

Deux ans auparavant, lorsque après d'épuisantes recherches il avait fini par retrouver la trace de l'anneau sacré gardé par Aldrig dans les Monts Pétrifiés, Wultan était arrivé en Walroek, pour faire part au

draaken de ses desseins. Le Maître des Faeders se souvenait du carnaval de neige, des instants qui l'avaient précédé, du moment où il avait compris que le fils des Ténèbres, par le plus grand des hasards, se trouvait là lui aussi. Janes, il s'appelait Janes Oelsen, et il avait passé deux ans dans ce château à portée de son ennemi, alors que celui-ci errait au cœur de Midgard, accablé par de sinistres prémonitions et miné par la maladie. Il avait cru en sa chance, enfin ! Mais le jeune homme lui avait filé entre les doigts.

Dorénavant, le Faeder s'en faisait le serment, nul incident ne viendrait plus perturber l'ordonnancement de ses projets. Tandis que son aîné Donn'r descendrait vers Yslen de Lys pour retrouver le fils des Ténèbres, lui, Wultan, rallierait les armées du Kzaar Asraan et partirait avec elles vers les Monts Pétrifiés où le jeune soldat débusquerait Aldrig et lui ravirait l'Anthémion avant de le détruire puisque lui seul, prétendaient les oracles, était capable de le faire. D'une prédiction qui annonçait sa perte, le Maître des Faeders ferait un triomphe. Bientôt, songeait-il. Très bientôt, Janes Oelsen.

Wultan grimaça. Il y avait cet élanement diffus, toujours le même, qu'il sentait remonter le long de son corps, comme un poison.

Le Faeder essaya de remuer les doigts. Ils étaient tout engourdis. Il ne parvenait pas à s'habituer à cette sensation. Chaque homme qui mourait l'affaiblissait un peu plus. La foi désertait le monde, le sang gelait dans ses veines.

L'homme au grand chapeau noir jeta un dernier regard derrière son épaule. La piste qui traversait les marais d'Abagai et remontait vers Walroek était interminablement longue, il le savait, comme était long le chemin qui le séparait de l'Anthémion. Mais il réussirait, coûte que coûte. Les prophéties pouvaient dire ce qu'elles voulaient. Il était la Force. Rien ne lui semblait irréversible.

Les nuits de pleine lune, lorsque la lumière de Maan nimbait la forêt de ses reflets tranquilles et que la montagne tout entière bruissait de souffles et de murmures, les forlanceurs royaux d'Yslen de Lys quittaient leur forteresse et s'en allaient bannière au vent, chevauchant vers le pays des rêves comme si la Mort elle-même avait été lancée à leurs trousses. Le roi Novaalis en personne, poète et guerrier, s'avancait en première ligne, courbé contre le vent, la visière de son heaume rabattue. Lui seul connaissait le chemin qui menait jusqu'au ciel, lui seul pouvait voir les aiguilles de sapin scintiller dans les ténèbres et la piste noyée d'ombre s'éclairer de lueurs. Ses hommes l'auraient suivi jusqu'en enfer.

Ils chevauchaient des heures, empruntant des chemins connus d'eux seuls tandis que les habitants du royaume s'abandonnaient au sommeil. Puis d'un coup, les sabots de leurs montures cessaient de frapper le sol et la piste s'élevait, serpentant entre les branches, montant, montant toujours au-dessus des bois sombres, et les fiers cavaliers se cramponnaient à leurs rênes, filant vers l'immense voûte piquetée d'étoiles, reflets perdus dans une mer d'encre, avant de disparaître absorbés par la nuit.

Au petit matin, on les retrouvait hagards, en ordre dispersé, les yeux brillant d'un inhabituel éclat. Tirant leurs montures, ils avançaient lentement sous le couvert des sapins noirs, et leurs sacoches débordaient de flacons tintinnabulant. Ils ne se souvenaient plus de ce qu'ils avaient fait, ni de ce qu'ils avaient vu. Aux voyageurs étonnés qui, croisant leur route, leur demandaient où ils avaient chevauché, ils répondaient seulement « dans le Clair-obscur » car c'était le nom qu'ils donnaient au pays des songes, et c'était tout ce qu'ils se rappelaient.

Des essences de rêve, voilà ce qu'ils étaient allés chercher, voilà ce dont leurs flacons étaient emplis, des vapeurs si légèrement irisées, si imperceptiblement différentes les unes des autres que seul un œil exercé par des années d'expérience pouvait discerner leurs nuances. Les essences de rêve étaient la substance dont était fait le royaume d'Ever, une substance que les habitants de ce pays magique avaient appris à travailler. Leurs sortilèges étaient des poèmes : les mots emprisonnaient les essences dans une gangue et des créatures s'extirpaient du néant, de petits êtres brumeux que l'on appelait « éphémères ». L'espoir des magiciens-poètes était que les éphémères vivent assez longtemps pour qu'un songe se reconnaisse en eux, quitte les terres du rêve pour rejoindre son reflet et pour finir s'incarner en lui.

Car ainsi naissaient les nymphes, expliquait le vieil Orgen, ainsi naissaient les nymphes qui peuplaient par milliers ce pays de montagnes, nymphes de prudence et de vertu, nymphes de bonté et de gaieté, et plus les nymphes étaient nombreuses, plus la frontière qui séparait le monde des hommes de celui des rêves devenait ténue, si bien qu'un jour, annonçaient les prophètes, un jour enfin le royaume de Lys se détacherait du sol et gagnerait les cieux.

Prévisibles, voilà bien une chose que les habitants d'Yslen de Lys n'étaient pas, répétait le vieil Orgen en étiquetant soigneusement ses flacons, voilà bien une chose qu'ils ne seraient jamais car, au vrai, ils possédaient cette qualité unique, ce don anormal de vivre dans le rêve, et ce don-là rachetait tous les autres.

— C'est pourquoi tu ne dois pas les juger sur leurs paroles, ajouta l'antique alchimériste en rajustant sur son nez ses bésicles cerclées d'or, ni même sur leurs actes...

— ... mais uniquement pour ce qu'ils sont, acheva le jeune homme qui attendait les ordres derrière lui.

— Exactement.

Orgen était le plus renommé des alchiméristes, l'un des seuls avec deux ou trois de ses confrères à connaître le nom de *toutes* les essences, même les plus rares. Il rachetait à haut prix les flacons des chasseurs de rêve et les revendait plus cher encore aux habitants d'Yslen de Lys qui pratiquaient la magie à leurs heures perdues.

— Tiens, un autre de fini, reprit-il en tendant à son apprenti un flacon de cristal. Antaisie diluvienne, cru d'automne, nous devrions en tirer une petite fortune. N'oublie pas de l'inscrire dans le registre.

Le jeune apprenti acquiesça et posa le flacon sur une longue étagère de pin où s'alignaient déjà des centaines de ses semblables. Puis il s'assit aux côtés de son maître, ouvrit l'épais volume aux pages craquelées et, d'une écriture appliquée, inscrivit le nom de l'essence. Il releva la tête et observa le vieil Orgen, dont le visage jauni accusait les ravages du temps ; il regarda ses mains tremblantes, deux oiseaux ivres voltigeant au-dessus des ustensiles ; et il ferma les yeux.

Vivre dans le rêve, oui.

C'était la seule chose qui lui restait, la seule chance qu'il avait de la revoir, elle dont il ne pouvait oublier le visage, elle dont l'image le hantait sans relâche depuis près d'un an. Il ne l'avait aperçue qu'une fois, marchant droit devant elle, vêtue d'une robe funèbre et il avait crié son nom, encore et encore. Mais elle ne s'était pas retournée. Elle avait poursuivi sa route et lui était resté là, à la regarder s'éloigner, et lorsqu'il s'était réveillé, son cœur avait battu si fort qu'il avait du mal

à retrouver son souffle.

Cela s'était passé avant qu'il ne rencontre le roi, juste avant, comme si ces choses avaient été arrangées exprès. C'était pour cela qu'il s'était décidé à donner une forme à son deuil, pour cela qu'à son tour il avait invoqué une nymphe, quoiqu'il se fût tout d'abord promis de n'en rien faire : Ymmë, une nymphe d'amour perdu.

— Et voilà ! s'exclama Orgen triomphal en reposant sa plume sur l'établi. Notre réserve de gitaline ambreuse s'élève maintenant à douze flacons. Tu peux inscrire ceci. Douze flacons, pas un de moins.

Du plat de la main, le jeune homme lissa une nouvelle page du registre. Les feuillets du grand livre débordaient de noms exotiques : cyrhée pulvérulente, mirage de candélère, oxyure marine, carnin vénéfice et angelène crémeuse...

Peu à peu, il apprenait à se familiariser avec chacune de ces essences, avec leur moirure, avec leur éclat – la façon dont elles pouvaient se mêler les unes aux autres. Il savait par exemple qu'il était fort maladroit de créer un éphémère de gratitude avec de l'oscanthe jaspée, essence frivole et volatile par excellence, car la gratitude était une chose appelée à durer, et les éphémères ainsi conçus ne restaient jamais longtemps sur terre – ils se mêlaient aux vents et s'évanouissaient en de puissants tourbillons. La maîtrise des essences, insistait Orgen, est l'affaire de toute une vie.

Janes était entré à son service voilà plus de dix mois. Il savait écrire, la chose était rare, et le vieil alchimériste cherchait justement un nouveau secrétaire. Jamais il n'avait posé de questions à cet étrange garçon aux cheveux blonds et au visage fermé, jamais il ne lui avait demandé d'où il venait ni ce qu'avait été sa vie auparavant, quelles contrées il avait traversées pour venir jusqu'ici. Peut-être cela l'indifférait-il ou peut-être, comme le soupçonnait Janes parfois, avait-il tout deviné depuis le début. Quoi qu'il en soit, cela tombait à merveille : le jeune apprenti n'avait aucune envie d'évoquer son passé.

Il lui avait fallu près d'un mois pour atteindre le royaume de Lys.

Fuyant les terres hostiles de Walræk, où il était recherché pour meurtre, le jeune homme avait longé un temps les rives de l'Aasb-Erden jusqu'à ce que les flots du fleuve s'apaisent. Alors, il s'était fabriqué un radeau de fortune et s'était laissé porter par le courant, seul dans l'immensité blanche. Il se rappelait avoir eu très froid, il se rappelait que le ciel était toujours resté bleu, il se revoyait grelottant, couché sur le dos, son épée d'or à ses côtés, indifférent au monde. Il laissait derrière lui le peu de vie qu'il était parvenu à se construire après la mort de ses parents, il laissait Pyk et Sigrid, et le capitaine Vordhen, mais cela n'avait plus la moindre importance désormais, car

il avait perdu Livia, et cette blessure-là était de celles qui ne se referment jamais.

Je reviendrai, ma princesse. Je te le jure.

Oh, mais tout était mort à présent, tout était mort.

Certains signes ne trompaient pas.

Il avait raconté son rêve à Julea, sa Julea aux cheveux flamboyants, et elle l'avait écouté patiemment, comme seule une femme sait le faire, en caressant son torse.

— Tu es sûre qu'elle ne t'a pas vu ? demanda-t-elle lorsqu'il eût terminé.

— Certain. Elle est passée devant moi, j'ai essayé de l'appeler, mais elle ne m'a pas... Je veux dire, c'était comme si je n'existais pas.

Julea était montée sur lui, ses seins frôlant sa poitrine, et elle avait posé ses lèvres sur les siennes. Ses longs cheveux roux avaient caressé son visage. Il s'était laissé faire.

— Janes...

Pourquoi avait-il envie de pleurer ? Elle était si douce avec lui.

— Janes, elle est morte. Livia est morte.

Elle avait chuchoté ces derniers mots, comme pour en atténuer le choc. Elle avait embrassé ses paupières.

— Pourquoi...

— Chhhut.

Il y avait ce grand vide au milieu de sa poitrine, un vide impossible à combler. Il avait posé ses mains sur son corps et elle s'était couchée contre lui, lissant sa joue d'un geste plein de tendresse.

— Tu dois l'oublier.

— Je ne peux pas, Julea. À l'instant même où nous nous sommes quittés, j'ai vu son regard et j'ai pensé...

— Janes, Janes, ne pleure pas, je t'en prie, je suis là.

— Je sais que tu penses à elle sans cesse, je sais qu'elle était tout pour toi, mais je voudrais que tu comprennes... Oh, Janes ! Laisse-moi une chance de te sauver.

Elle l'avait embrassé. Il l'avait repoussée doucement. Elle s'était redressée, avait secoué sa longue chevelure, et ils étaient restés un long moment à se regarder. Elle était belle, inutile de le nier. Elle était fière de son corps de liane, de ses seins fermes et lourds, fière d'être la première femme à lui avoir fait l'amour – son initiatrice, sa nymphe

d'automne, comme il l'appelait. Mais elle désirait plus, elle attendait qu'il l'aime et cela, elle le savait, c'était impossible, jamais ses sentiments ne seraient payés de retour et le pire, c'est qu'elle ne parvenait même pas à lui en vouloir, elle ne pouvait s'empêcher d'espérer.

Elle avait détourné la tête.

Une main sur son épaule...

— Hé ! Pardonne-moi.

— Je n'ai rien à te pardonner. Tu es amoureux d'une morte.

Elle avait dit ces mots avec une tristesse résignée.

— Je suis désolée, Janes.

Soupirant, il s'était redressé et avait marché jusqu'à la chaise pour reprendre ses vêtements. La chambre de Julea sentait bon le pin sec et les fleurs fraîchement coupées. Il s'était retourné pour la regarder, mais elle était restée immobile. Sa chevelure, épandue sur l'oreiller, évoquait un soleil mourant.

Enfilant sa tunique, il était revenu vers le lit et avait posé un baiser sur ses lèvres fermées.

— Je dois aller travailler.

— Bien sûr.

— Julea...

— Nous allons cesser de nous voir, Janes.

— Quoi ?

— Nous nous faisons trop de mal. Ça ne sert à rien. Ton cœur est avec elle, à jamais.

— Julea, je ne voudrais pas...

— Quoi ? Que je le prenne mal ? Ah ! gémit-elle avec un sourire amer, dire que j'ai cru que je pourrais y arriver, dire que j'ai pensé un instant que c'était *possible* ! Parce que je l'ai vraiment cru, Janes. Tu te souviens, ce jour où nous avons fait l'amour pour la première fois ?

— Arrête...

— Tu m'as parlé d'elle et je t'ai écouté. Tu m'as prise dans tes bras et tu m'as dit que tu étais heureux. Et moi, moi... Je t'ai cru ! acheva-t-elle dans un sanglot.

— Julea...

Il avait avancé une main vers son visage.

— Arrête de prononcer mon nom, Janes. Va-t'en, va-t'en, si tu as encore un peu de considération pour moi.

Janes s'était redressé. Qu'aurait-il pu faire ? Le souvenir de Livia était une malédiction, il ne pourrait jamais s'en débarrasser.

Et aujourd'hui, il savait qu'elle était morte. Les habitants d'Yslen de Lys ne se trompaient jamais lorsqu'il s'agissait d'interpréter les rêves.

Le jeune homme avait serré les dents en quittant la pièce. Il aurait voulu ajouter quelque chose. Lui dire qu'il avait *essayé*. Mais c'était inutile.

DISPARAÎTRE

Toutes les nuits à la même heure, la jeune princesse se réveillait en sursaut. Souvent, il lui fallait un certain temps pour s'habituer à l'obscurité. Où était-elle ? Quelque part dans la tour Noire, une salle ou une autre, qu'importe. Elle reprenait ses esprits en respirant très fort.

Toujours ce rêve.

Elle se levait de son lit, ouvrait doucement la porte et s'avavançait dans le couloir sur la pointe des pieds. La pénombre était totale. Au bout, tout au bout, une lumière. Il fallait qu'elle l'atteigne, sa vie en dépendait. Il fallait qu'elle l'atteigne, mais ses jambes refusaient de la porter. Elle se sentait épuisée, l'espoir quittait son corps. Elle essayait de crier, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Elle trébuchait. Son visage était couvert de larmes.

Après quoi, elle ouvrait les yeux, et écoutait battre son cœur.

Asraan. Le Kzaar Asraan.

Les soldats du draaken l'avaient retrouvée après le départ de Janes. À ses côtés : le cadavre de Sankta Rauker, presque entièrement recouvert de neige.

Livia s'était évanouie, mais ils l'avaient relevée de force. Un homme coiffé d'un grand chapeau noir s'était avancé vers elle. Quelle terrible impression il avait produit sur elle !

Il lui avait parlé, elle ne se souvenait presque de rien. Des mots, martelés sans relâche. Régner. Destin. La neige sur son visage. Elle avait titubé, et les hommes avaient ri. L'un d'eux avait posé sa bouche sur son cou et l'avait *lêché*. Puis l'homme au chapeau noir avait donné des ordres, sans appel, et le Kzaar Asraan s'était approché d'elle, lui avait soulevé le menton. « Ma femme, avait-il répété. Ma femme. »

Ensuite, tout s'était noyé en un maelström de visions, de gestes et de murmures. Ses membres s'étaient engourdis. Elle s'était laissée aller.

Ils avaient traversé le fleuve. Retour au château de Walrœk, lent retour vers nulle part. Des hommes étaient morts, semblait-il. Janes avait disparu. Par où était-il parti ? Quels mots avait-il prononcés avant de s'enfuir ? Ils lui posaient toujours les mêmes questions, mais elle était incapable de leur répondre. Elle avait tout oublié.

Le sommeil la gagnait. Un sommeil de mort.

Elle se rappelait le visage de sa mère penchée sur elle, visage de rapace, usé par la convoitise – plus rien à convoiter.

Ils l'avaient portée à l'abri dans les appartements du Kzaar Asraan.

Elle avait fermé les yeux, vaincue par la chaleur et la tristesse. Un long voyage sans rêve ou plutôt, un rêve unique, une seule image, ce château de cristal, et cette voix si pure, si aimante, une voix qui murmurait son nom, encore et encore, Livia... Livia...

— Livia.

Lorsqu'elle s'était réveillée, l'homme au grand chapeau noir était là.

— Les choses se passent rarement comme prévu, princesse.

Elle avait tressailli.

— Janes...

— Janes était ici, oui.

— Est-il...

— Mort ? Bien sûr que non.

L'homme s'était relevé, dépliant son immense carcasse.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, Livia. Et nous nous reverrons. Lorsque tu seras prête ; lorsque j'aurai retrouvé notre jeune ami.

Elle s'était sentie petite, misérable : un jouet d'enfants entre les mains de sa volonté.

— En attendant, avait annoncé l'homme au grand chapeau noir, tu vas épouser le Kzaar.

Cela n'avait rien d'une question.

— Lui et toi régnerez sur Elsnör et Walroek. Un roi et sa reine : deux royaumes réunis.

Livia avait secoué la tête.

Un cauchemar. Ce devait être un cauchemar.

— Vous régnerez parce que j'en ai décidé ainsi, avait poursuivi l'homme. Ne l'oubliez jamais, ni lui, ni toi. Je suis le maître.

Silence.

— Tu ne dis rien ? À ton aise. Nous nous reverrons, ma fille. Je reviendrai te chercher.

— Je vais mourir, avait répondu Livia.

Il s'était retourné vers elle. Son visage était une mer d'ombre, une mer insondable. Il s'était approché de sa couche.

— Oh non, avait-il chuchoté. Tu vas vivre au contraire. Tu vas vivre pour Janes Oelsen.

Il était parti sans refermer la porte.

Vaincue par la fatigue, elle avait sombré dans un profond sommeil.

Les médecins personnels du Kzaar avaient veillé à son chevet ; ils avaient fait brûler de l'encens. Ses dames de compagnie avaient massé ses membres et chuchoté des mots de guérison. Sa mère était restée à ses côtés une journée entière, mais on avait dû la retirer finalement, un filet de bave luisant à la commissure de ses lèvres.

Livia avait déjà rêvé, bien sûr, elle avait déjà disparu à l'intérieur d'elle-même, mais cela n'avait rien de comparable : elle ne s'était jamais souvenue de ces rêves. Pour la première fois, elle s'était retrouvée ailleurs.

Elle s'était sentie légère, légère et lumineuse et, dans son sommeil, ses yeux s'étaient ouverts, et elle avait crié. Peut-être était-elle passée de vie à trépas, peut-être son cœur avait-il cessé de battre sans même qu'elle s'en rende compte. Mais si c'était cela la mort, alors mourir était la plus belle chose qui lui soit jamais arrivée.

Puis elle avait rouvert les yeux.

Autour de son lit : le Kzaar en uniforme d'apparat, sa mère au regard éteint, des dames de compagnie tortillant leurs mouchoirs, le Connétable Rauker tout de noir vêtu, et d'autres personnes qu'elle n'avait jamais vues, et qui l'observaient comme des charognards.

Le Connétable fut le premier à prendre la parole.

— Princesse...

— Où suis-je ?

— Dans mon château, fit le Kzaar en se rapprochant du lit. En sécurité.

Une dame de compagnie étouffa un sanglot ; le souverain la foudroya du regard.

— Nous avons procédé à quelques... arrangements, annonça le Connétable sans la quitter des yeux. Des arrangements vous concernant.

— Des... arrangements... ?

— Vous allez épouser Sa Majesté. Le Kzaar Asraan, précisa le Connétable.

— Je vous offre mon royaume, déclara le draaken de sa voix rocailleuse.

— C'est une occasion inespérée, reprit le Connétable. Elsnör et Walroek réunis sous une même bannière. Comprenez-vous ce que cela représente ?

Livia tenta de se redresser sur son oreiller, mais ne parvint qu'à soulever la tête. Une dame de compagnie se précipita pour l'aider. Les doigts de la jeune princesse se refermèrent sur son bras.

— Madame... souffla la servante.

— Ça va.

— Madame, chuchota la femme à son oreille tout en feignant de l'installer plus confortablement, refusez, pour l'amour des dieux, refusez...

La princesse lâcha son bras. Ses lèvres tremblaient, son front était couvert de sueur.

— Un mariage.

— Oui, princesse.

— Quand ?

— Dans deux semaines, répondit le Kzaar Asraan, en caressant le dôme de son casque. Je vous promets de somptueuses festivités.

— Somptueuses ? répliqua la jeune femme d'une voix calme. Pourquoi vous donner tant de mal ? Pensez-vous qu'une mascarade aussi sordide ait besoin...

— Princesse ! tonna le Connétable.

— Non, laissez, fit le Kzaar en se penchant sur elle.

La princesse soutint son regard.

La main de la créature s'avança vers son visage. Il posa ses ongles sur la gorge de la jeune femme et les fit glisser jusqu'à son menton. La princesse ne respirait plus.

— Je vous ferai passer le goût des jouvenceaux, ma très chère reine. Vous allez vous habituer à moi.

Jamais, songea Livia.

— Bientôt, les murs de la chambre nuptiale vibreront de vos cris, et vous m'appartiendrez.

La jeune princesse ne baissa pas les yeux.

— Deux semaines, répéta le Kzaar Asraan tandis que ses ailes se déplaient. Deux semaines.

Il prit son visage entre ses mains et posa ses lèvres sur les siennes. Livia gardait la bouche obstinément fermée. La langue du draaken, luttant pour se frayer un passage, buta contre ses dents serrées. Il la laissa retomber.

— Plus vous me résisterez, cracha-t-il en s'essuyant d'un revers de

main, meilleures seront les choses. Demandez à votre mère.

Il quitta la pièce et une porte claqua.

Tous les regards restaient fixés sur la princesse.

La vieille Djaniss marmonna quelque chose.

— ...e ...oilà ...a ...eine.

— Non, mère. Je ne suis la reine de personne.

Le Connétable tapa dans ses mains et l'assistance se retira en hâte, ne laissant derrière elle qu'une dame de compagnie.

— Êtes-vous satisfait ? demanda Livia.

Le Connétable serra les poings.

— Croyez-moi, princesse : mieux vaut plier que rompre. Le Kzaar Asraan réduira votre volonté en poussière si vous n'acceptez pas votre sort.

— Je n'ai que faire de vos conseils, messire. Pour tout vous dire, je les vomis. Et si votre Kzaar bien-aimé désire me détruire, eh bien par les Dieux, qu'il le fasse. C'est ainsi que moi, je conçois la force.

Le Connétable s'inclina et sortit à son tour. Dès que la porte se fut refermée, la première dame de compagnie se précipita vers le lit et tomba dans les bras de sa maîtresse. La princesse la tint serrée contre elle, la tête haute, des larmes de désespoir glissant sur ses joues pâles.

— Madame, oh ! Madame... gémissait la servante.

— Ce n'est rien, murmurait la princesse. Ce n'est rien.

Jamais elle ne s'était sentie aussi seule.

La cérémonie de mariage se déroula comme prévu deux semaines plus tard. Livia avait gardé le lit pendant les dix premiers jours, puis elle avait recommencé à marcher, à reprendre contact avec le monde.

Son union avec le draaken fut célébrée sous le signe du Grand Dragon et non sous celui d'un quelconque Faeder.

D'une certaine façon, cela réconfortait la jeune princesse. Elle ne savait même pas qui était le Grand Dragon. Une comédie, de bout en bout.

La robe qu'elle portait ce jour-là avait été confectionnée par les couturiers du Kzaar. Le souverain marchait en avant, flanqué de ses généraux. Livia était accompagnée de sa mère, installée dans une chaise à porteurs, et de ses dames d'honneur, amies fidèles qui l'escortaient en reniflant dans la froideur du matin.

Le Cœur du Dragon était une sorte de temple dont le puits central,

comme d'autres dans Midgard, communiquait avec les entrailles de Winterheim. Certains condamnés y avaient été précipités autrefois, mais la coutume était tombée en désuétude. À présent, on décapitait simplement.

Le maître du Grand Dragon chargé des cultes sacrés était le Connétable en personne, vêtu d'une robe écarlate qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Le Kzaar et Livia se tenaient devant lui, face à l'autel. Des draps de velours carmin avaient été tendus aux fenêtres, plongeant le temple et ses hôtes dans une pénombre rougeâtre.

La cérémonie fut fort brève. Le maître proféra les imprécations rituelles dans une langue gutturale que la jeune princesse ne connaissait pas. Les yeux fermés, il posa trois fois la même question à la future épouse, et elle donna trois fois la même réponse, celle qu'on lui avait apprise, *adret* – « oui » en draaken. La troisième fois, la reine Djaniss, agenouillée au premier rang, bascula en avant et s'affala sur les dalles en poussant des hurlements, sans qu'on eût pu dire s'il s'agissait de rires ou de sanglots. Un murmure consterné parcourut l'assistance. Des hommes la relevèrent et l'emmenèrent à l'écart. Le Kzaar Asraan demeura impassible.

Dehors, les soldats attendaient. On leur avait annoncé des réjouissances exceptionnelles. Ils ne savaient pas ce que signifiait exactement ce mariage, sinon que leur maître venait d'annexer le royaume d'Elsnör. Assurément, le draaken n'en resterait pas là. La saison des conquêtes avait commencé. Aussi, peu importait que sa jeune promise semblât ployer sous un chagrin sans nom. Les reines étaient nées pour cela.

À l'intérieur, la cérémonie poursuivait son cours. Le Connétable rendit hommage à la magnificence du Grand Dragon, vanta l'éclat de ses écailles et la puissance de son souffle destructeur. Puis il agita les instruments du culte, la Griffes Sacrée, l'œil du Dragon (un médaillon cerclé d'or sculpté) – le soleil éclairant le monde. À trois reprises encore, la princesse et le Kzaar durent s'agenouiller.

Lorsque l'union fut prononcée, Livia ne ressentit rien. Elle se voyait étendue au fond de l'Aasb-Erden, regardant passer les flots au-dessus d'elle, les flots moucharés de taches solaires, la vie qui s'écoulait, la vie qui passait sans elle.

— Kz'r akhza kalifr, scanda le maître du Grand Dragon.

Une clameur s'éleva. La cérémonie était terminée, et l'assistance rendait hommage au Grand Dragon. Le Kzaar prit la main de Livia dans la sienne. Éprouvait-il le moindre sentiment pour elle ? L'espace d'un instant, elle songea au futur : elle, allongée sur un tapis de fourrure, ses fins poignets enserrés, et le corps du draaken pesant peu

à peu sur le sien. Elle avait entendu d'horribles histoires sur ce qui arrivait aux femmes ainsi violentées, à ces malheureuses innocentes qui mouraient ensuite en couches, dans de terribles souffrances. Mais même sa peur était morte. Depuis le moment où elle s'était laissée tomber dans la neige, sa vie n'avait plus été qu'une longue descente aux enfers.

Le draaken l'emmena au-dehors sous les acclamations de la foule. Elle cligna des yeux dans la lumière du soleil. Hallebarde plantée, les gardes royaux formaient une haie métallique aux reflets aveuglants. On aspergea la jeune mariée de sang frais, comme le voulait la tradition. Quelques gouttelettes vinrent gicler sur son visage. Des quolibets fusèrent. Les soldats déjà ivres la regardaient passer en faisant des gestes obscènes.

Mourir, songeait Livia de toute son âme.

Bravant les regards horrifiés de ses dames de compagnie, la jeune princesse se hissa sur la pointe des pieds et baisa le mince filet de peau cuivrée que l'armure échancrée de son époux laissait paraître.

Surpris, le draaken la contempla sans mot dire puis, de ses deux mains griffues, la souleva du sol et posa ses lèvres sur les siennes.

Les vivats de la foule redoublèrent.

— Je vous avais dit que vous vous habitueriez, chuchota le Kzaar.

Mourir, songeait la princesse et, au même instant, sous les yeux ébahis de l'assistance, toute une partie de son corps, le côté droit, devint totalement invisible. *Qu'est-ce qui m'arrive ?*

Le draaken, qui n'avait rien perdu de la scène, tira vivement sa jeune épouse en arrière, comme s'il avait craint de la voir emportée. Le bras et la jambe de la princesse recouvrèrent aussitôt leur apparente réalité. Les soldats se dévisagèrent avec des moues incrédules. Avaient-ils trop bu ? Avaient-ils rêvé ce qui venait de se passer ? Le Kzaar fit un geste, et la procession repartit.

Quelque part en retrait, la reine Djaniss glapit de nouveau derrière les rideaux de sa chaise à porteurs. Son bras ! Elle avait senti son bras, chose qui n'était plus arrivée depuis son attaque d'apoplexie, et ses doigts tordus s'étaient repliés dans la pénombre. Bien vite pourtant, le fourmillement se dissipa, et le membre retrouva sa rigidité cadavérique. Le fol espoir s'envola, agitant dans sa fuite les fines tentures d'étoffe nacrée.

Puis un cri perçant fusa dans les hauteurs, et tout le monde leva la tête.

La chouette de Livia, le bel animal aux ailes de neige que les

servantes avaient malencontreusement laissé s'échapper quelques jours plus tôt, reparaisait soudain en pleine lumière et passait à son tour au-dessus du cortège. Des soldats la montrèrent du doigt. L'animal se posa au sommet de la tour Bénie, ailes repliées, et sembla vouloir y rester.

La cité d'Yslen de Lys s'étendait au bord d'un lac noir entouré de montagnes. D'impressionnantes falaises grisâtres, hautes de plusieurs centaines de pieds, dominaient ses rives en à-pic. Des cascades en tombaient, s'écrasant sur des corniches, dispersées en fragments irisés. La nuit venue, des nuées de nymphes agiles folâtraient sous ces pluies de cristal. Leur présence, la grâce des brumes ainsi traversées paraient le pays tout entier des attraits d'un songe. Pour les magiciens-poètes, c'était le plus bel endroit qu'on puisse rêver au monde.

Le château royal, où vivaient le souverain et ses forlanceurs, surplombait les toits des hautes chaumières qui l'entouraient en arc de cercle puis se dispersaient, de plus en plus basses, jusqu'en lisière de forêt. Il faisait face au lac. Des mers de sapins bleutés montaient à l'assaut des montagnes. La neige recouvrait tout, comme un manteau de paix blanche.

Le soir de son arrivée, Janes resta longtemps immobile, debout au sommet d'une colline qui dominait la ville. La splendeur d'Yslen de Lys réveillait quelque chose d'intime en lui, et il avait envie de pleurer. Mais peut-être était-ce la fatigue ? Étouffant un bâillement, il s'adossa à un sapin et s'enroula dans sa couverture, les yeux fixés sur la statue d'Ever qui émergeait de l'eau. Il sombra dans le sommeil sans même s'en rendre compte.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, les monts se teintaient déjà de reflets orangés et le ciel au-delà paraissait vierge.

— Le soleil est le masque d'or par où les dieux regardent.

Janes sursauta et se releva prestement.

— Et il y a beaucoup à voir par ici, poursuivit l'homme qui venait de parler, un chevalier de grande taille en armure brillante qui avait planté son bâton en terre et le regardait en souriant.

— Bonjour, dit simplement Janes, en saisissant son épée.

— Oh ! souffla l'homme en agitant la main, tu n'as pas besoin de ça avec moi.

— Je ne voulais pas...

— Étranger, hein ? Je m'appelle Davënger. Rien ne t'oblige à me dire ton nom.

— Mon nom ?

— En vérité, je préférerais n'en rien savoir.

— Vous m'avez bien dit le vôtre.

— C'est différent, répondit le chevalier en désignant la vallée. J'habite ici, et nous autres d'Yslen de Lys ne nous connaissons pas véritablement d'ennemis. Par le Clair-obscur ! Cette matinée s'annonce délicieuse. Au fait, tu peux me dire « tu ».

Janes hocha la tête.

Malgré son imposante stature, il émanait du nouveau venu une profonde impression de douceur. Deux yeux d'un bleu intense éclairaient son visage hâlé, et il portait une splendide moustache blanche, de la même couleur que ses cheveux.

— Bon sang ! fit-il avec une expression extatique, je suis fourbu, si tu savais comme c'est bon.

Janes replia sa couverture sans quitter son nouveau compagnon des yeux, et glissa son épée à sa ceinture. L'homme mâchonna une poignée de neige en émettant de petits gémissements aigus puis, apparemment rassasié, s'étira et s'avança au bord de la corniche.

— Tout ça ne me dit pas où est passé mon cheval.



Davënger appartenait à la compagnie des Flamboyants Parhélyriques. Comme tous les forlanceurs, grisés de rêves et de voyages, c'était un individu un peu fantasque. Une fois par mois, apprit-il à Janes tandis que les deux hommes regagnaient la vallée, il s'envolait avec les siens vers le royaume de la Dame des Songes pour en rapporter des essences.

Janes haussa un sourcil.

— Regarde ! fit le chevalier-poète en sortant un flacon de dessous son armure. Je ne sais pas ce que c'est, mais je revendrai ça à bon prix, tu peux en être sûr.

Janes prit le flacon, et l'examina. Apparemment, il n'y avait rien à l'intérieur.

— Je peux l'ouvrir ?

— Certainement pas. Son contenu se volatiliserait immédiatement, et j'aurais fait tout ce voyage pour rien.

Pendant quelque temps, ils marchèrent sans rien dire. Prisonnier de son armure, Davënger se déplaçait avec peine. Il dut s'arrêter à plusieurs reprises pour reprendre souffle.

— Fichu cheval, marmonna-t-il en s'asseyant sur une souche. Je me demande s'il n'est pas resté là-bas...

— Comment s'appelle-t-il ?

— Cheval, soupira Davënger.

Ils se relevèrent et se remirent en route.

Leur descente dura deux heures. Davënger parlait de son royaume et des choses merveilleuses qui s'y passaient. Parfois, il donnait l'impression de se laisser emporter. Mais il y avait dans ses intonations quelque chose de si sérieux et de si naturel que son compagnon de route ne songeait nullement à mettre ses paroles en doute.

— À Yslen de Lys, tous les habitants sont magiciens-poètes.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire capables de modeler les essences du rêve avec des mots.

— Comment est-ce qu'ils font... je veux dire... comment fais-tu, toi ?

— Tout le monde possède ce don. Seulement, les gens oublient.

Janes opina.

Nymphes, essences, éphémères... Les mots tourbillonnaient dans sa tête.

— Le plus grand de nos magiciens est notre souverain. Le roi Novaalis.

— Ce doit être un bon roi.

— Oh, tu le rencontreras sûrement. Il aime se mêler à son peuple.

— Où habite-t-il ?

— Tu vois ce château, en bas ?

Sur les rives du lac se dressait la forteresse des forlanceurs. Ses hauts murs de pierre grise, ornés de nymphes sculptées, se reflétaient dans les eaux sombres. Là vivaient le roi et ses compagnies d'élite. Là vivait Davënger.

— Avec le roi ?

— J'ai perdu mon cheval, gémit le chevalier. C'est un grand malheur. Mm ? Eh bien oui, avec le roi, ajouta-t-il en ramassant une branche morte, qu'il se mit à brandir comme une épée. Et nous guerroyons comme des frères. En garde, le vent ! En garde, la neige !

Il s'élança sur le sentier, bondissant comme un lièvre. Janes le laissa partir et le retrouva quelques minutes plus tard, épuisé, soufflant d'épais nuages de vapeur.

— Davënger.

— Hmpf ?

— Comment est-ce ?

— Quoi donc ?

— Le pays des rêves.

Le chevalier se redressa en grimaçant.

— Regarde-moi, fit-il.

— Hein ?

— Regarde-moi.

Janes plongea ses yeux dans les siens.

— Je... je ne vois rien.

— Attends un peu.

Janes attendit. Peu à peu, il lui semblait que ces yeux n'étaient pas réellement des yeux, mais plutôt d'étroites, d'énigmatiques ouvertures sur un ensemble complexe, où tremblotaient les promesses d'un monde en devenir.

— Je... je crois que j'ai le vertige.

— C'est normal, répondit l'autre en se détournant. Tu n'es pas encore prêt.

Ils se remirent en route.

Les habitants d'Yslen de Lys, expliquait Davënger, étaient des êtres d'une gentillesse et d'une ouverture d'esprit à toute épreuve.

— J'ai voyagé jusqu'en Nordheim ! ajouta-t-il comme on exhibe une preuve. Tu comptes t'installer ici ?

Janes hocha les épaules.

— Ce n'est pas un problème. Je te trouverai un travail. Je connais justement quelqu'un.

— Quelqu'un ?

— Un alchimériste. Orgen. Il recherche un secrétaire.

— Ah.

Davënger se révélait un compagnon aussi précieux que fantasque. Plus le jeune homme l'écoutait, plus il le trouvait étonnant. Tout paraissait tellement aller de soi pour lui ! Par exemple, il ne semblait pas douter le moindre instant que Janes allait s'installer à Yslen. Et il se moquait de son passé comme d'une guigne. Arrivé dans la vallée, il désigna son épée.

— À quoi cela te sert-il ? À tuer ?

— À me défendre. C'est tout ce que j'ai.

— Vraiment ? Eh bien moi, j'ai un cheval, et par les brumes du songe, il a bel et bien disparu ! Cheval ? cria-t-il, flairant l'air du matin, Cheval, bon sang !

Aucune réponse, évidemment.

— Comment as-tu pu le perdre ? demanda Janes, interloqué. Es-tu tombé de ta selle ? L'as-tu attaché quelque part ?

— Comment veux-tu que je m'en souviennne ? J'étais dans le Clair-obscur.

— Le quoi ?

— Le monde des rêves, si tu préfères.

— Et alors ?

— Il y a un prix à payer pour entrer dans ces terres.

— Quel est-il ?

— La mémoire. Évidemment.



Le jour même, Janes entra au service du vieil Orgen. L'affaire fut si rapidement conclue qu'il n'eut même pas le temps de regretter son choix.

— Orgen ! beugla Davënger en poussant la porte de son échoppe.

Le vieillard émergea du fond de sa boutique en s'essuyant les mains sur un tablier de cuir.

— Hum, fit-il.

— Je t'amène ceci, déclara le chevalier-poète en posant sa fiole sur l'établi de l'alchimériste. C'est tout ce que j'ai pu trouver.

— Maigre récolte, sourit le vieil homme en approchant le flacon d'une flamme de bougie. Voyons cela... Mm... Diaprure éloquente, mais la fluidité... Oh.

— Quoi ?

— Tes amis sont passés avant toi, maître Davënger. Où es-tu encore allé traîner tes guêtres ?

— Je cherchais mon cheval.

— Je vois, lâcha Orgen en rajustant ses bésicles. Cheval est rentré de lui-même au bercail, à ce qu'on m'a dit. Quant à cette essence, il ne s'agit que d'une vulgaire osnasie argentée. Mes étagères en débordent,

Davënger. Une bonne centaine de flacons. Alors...

— Ce n'est rien, répondit le chevalier sans animosité, j'ai l'habitude. Tiens : je te présente ton nouveau secrétaire.

Le vieil homme leva les yeux sur Janes. Il contourna son établi pour le détailler de la tête aux pieds, et fronça les sourcils à la vue de son épée.

— Tu sais écrire ?

Janes hocha la tête.

— Tu commences maintenant, fit l'alchimériste en indiquant l'obscurité derrière lui. Il y a ces étagères à nettoyer. Tu es nourri et logé, payé si je peux.

— Ce n'est pas un mauvais maître, appuya Davënger.

— C'est que, commença Janes, je ne suis pas sûr que je sois fait pour ça...

Orgen fronça les sourcils.

— Non ?

— En fait, je me destine plutôt au métier des armes, et...

— Le métier... ? répéta l'alchimériste.

— Des armes.

— Des armes, reprit le vieillard. Tu connais ça, toi ? demanda-t-il en se retournant vers Davënger.

— Pour être honnête...

— Écoute, poursuivit l'alchimériste en prenant Janes par le bras, personne ne cherche de soldats à Yslen de Lys. Ni ici, ni dans le reste du royaume.

— Mais ce pays entretient une armée, non ? Les royaumes voisins...

— Dolor est plongé dans l'affliction depuis si longtemps que ses habitants ne savent même plus pourquoi ils pleurent. Ils ont toujours été nos amis, je ne vois pas comment les choses pourraient changer. Et si tu songes à Abagai... Les sorcières ne se préoccupent que de leurs affaires ; le pouvoir ne les intéresse pas, du moins pas au sens où nous l'entendons. Que ferions-nous de troupes armées ?

— Je comprends, fit Janes.

Dehors, le soleil avait disparu derrière les nuages et des milliers de flocons de neige commençaient à voler. L'intérieur de la boutique avait besoin d'un bon nettoyage.

— Alors ? demanda le vieil homme en s'asseyant à son établi. Que

décides-tu ?

Janes réfléchit quelques instants.

Il se rappelait le traîneau – la Dame des Songes sous les nuages, semant dans son sillage une pluie d'étoiles dorées. Livia était à ses côtés, les yeux levés au ciel, et elle lui serrait la main, fort, si fort ! Il ressentait encore la pression de ses doigts.

Le jeune homme cligna des yeux, dissipant la vision.

— C'est d'accord, dit-il.

Il se sentait terriblement mélancolique.



Dix mois avaient passé.

Cela faisait trois jours que le jeune homme n'avait pas revu Julea. Seul à sa table, il fixait sa chopine de lait de lune, indifférent au brouhaha de la taverne. La fumée des pipes montait jusqu'aux poutres du plafond, où brillaient de lourdes casseroles cuivrées. Les bras chargés de victuailles, deux serveuses se faufilaient entre les tables. Dans les cuisines, des volailles grillées rissolaient dans leur jus.

Machinalement, Janes porta sa chopine à ses lèvres et avala une gorgée de liquide mielleux. Le lait de lune, lui avait expliqué Davënger, était extrait des pierres que les forlanceurs ramenaient parfois de leurs folles équipées. Il possédait de mystérieuses propriétés.

— Tu vois les choses telles qu'elles sont vraiment, avait expliqué le chevalier-poète.

— Et si on en boit trop ?

— Alors, tu comprends tellement les choses qu'elles commencent à te faire peur.

Ce soir, le jeune homme était résolu à comprendre les choses. Deux chopines vides, bordées d'une écume figée, témoignaient de sa triste détermination.

Livia était morte et à présent, voilà qu'il perdait Julea.

Il était passé chez elle, cet après-midi, il avait frappé à sa porte – il se revoyait encore, le cœur battant la chamade.

— Julea ?

Peut-être l'épiait-elle derrière ses rideaux ?

— Julea, je... je suis venu pour m'excuser.

Aucune réponse.

Les regards des passants commençaient à le gêner. Il ne tenait pas à se donner en spectacle. Et pourtant...

— Tu veux que je me mette à genoux ?

Il s'était senti ridicule. L'aurait-il fait, si elle le lui avait demandé ?

— Janes ?

Le jeune homme releva la tête. Davënger se tenait devant lui.

— Quelque chose ne va pas ?

Janes fit la moue et reposa sa chopine.

— Tu te saoules au lait de lune ?

— Précisément.

— Julea ?

Le jeune homme eut un geste de dépit.

— Je peux m'asseoir ?

Sans attendre de réponse, le forlanceur aux cheveux blancs tira une chaise.

— Uma ! deux laits de lune, ma douce, et bien tassés, s'il te plaît.

La serveuse s'inclina avec un sourire.

Janes porta une main tremblante à ses lèvres.

— Davënger, commença-t-il en fermant les yeux, je ne m'en sors pas.

— Je sais.

— Je ne dors plus, je ne parle plus, je ne mange plus.

— Mais tu bois, dit le chevalier.

— Je bois, oui. Et ça ne sert à rien.

— Mm.

— Je n'arrive pas à l'oublier.

— Elle est morte, Janes.

— C'est ce que tout le monde me dit.

— Et tout le monde ici s'y connaît en rêves, fit le chevalier en montrant les tables autour d'eux. Alors pourquoi t'obstiner ?

— Parce que je ne peux pas me faire à sa mort.

La serveuse apporta deux chopines de lait de lune et s'éclipsa en souriant.

— Tu ne peux pas, ou tu ne veux pas ?

— Cela revient au même.

— À ta santé ! fit le chevalier en levant sa chopine. Et à tes rêves !

Le jeune homme trinqua sans conviction.

Ils burent lentement, les yeux mi-clos. Le breuvage était lourd, et montait vite à la tête. Les murs de la taverne se mirent à vibrer. Janes indiqua l'entrée.

— Il y a eu une nymphe, dans le bois dont on a fait cette porte.

— Tu crois ? demanda Davënger en étouffant un rot.

— Il a raison, fit une voix sur le côté.

L'homme qui venait de parler portait un manteau à capuchon, si bien qu'il était impossible de distinguer son visage. Au grand étonnement de son compagnon, Davënger se leva sans un mot et quitta la table.

— J'ai entendu ton histoire, fit le nouveau venu en s'installant à sa place.

— Est-ce que je vous connais ?

Pour toute réponse, le mystérieux visiteur baissa son capuchon.

Janes étouffa un hoquet de surprise. Tous les regards se tournèrent vers eux.

L'homme qui était assis en face de Janes portait une barbe si longue qu'il avait dû la nouer en deux tresses croisées, sur le blason doré qui ornait sa tunique.

— Votre Majesté ! souffla Janes en s'inclinant.

À l'intérieur de l'auberge, toutes les conversations s'étaient tues.

— Redresse-toi, commanda le roi Novaalis.

Comme un seul homme, l'ensemble des convives se rapprocha de la table. Les gens faisaient cercle. Leurs yeux brillaient de curiosité.

— Sais-tu d'où provient ce lait ? demanda le roi en tapotant les chopines à moitié vides.

Le jeune homme eut un geste évasif.

— La douceur des rêves, reprit le monarque. Les rêves se font miel lorsque leurs frontières s'évanouissent.

— Je ne comprends pas.

— Bien sûr que non. Celui qui n'a pas vu ne peut prétendre *savoir*. Alors regarde, murmura-t-il en levant son poignet au-dessus de la

table.

Il tira un couteau de sa ceinture et pratiqua une légère incision. Un liquide blanchâtre perla à sa blessure. L'assistance retenait son souffle.

— Quelqu'un ? demanda le roi en se retournant vers les convives.

Une petite servante, celle qui avait amené les chopes, s'inclina modestement.

— Votre Majesté.

— Mon enfant, fit le roi.

Il lui présenta son poignet. La jeune femme le prit entre ses doigts et, avec un gémissement à peine audible, lécha lentement la blessure du souverain.

Janes ressentit une excitation inhabituelle.

Se redressant, la servante tituba, et les autres convives se pressèrent pour la soutenir.

— Par les dieux ! murmurait-elle, yeux révulsés, oh, par les dieux !

Le souverain se leva.

— Que vois-tu, mon enfant ?

— Masques... rivière... je... des papillons qui...

Le souffle de la jeune femme était rauque, entrecoupé de sifflements.

— Papillons géants... Des arbres morts...

Elle cherchait ses mots.

Le roi rengaina son couteau, et la secoua.

— Mon enfant, mon enfant... Reviens à toi.

Novaalis se retourna vers Janes et lui montra son poignet.

La plaie avait disparu.

— Comment... ?

— Ce n'est plus le sang qui coule dans mes veines, mon ami. Ce sont les rêves eux-mêmes. Je peux t'aider, Janes Oelsen. Je peux t'aider si tu m'ouvres ton cœur.

Il se rassit.

On emmena la jeune femme au loin, et le souverain fit signe à l'assistance de se disperser. Puis il posa sa main sur celle de Janes.

— Orgen m'a dit que tu faisais du bon travail.

— J'essaie.

— Cependant, un poids continue de peser sur ton âme.

— Une princesse, fit Janes.

Les yeux du souverain scrutaient ses pensées avec bienveillance.

— J'ai entendu parler de cette histoire.

— Elle est morte. Tout le monde me l'a dit. Lorsque vous parlez à une personne en rêve et qu'elle ne vous répond pas, c'est qu'elle n'est plus de ce monde. Il n'y a rien à ajouter.

— Tu voudrais partir avec elle, n'est-ce pas ?

Janes détourna le regard.

— La beauté est cruelle, poursuivit le roi. Elle attise les braises du souvenir, et tout en elle semble faire écho à l'être aimé. Est-ce bien ce que tu ressens, Janes Oelsen ?

— Oui, Votre Majesté.

— J'aurais envie de te dire ceci : que tu ne mourras pas. Que ton étoile est celle du matin, et que cent mille étreintes t'attendent encore. Encore faut-il que tu le veuilles, mon garçon. Encore faut-il que tu le veuilles vraiment.

— C'est possible, lâcha Janes avec lassitude.

Novaalis jouait avec les tresses de sa barbe.

— Tu dois invoquer une nymphe.

— Une nymphe ?

— La seule solution qui te reste, mon garçon. Une nymphe d'amour perdu.



Pense à ton rêve, Janes.

Pense à Livia. Essaie de te la rappeler telle qu'elle était avant.

Ouvre ton cœur. Oui, mon garçon. Elle est là. Elle est là, mais elle ne te voit pas.

Une distance vous sépare. Tends la main.

Tu sens cette distance ?

Absence est son nom.

— Arrêtez, murmura le jeune homme.

Les yeux fermés, le roi Novaalis tenait ses mains dans les siennes.

— Tu souffres.

— Profondément, dit Janes.

— Bien. À présent, mes amis, je vous demande de sortir, fit-il en se retournant vers les clients de la taverne. Vous savez combien ce que nous allons faire est difficile.

Les convives acquiescèrent et se retirèrent en silence.

— C'est pour créer, commença le roi dès que la porte se fut refermée, pour vivre une existence plus intense, que nous donnons forme à nos visions.

Janes avala sa salive. Jamais de sa vie il n'avait fait cela, et un frisson d'appréhension lui picotait la nuque.

— Laisse parler ta tristesse, dit le monarque.

Le jeune homme se renferma en lui-même. Comme une rivière qui remonte à sa source, les mots trouvaient naturellement leur chemin. Des mots de tristesse. Des mots de désespoir. Livia. Tu me manques. Comme le soleil manque à la neige. Comme la terre manque à la pluie.

Novaalis ne les écoutait pas.

Il avait posé une fiole de cristal sur la table et la caressait lentement, attendant l'instant propice. *Essence d'harmonie*, indiquait l'étiquette.

Janes continuait de marmonner.

Lorsque le moment fut venu, le roi fit sauter le bouchon de liège.

L'air aux alentours sembla se contracter et se dilater, comme une membrane vivante. Les essences libérées flottèrent un moment dans la salle, puis se rejoignirent en un point obscur qui gonfla, gonfla et peu à peu prit forme.

L'éphémère d'amour était née.

Elle passa et repassa plusieurs fois au-dessus du jeune homme – lumineuse sarabande – puis émit un sifflement suraigu et se tordit de douleur. Le roi se boucha les oreilles. La souffrance exprimée par la créature était à la limite de ce qu'il pouvait supporter.

Mais le calvaire ne dura pas. Le royaume de Lys et celui des rêves entrèrent en contact, et la transmutation s'opéra : l'éphémère avait attiré son double. Ses contours se figèrent et un corps apparut, recroquevillé au sol. Novaalis se leva pour s'agenouiller à ses côtés.

La chose tourna la tête vers lui. C'était une nymphe d'une grande beauté, mais il y avait dans son regard quelque chose de morbide. Ses yeux noirs immenses étaient dépourvus de pupille.

— Votre Majesté ?

— Voici ta nymphe, annonça le roi sans se retourner. Ta nymphe

d'amour perdu.

— Ses yeux...

— Ses yeux sont les tiens, Janes Oelsen.

Le jeune homme s'avança à son tour.

— Ymmë, dit-il. Tu t'appelles Ymmë.

— Ymmë, répéta la petite créature en fermant les yeux.

— Je voudrais te tuer, murmura Janes.

Il semblait perdu.

Jamais il n'avait éprouvé de sentiments aussi contradictoires.

— C'est naturel, répondit Novaalis. Elle se nourrit de ton chagrin – c'est ta vie qui fait battre son cœur. Soit elle te tuera, soit c'est elle qui mourra. Elle te laisse le choix. C'est ce que nous appelons vivre son deuil.

— Je vois.

— Tes mots étaient magnifiques, Janes. L'éphémère n'a eu aucun mal à prendre vie.

Le jeune homme se pencha et prit la nymphe dans ses bras. Son corps était léger comme une plume. Il savait que cela ne durerait pas. Il se releva doucement.

— Dois-je... la nourrir ? Ou bien m'occuper d'elle ?

— Tu le fais déjà, répondit le roi en se redressant à son tour. Bientôt, tu t'en rendras compte.

DÉCHIRURES

Le couple royal passait ses hivers à Walrøek et ses étés (si tant est qu'on pût encore qualifier d'étés ces maigres poussées de fièvre tiède) dans le haut château d'Elsnør envahi par les ronces.

Le temps du roi Helmer était bien révolu.

Depuis le jour où le monarque, épaules voûtées, s'en était allé vers le nord, abandonnant sa dépouille mortelle aux lamentations des pleureurs, plus rien n'avait été pareil. La tristesse s'était substituée à la nuit.

Aux temps premiers de son règne, on avait vu la reine Djaniss glisser dans les couloirs obscurs au bras d'un mystérieux visiteur à la blanche chevelure, dont la présence mettait les serviteurs mal à l'aise et dont le nom pouvait seulement se chuchoter : Hemd'l. Un jour, le visiteur était parti, et la flamme ténue qui brillait encore dans les yeux de la souveraine avait fini de s'éteindre.

Plus tard, beaucoup plus tard, Livia était arrivée. Elle était devenue la princesse du royaume – l'espoir, le printemps. Contre toute attente, la carapace hautaine de Djaniss s'était fendillée à la vue de cette jeune fille, l'enfant pure et douce qu'elle n'avait jamais eue, qu'elle n'aurait jamais pu avoir. Il y avait quelque chose de désarmant dans la façon qu'avait cette innocente privée de souvenirs de braver le malheur, quelque chose d'enchanteur dans la grâce et l'entrain qu'elle mettait en chacun de ses gestes, alors même que tout, château, royaume et avenir, s'effondrait autour d'elle. Livia était la vie. C'était grâce à elle, sans doute, que Djaniss avait survécu : grâce à ses sourires, à ses paroles d'amour, à ses chants inconnus.

Mais la présence de la jeune fille n'était pas le fruit du hasard. La reine connaissait l'homme qui la lui avait confiée, et elle n'ignorait rien de ses sombres desseins. Il était Wultan, le maître des Faeders. Il avait pour habitude de *toujours* parvenir à ses fins. Et Livia jouait dans ses projets un rôle d'importance primordiale.

— Elle n'est pas comme les autres, Djaniss. Sa véritable mère...

Un jour, la vieille reine avait vu disparaître la princesse au détour d'un couloir. Elle s'était avancée, et plus rien. Pouvait-on s'évanouir ainsi ? La vieille reine avait posé son front sur la pierre froide du mur et s'était mordu les lèvres jusqu'au sang. Tout cela ne présageait rien de bon.

Lorsque Livia réapparut quelques heures plus tard, elle ne gardait aucun souvenir de ce qui s'était passé. Cette enfant-là est *différente*, avait prévenu Wultan.

De ses quinze premières années, elle ne savait presque rien. Après l'apoplexie de sa mère adoptive pourtant, elle insista pour prendre ses repas dans la salle du trône, à l'endroit même où, chuchotaient les derniers courtisans, avait été déposé le corps de la reine Eelen, après qu'un loup l'eut à moitié dévorée. Livia mangeait seule, portes fermées, dans le silence solennel des après-midi finissants. Elle se sentait d'étranges affinités avec l'esprit de la défunte. Après tout, si Djaniss était sa mère et qu'elle avait été aussi celle de Helmer, alors cette femme n'était rien moins que sa belle-sœur. Et tandis que le soleil sombrait sous la ligne brumeuse des collines, elle devenait sa confidente.

— Eelen, demandait la princesse en repoussant son assiette, je sais que tu as aimé ton roi, je le sais parce que tes serviteurs me l'ont dit. Mais as-tu été aimée en retour ? Si tu l'as été, même un petit peu, alors dis-moi ce que c'est, Eelen. Dis-moi ce que c'est d'être désirée. »

Aux autres, elle essayait de toujours montrer le même visage, plein de gaieté et de joie de vivre : une fleur printanière, un miracle sous la neige. Mais devant elle, devant Eelen, les digues de son amour-propre volaient littéralement en éclats.

Comme tout le monde à Elsnör, Livia pensait qu'elle perdait la raison. Le château tombait en ruine. La reine Djaniss avait cessé de donner des ordres, et si chacun continuait de vaquer à ses occupations, c'était plus par habitude que par réelle nécessité. Les serviteurs auraient pu partir, sans doute. Mais peut-être était-il trop tard.

Le soleil ne réchauffait plus rien. La neige s'entassait dans les coins. Des ombres grandissaient sur le sol, semblaient se détacher, se tordre. Les serviteurs se plaignaient de maux de tête. Parfois, l'un d'eux était retrouvé pendu sous les combles, et on ne s'en rendait compte que quelques jours plus tard, à cause de l'odeur. Les herbes folles se frayaient un chemin entre les dalles. Dans la pénombre des geôles souterraines, des prisonniers oubliés parlaient une langue inconnue et évoquaient la fonte des rêves.

La lente déchéance d'Elsnör...

Pourtant, il y avait cette chouette.

La première image que la jeune princesse gardait de son existence, c'était ceci : elle devant les portes immenses, le pont-levis s'abaissant, et les regards apeurés de la magnifique harfang, tenue serrée contre sa poitrine. Derrière elle, monté à cheval, un homme attendait qu'elle s'avance. Elle ne savait pas qui il était. Elle n'avait jamais vu son visage.

La chouette était son unique amie. C'était un animal somptueux, au plumage neigeux et aux doux yeux cerclés d'or. Par superstition, peut-être parce qu'elle pensait que cela avait déjà été fait, Livia ne lui donna pas de nom. Comme elle avait peur que cette singulière compagne la quitte, elle lui avait fait construire une grande cage, et l'avait attachée à un barreau par un fil argenté trouvé dans ses cheveux par la reine, peu avant son attaque.

— Aïe.

— Tais-toi.

Djaniss avait examiné le cheveu à la lumière.

— Bizarre.

Se levant, elle l'avait jeté dans les flammes de la cheminée. Il avait refusé de brûler.

— Mauvais présage, avait marmonné la reine.

Plus tard, Livia était venue récupérer son cheveu, intact sur son lit de cendres grises. Elle en avait noué une extrémité au barreau de sa cage, et l'autre à la patte droite de sa chouette.

— Tu me fais peur, lui avait dit Djaniss le lendemain matin en constatant que la chouette avait été attachée. Je ne sais pas qui tu es. »

Deux jours après, elle fut frappée d'apoplexie. Figée devant un portrait de son fils défunt, elle porta la main à son cœur et sentit son âme la quitter. Aucun serviteur ne se trouvait dans les parages. La souveraine se préparait à mourir comme elle avait vécu : seule. Mais la Mort refusait de venir. Alors ! ricana intérieurement la vieille femme en sentant son bras droit se raidir, viendras-tu me chercher, moi aussi ? Un voile d'ombre s'abattit sur ses yeux.

Lorsqu'elle reprit connaissance, entourée de ses quelques fidèles, elle comprit que le restant de sa vie ne serait que souffrances. Elle tourna la tête vers sa fille adoptive, agenouillée auprès d'elle. Son reflet tressautait dans les larmes qui voilaient son regard.

— A... i... u...

Elle avait perdu l'usage de la parole.



Le temps passa.

La reine se remit en partie, mais ne put plus jamais parler correctement. Un jour, elle fit venir ses derniers conseillers autour de

son lit et leur expliqua qu'elle et sa fille allaient se rendre au carnaval de neige de Walroek, sur l'invitation du nouveau maître des lieux. Des ordres furent donnés, des dispositions furent prises. On vint chercher Livia dans ses appartements. Claquemurée, la jeune princesse ne savait pas que l'homme au chapeau noir était revenu et qu'il avait parlé à sa mère adoptive. Aussi bien, elle ignorait à quel sort on la destinait. La pâle succession des saisons était son seul repère.

Et à présent qu'elle repassait sous les arches du pont, à présent que se profilaient, comme émergeant du passé, les contours de l'enceinte extérieure et les tours immenses montant jusqu'au ciel, elle réalisait avec stupeur qu'elle n'avait jamais fait que cela, au cours de sa brève existence, une chose unique – obéir aux ordres, partir d'un endroit à un autre, courber l'échine devant un destin que d'autres avaient choisi pour elle.

La chouette s'agita dans sa cage.

La jeune femme avait quitté Elsnör princesse, elle le retrouvait reine. Quelle importance ? Le château était devenu méconnaissable. Sa vie, elle, était toujours la même.

Le cortège royal fut accueilli par un groupe de serviteurs dépenaillés, qui s'accrochèrent comme des mendiants à la monture du draaken. D'un signe à ses aides de camp, le Kzaar ordonna qu'on les abatte. Plusieurs carreaux d'arbalète sifflèrent, et les serviteurs – des hommes et des femmes qui avaient servi sous les ordres de Djaniss – tombèrent sans une plainte. Livia porta une main gantée à ses lèvres.

Le château avait-il orchestré sa propre destruction ? La cour principale était envahie par les mauvaises herbes. Certains murs menaçaient de s'écrouler, arches et perrons se fendillaient lentement. Un lierre vicieux aux feuilles noirâtres s'agrippait aux ouvrages les plus anciens, et une odeur de pourriture flottait dans l'air. La plupart des courtisans avaient quitté Elsnör depuis longtemps. Ceux qui ne l'avaient pas fait étaient morts. Des hordes de corbeaux tournoyaient au-dessus des tours basses, attirées par les charognes. Le Kzaar leva les yeux vers les tours. Un petit homme tout sec s'avança en boitillant à sa rencontre.

— Votre Majesté, gémit-il en agitant les bras, ils sont tous partis, tous !

Le draaken mit pied à terre et tira son épée. Le petit homme se figea net.

— Que s'est-il passé ici ? demanda le Kzaar.

La reine Livia, qui n'avait rien perdu de la scène, tira sur ses rênes et s'approcha du vieillard.

— Je... je te connais.

Le petit homme tomba à genoux.

— Oh, princesse, princesse ! Je savais que vous reviendriez, je le savais !

— Relevez-vous.

Il attrapa sa main et la couvrit de baisers.

— Suffit ! tonna une voix derrière lui.

Le vieillard sentit une poigne d'acier se refermer sur son épaule.

— Asraan ! siffla Livia, qui pressentait ce qui allait suivre.

Le draaken la regarda dans le blanc des yeux. Ses doigts s'étaient refermés sur la gorge du petit homme.

— Asraan, cela n'est pas nécessaire.

Sans un mot, le draaken lâcha sa prise. Le vieillard tomba au sol et essaya de se relever, mais le Kzaar posa une botte sur sa poitrine.

— Princesse ? Princesse ! implora le petit homme.

— Asraan, non !

Mâchoires serrées, le draaken enfonça son épée dans le ventre du vieillard. Les mains du serviteur se crispèrent sur ses entrailles, et ses yeux s'écarquillèrent. Le Kzaar ôta sa lame et fit un pas en arrière.

— Maudite vermine.

Livia étouffa un sanglot.

Des quatre coins de la cour, des hommes s'approchèrent.

— En tant que souverain d'Elsnör et de Walroek, je régnerai ici seul et sans l'aide de personne, tonna le draaken en rengainant son arme. Que ceux qui désirent s'opposer à ma loi le fassent savoir maintenant. Et que les autres s'agenouillent, face contre terre.

Tous les hommes du Kzaar descendirent de cheval et se prosternèrent respectueusement. La plupart des anciens sujets de Djaniss imitèrent leur exemple, et ceux qui ne le firent pas, trop hagards ou fatigués pour réagir, furent emmenés à l'écart et passés par le fil de l'épée. La reine mère ronflait paisiblement dans une chaise à porteurs. Seule Livia était restée à cheval. Le draaken marcha vers elle.

— Insolente, murmura-t-il. Je devrais...

— Tu devrais me tuer, répliqua la jeune reine. Seulement, tu ne le feras pas, et tu sais pourquoi.

Le draaken posa une main sur son épée.

— Provoquez-moi encore...

— Ne me menace pas, Asraan. Tu serais incapable de tenir tes promesses.

Le Kzaar tourna les talons. Il était furieux mais la jeune femme avait raison. Les ordres de l'homme au chapeau noir étaient extrêmement clairs au sujet de Livia.

Asraan remonta à cheval.

— Brûlez-moi ça, ordonna-t-il en désignant les entrepôts à céréales.

Ses hommes se regardèrent sans comprendre.

D'un coup d'éperons, le draaken se dirigea vers le grand donjon.

— Vous m'avez entendu ? hurla-t-il. Brûlez tout !

Brûlez tout.

Les meubles et les étoffes, les tapisseries et les tentures, nostalgies d'un passé révolu : bientôt, les flammes s'élèveraient, lécheraient les hauts murs du château, se refléteraient dans ses prunelles. Pourtant, la rage du Kzaar demeurerait intacte.

La jeune princesse lui tenait tête.

Dès le jour de leurs noces, elle lui avait résisté. Où trouvait-elle la force de lui résister ainsi ? Il ne parvenait pas à l'atteindre, sinon en s'en prenant aux choses qui lui étaient chères, et elles se comptaient sur les doigts d'une main : quelques dames de compagnie, une ou deux robes qu'elle avait portées avant, et qu'il avait déchirées sous ses yeux. Et ensuite, quoi ?

Il se rappelait sa première nuit.

Il s'était enfermé avec elle dans la chambre la plus reculée de la tour Noire.

Il avait hésité. La jeune princesse était éminemment désirable, mais il savait qu'il la tuerait en s'accouplant à elle, et si ce n'était pas pendant l'acte, alors ce serait pire encore. Plusieurs humaines avaient déjà succombé à ses étreintes – il sentait encore le goût de leur sang sur ses lèvres. Mais les ordres donnés par l'homme au chapeau noir ne souffraient aucune contestation. Il le saurait, n'est-ce pas ? Il le saurait forcément.

Perdu dans ses pensées, le draaken ne vit pas la jeune princesse ôter sa robe et ses souliers. Lorsqu'il releva la tête, elle se tenait pieds nus devant lui, vêtue d'une simple tunique de soie. Sans un mot, elle la fit passer par-dessus ses épaules.

Le Kzaar vacilla. L'enfer venait de s'ouvrir devant lui. Le corps de la jeune femme était d'une surprenante beauté. Des hanches larges, une poitrine exquise. La fine toison de son pubis...

Le draaken tendit un bras. Il tremblait de désir.

— Fais ce que tu as à faire, murmura la princesse.

Asraan secoua la tête.

Livia s'assit sur le rebord du lit, et s'allongea sans le quitter des yeux. Le regard du draaken restait fixé sur le triangle doré à la naissance de ses cuisses.

— Je... je ne peux pas, dit-il.

La jeune femme se redressa.

— Lâche.

Les pensées du Kzaar s'emballaient. Il avait promis de veiller sur la jeune femme jusqu'au retour de l'homme au chapeau noir. En échange de quoi ce dernier l'aiderait à défaire Aldrig, son frère maudit. Trop tard pour reculer. Il avait donné sa parole.

Arrachant un drap, il le jeta à la reine.

— Couvrez-vous. Vous ne pouvez pas rester ainsi.

La jeune femme prit le drap et s'enroula dedans en reniflant.

— Nous allons devoir apprendre à vivre ensemble, lâcha le draaken en lui tournant le dos.

— Tu regretteras cet instant, Asraan des Ombres-Monts.

— Vous ne savez rien.

— Non ?

— Vous n'êtes qu'un poids dans la balance.

La princesse frissonna, et fixa le mur en face d'elle.

— N'espère rien de moi, prévint-elle d'une voix morne. Tu es tout ce que je hais.

Le draaken ouvrit la porte.

— Toute autre que vous serait morte pour ces paroles, déclara-t-il la main sur la poignée. Mais j'ai promis de prendre soin de vous. Ne mettez pas ma patience à l'épreuve, et contentez-vous d'être ce que vous avez toujours été : une esclave.

Les mains de Livia se resserrèrent sur le drap.

— Sais-tu qui est Janes Oelsen ?

Le draaken se figea.

— Un meurtrier. Un meurtrier et un fuyard.

— Il te tuera, déclara la jeune femme, les joues en feu. Regarde-moi, Asraan.

Le draaken se retourna. La princesse avait lâché son drap et se tenait nue devant son lit, parfaitement impudique.

— Il te tuera, et il sera le premier à poser les mains sur ce corps qui te rend fou.

Les yeux du Kzaar se plissèrent. Il prit une profonde inspiration.

— Ton Janes Oelsen est déjà mort.

Puis il quitta la chambre, et claqua la porte derrière lui.

Livia demeurait seule.

La petite fille frêle et enjouée qu'elle avait été était morte sur la neige, un soir d'hiver glacé. Celle qui se tenait à sa place lui ressemblait trait pour trait, mais ce n'était plus elle. L'espoir avait déserté son cœur.

Lorsque Janes se réveillait, Ymmë était la première chose qu'il voyait. Installée dans son berceau, elle fixait le plafond de ses grands yeux égarés, détachée du monde.

Elle était la créature la plus étonnante qu'il ait jamais rencontrée. La nuit, elle marmonnait les noms de ses parents disparus, de toutes les personnes qu'il avait connues, des lieux qu'il avait visités – des personnages qui hantaient ses rêves.

Parfois, il la prenait dans ses bras pour la bercer. À d'autres moments, il l'ignorait. Du moins il essayait. Car elle était son deuil : il ne pouvait vivre sans elle.

Dehors, derrière le carreau couvert de givre qui lui tenait lieu de fenêtre, le temps était triste et gris et monotone. La neige tombait paresseusement, et les habitants d'Yslen de Lys restaient chez eux, à composer des poèmes nostalgiques. Certains jours, n'y tenant plus, Janes saisissait son bâton de marche, enlevait Ymmë à son berceau et l'enveloppait dans une couverture de laine. Puis il calait la couverture dans son havresac, passait celui-ci sur son dos, descendait le vieil escalier grinçant et, refermant avec précaution derrière lui, se mettait en route vers les brumes.

Soufflant de petits nuages de vapeur, il se lançait à l'assaut des montagnes, géants endormis veillant sur les lacs et les cascades – il abandonnait les mesures de bois sombre et leurs paisibles cheminées fumantes.

C'était l'heure où les animaux de la forêt regagnaient leur tanière, blaireaux polaires au poitrail luisant, renards hirsutes et lièvres aux blanches fourrures, l'heure où leurs chemins pouvaient se croiser, au détour d'un sentier, magie d'un regard furtif.

Janes Oelsen avait toujours été un bon marcheur.

Il grimpait rapidement, silhouette dérisoire perdue dans l'immensité neigeuse. De temps à autre, il se retournait pour admirer le spectacle. Vue des hauteurs, Yslen de Lys paraissait minuscule : une construction d'enfant, quelques jouets éparpillés au milieu des cascades. Plus loin s'étiraient les vallons enneigés emplis de pénombre, des royaumes de glace et de silence, et il s'imaginait les nymphes plongeant sous les rivières, éclatantes de beauté dans la solitude des clairières.

À l'heure du déjeuner, il s'arrêtait sur les hauteurs, à l'ombre d'un sapin, son sac posé à côté de lui. Dépliant ses longs membres engourdis, Ymmë sortait de sa cachette et s'asseyait à ses côtés. Devant eux, à quelques pieds à peine, s'ouvrait un gigantesque

précipice. Parfois, le jeune homme s'imaginait sautant, bras écartés, embrassant la vallée dans une ultime étreinte. Un quignon de pain à la bouche, il observait sa nymphe, se demandant qui d'elle ou de lui resterait le dernier. D'une certaine façon, il se sentait un peu mieux depuis qu'il l'avait créée. À présent au moins, les choses étaient claires.

Après avoir mangé, il s'allongeait de tout son long. Ymmë se penchait sur lui et scrutait son visage, ses grands yeux noirs fixés sur son âme. Quelquefois, il lui parlait.

— Je ne te hais pas, tu sais ? Ne va pas croire que je te hais.

Sa nymphe d'amour perdu.

— Un jour, Ymmë, un jour, je te tuerai. Je veux dire... J'essaierai de faire en sorte que tu ne souffres pas.

Elle l'écoutait, parfaitement immobile.

— Je sais que Livia est morte. Je le sais et pourtant, je ne peux pas m'y faire. J'imagine que c'est pour ça que je vois son fantôme. C'est absurde, sans doute. Mais toi, tu sais. Tu sais et tu ne dis rien.

Un an que cela durait.

La nymphe n'avait pas maigri. Le deuil restait le deuil. Et le temps n'effaçait rien.



— Personne ne sait ce qu'elles sont au juste, expliquait le vieil Orgen, assis devant ses flacons. Mais tout le monde sent lorsqu'elles reviennent. Elles obéissent à un cycle.

Les onirophages ? Janes ne pouvait s'en faire qu'une idée, car il n'en avait jamais vu de ses propres yeux. Les gens disaient qu'elles venaient de Winterheim, des profondeurs de la terre. Les gens disaient qu'elles étaient des âmes, égarées sur les rives du fleuve éternel.

— Elles remontent à la surface, poursuivait l'alchimériste. À la recherche de leurs souvenirs perdus.

Assis en tailleur, sa nymphe dans ses bras, Janes écoutait en se balançant doucement.

— Pour commencer, elles s'incarnent dans des pierres. Les pierres sont leur cocon : elles y puisent leur force et leur matière. Cela peut prendre des semaines, des mois. Enfin arrive le jour où elles se sentent prêtes. Alors, le rocher vole en éclats. L'onirophage est libre. Libre, et affamée.

— Que mangent-elles ?

— D'après toi ? Des nymphes, bien sûr. Les nymphes sont faites de rêves. Les onirophages pensent qu'elles leur ont volé leurs souvenirs. Alors elles les dévorent.

— À quoi ressemblent-elles ?

— Des fantômes de pierre. Hautes, filiformes. Elles n'ont pas de visage : rien ne permet de les distinguer les unes des autres. Et elles ne se déplacent que la nuit.

— De quelle couleur...

— Pas de couleur. Je ne sais pas. Grises, noires. Vert sombre, peut-être.

Le jeune homme hocha la tête en regardant sa nymphe.

— Ce qui fait qu'elles apparaissent tel jour ou non tel autre, pour tout avouer, nous n'en savons rien. Si elles peuvent nuire aux humains ? Je dirais non. Quoique certains des nôtres aient déjà été blessés au cours de battues particulièrement animées, mais je crois bien (tu demanderas cela à tes amis forlanceurs) que c'était de leur faute à eux. Elles... elles craignent les hommes.

— Et les nymphes ?

— Elles les emportent dans leur tanière : une grotte, généralement une grotte. Ou bien un trou de rocher. Puis elles les tiennent serrées contre elles jusqu'à ce que, comment dire ? les nymphes fondent.

— Fondent ?

— Leurs essences se dissolvent. Peut-être les onirophages absorbent-elles les rêves qui les habitent. On dit que leur peau pierreuse se teinte de veinules dorées. Des rêves fossilisés ? Leur repas terminé, il ne reste plus de la nymphe qu'une enveloppe, comme une peau de serpent.

— Tu entends ça, Ymmë ?

La créature ramena ses jambes contre son corps.

— Et comment les forlanceurs les attrapent-ils ?

— Simple. Ils prennent leurs filets d'or et ils se mettent en chasse.

Quelques semaines plus tard, Janes Oelsen participerait à l'une de ces battues. Toute une nuit passée dans les sous-bois, à attendre en grelottant. Des nymphes de courage étaient utilisées comme appâts. Souvent, l'apparition d'une onirophage était précédée d'un violent courant d'air. À l'aube, le jeune homme en verrait une. Longs bras émaciés, démarche rapide, apeurée. Et cette face sans visage. Sans réfléchir, il abattrait son filet : filet à rêves indestructible, filet lesté à

mailles d'or, empêchant tout mouvement. L'onirophage se débattait avec vigueur. En vain.

— Une fois capturées, elles sont jetées vivantes dans le lac. Enfermées dans des sacs emplis de pierres et envoyées par le fond.

— Mais c'est cruel ! s'écria Janes.

Le vieil Orgen ôta ses bésicles avec un soupir.

— Ce sont des âmes. Il n'y a pas d'autre moyen.

Le moment venu, le jeune homme se souviendrait de ces paroles : les forlanceurs, debout sur leurs barques funèbres, jetant leurs prises à l'eau.

Le lac d'Yslen de Lys était sans fond, tout le monde savait cela. Alors, tomber ainsi, tomber jusqu'aux entrailles de la terre, cela devait être...

— Terrible.

Cauchemars d'enfance.



Ainsi s'écoulait le temps.

Janes avait retrouvé Julea, puis l'avait quittée, et retrouvée encore. Depuis quelque temps, elle était la maîtresse d'un jeune forlanceur au torse musclé, dont l'adresse au filet était déjà légendaire. Le jeune homme les regardait parfois s'embrasser, sur le pas de la porte. Elle passait ses bras autour de son cou et s'accrochait à lui, frémissante, sa belle chevelure rousse au vent. Rien n'était simple.

Orgen était malade. Sa toux, d'ordinaire franche et grasseyante, devenait sèche et brutale. Lorsqu'une quinte le prenait, lorsque ses poumons le brûlaient, le vieil alchimériste était forcé de s'asseoir. Il sentait dans sa poitrine un bourdonnement mauvais. Quelque chose s'était installé là, et ne partirait plus.

Janes travaillait pour deux. Il étiquetait lui-même les flacons, négociait les prix, nettoyait la boutique de fond en comble. Orgen le regardait faire, se contentait de lui donner quelques conseils.

Davënger et les forlanceurs menaient la vie qu'ils avaient toujours menée. Les soirs de pleine lune, ils enfourchaient leurs montures, pleins d'une ardeur candide. Le roi Novaalis chevauchait à leur tête. Le pays vivait loin des soucis du monde.

Un jour, un cavalier venu du nord faire soigner sa monture annonça que le royaume de Nordheim était en guerre contre le draaken Aldrig,

seigneur des Monts Pétrifiés.

— La région est à feu et à sang. Aldrig a repoussé les premiers assauts, poursuivit le cavalier. Il y a eu une bataille sur les contreforts des Monts. Je le sais, précisa-t-il en exhibant son bras bandé. J'y étais.

— En quelle qualité ? demanda un forlanceur.

— Mercenaire.

Janes s'approcha du messager.

— Cet Aldrig dont tu parles... a-t-il un blason ?

— Attends un peu... Deux Dragons s'affrontant sur fond blanc. Un rouge et un noir.

— Et le Dragon noir a le dessus.

— Exact. Aldrig est un draaken à peau noire, alors je suppose... Mais dis-moi, comment sais-tu ça ? Je croyais que les nouvelles n'arrivaient jamais jusqu'ici ?

— Il n'est pas de chez nous, fit quelqu'un.

— Ah non ? Et d'où es-tu, l'ami ?

— Du nord, répondit Janes en s'éloignant.

Quelque chose était en train de changer. Les signes se multipliaient.

D'instinct, le jeune homme se dirigea vers la boutique de Julea. La jeune femme était marionnettiste : son rez-de-chaussée était rempli de créatures extravagantes, suspendues à des fils, que les gens achetaient pour accueillir leurs éphémères le temps qu'ils se trouvent un corps. Soldats d'étoffes aux sourires conquérants, lièvres polaires en armures argentées, leshys colorés et leurs grimaces malicieuses, tous se tenaient immobiles, attentifs dans l'air du soir. Le comptoir brillait dans un halo de poussière lumineuse. La première fois qu'il était venu ici, le jeune homme...

— Janes ?

Elle se tenait en haut des escaliers, sa longue chevelure dénouée, vêtue d'une simple tunique.

— Bonsoir.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Il haussa les épaules en la regardant descendre.

— Je n'en sais trop rien. Peut-être que je ferais mieux...

— Attends.

Elle lui prit le poignet.

— Je viens de voir ton ami, marmonna Janes.

— Laars ? Oh, c'est une passade.

— Pourquoi est-ce que tu me dis ça ?

— Je n'en sais trop rien.

Il secoua la tête en riant.

— Bon sang, quels imbéciles nous faisons.

— Quel imbécile *tu* fais !

— Le roi des imbéciles. L'empereur incontesté.

— Janes, écoute...

— Attends, fit le jeune homme en se dégageant, maintenant, je sais pourquoi je suis venu. Je suis venu pour m'excuser.

— C'est ridicule.

— Laisse-moi parler : je t'ai rendue responsable de choses... Je veux dire, si Livia est morte, tu n'y es pour rien.

La jeune femme esquissa un sourire.

— Si ? Tu n'en es pas certain ?

Il secoua la tête.

— Oh.

Le soir tombait sur Yslen de Lys.

Janes alla fermer la porte de la boutique et revint vers elle. Sans ménagement, il la poussa contre un mur et déchira sa tunique de haut en bas. Julea ferma les yeux. Le jeune homme se laissa peser contre elle et lui mordilla les lèvres. Jamais il ne l'avait désirée avec une telle force. *C'est la dernière fois*, songea-t-il en pétrissant ses seins à pleines mains. La dernière fois. Dans l'espace au-dessus de leurs têtes, un ours et son montreur, vêtu d'habits multicolores, tournaient lentement sur eux-mêmes. Les deux amants ne leur prêtèrent aucune attention.

PARTIR

La mainmise du Kzaar Asraan sur les terres d'Elsnör et de Walrœk était désormais incontestable. Les habitants des deux royaumes unifiés avaient appris la soumission. Le draaken, qui s'était promis d'étouffer dans l'œuf la moindre velléité de rébellion, constatait avec satisfaction que ses vassaux se tenaient tranquilles. Qu'auraient-ils pu faire d'autre ? se demandait Livia, forcée d'assister aux cérémonies multiples organisées par Son Altesse, qu'auraient-ils pu lui opposer, pauvres pantins désincarnés, qui n'avaient plus que leurs yeux pour pleurer ?

Aux premiers temps, la jeune souveraine avait rêvé de s'attirer leur concours. Il devait bien y avoir un moyen de les forcer à réagir ! Elle s'était vue et revue encore, fendant les ténèbres de son galop tragique, porteuse de missives interdites, messagère de révolte et d'espoir. Mais il avait fallu se rendre à l'évidence. Des trois suzerains encore en place, seul le Baron Neuf, de Gotgatan, semblait désireux de lui apporter son aide, et il n'était âgé que de treize ans ! Sur les deux autres, il ne fallait pas compter.



— Mes amours ! Mes glorieux, mes sublimes petits amours ! Suis-je votre protecteur, suis-je votre, hi hi ! Altesse Royale ? Oh non, rien de tout cela, n'ayez nulle crainte, amours tout de blancheur, je suis votre grand-père, seulement, votre mignon petit grand-père !

À quatre pattes dans ses appartements royaux, l'archiduc Khumen se frayait un chemin entre ses cygnes innombrables. Trop occupés à se donner des coups de bec, ces derniers ne lui accordaient pas la moindre attention. De temps à autre, la tête hirsute du monarque émergeait de la marée blanche et sifflante et scrutait le monde extérieur avec une mine soucieuse. Puis elle disparaissait de nouveau et le chambellan se remettait à geindre.

— Amours, petits et sublimes petits amours neigeux ! Comme les diadèmes brillent à votre poitrail parfumé, vos majestés trompetantes ! Vous ai-je seulement une fois manqué de respect ? Oh non. Mon amour inconditionnel, voilà ce que je vous offre. Prenez-le ou bien piétinez-moi, mais ne cessez pas de chanter, et de piailler, et de faire voler vos plumes, car si...

— Votre Majesté ?

Le chambellan se hissait sur la pointe des pieds pour essayer d'apercevoir son monarque. À ses côtés, la nouvelle reine, souveraine

d'Elsnör et de Walrøk, triturait nerveusement le bracelet argenté glissé à son poignet. Le visage de l'archiduc réapparut soudain.

— De quoi s'agit-il ?

— Votre Majesté, la reine de Walrøk (ne compliquons pas les choses, souffla-t-il à son hôte) désire s'entretenir avec vous d'un sujet de la plus haute importance. Voudriez-vous...

— Non.

— Mais Votre Majesté...

— J'ai dit non, répéta l'archiduc d'une voix suraiguë. Que pensent mes chers petits amours nacrés des intrigues de cour, je vous le demande, qu'en pensent-ils ?

Les cygnes émirent un concert de piailllements.

— Alors, vous voyez ? Il est tout simplement inutile de... Ooh ! s'exclama-t-il en sautant brusquement sur ses pieds, oh, mais c'est ma petite chouette de glace, ma petite chouette aux ailes fragiles, je vous reconnais, oui !

La jeune femme grimaça un sourire.

— Votre Majesté... risqua le chambellan.

— Taisez-vous, impudent cygne noir ! Pardon, princesse, pardon, je vous prie de m'excuser, chuchotait-il en se frayant un passage prudent entre ses animaux. Ma petite chouette ! Alors, vous avez retrouvé l'épée, n'est-ce pas ?

— Je suis réellement navré, murmura le chambellan entre ses dents, depuis le carnaval de Walrøk, l'état de Sa Majesté n'a fait qu'empirer et...

— N'y pensez plus, l'interrompt Livia. Je ne crois pas qu'il aurait pu m'aider *de toute façon*.

L'archiduc s'était figé au milieu de ses cygnes et observait le plafond.

— Peut-être aurions-nous pu essayer... hasarda le chambellan.

— Je regrette, répondit la jeune reine. Je vous aurai dérangé pour rien.

— Votre Altesse...

— Ne dites à personne que je suis venue ici, et surtout pas au Kzaar, vous m'avez comprise ?

— Bien, Votre Altesse.

— Vous et moi savons ce qu'il en est de ce royaume.

Le chambellan hocha tristement la tête.

— Une chouette ! criait toujours l'archiduc Khumen debout au milieu de sa chambre, une chouette, vous vous rendez compte, mes adorables amours pelucheux ? Savez-vous combien elle est chère à mon cœur ?

— Plus rien n'est pareil ici depuis la mort du roi Sigmun, fit le chambellan en raccompagnant la reine vers le pont-levis. Depuis que le Kzaar a pris sa place. C'est un grand malheur pour le royaume.

— Je sais, soupira la reine en remontant à cheval.



Avec Hjalmar Oonas, l'entrevue s'était déroulée plus vite encore.

L'homme était un pleutre de la pire espèce. La mort de son père lui avait permis d'accéder au peu de pouvoir que le Kzaar concédait encore à ses vassaux. Livia ne lui avait rendu visite qu'à contrecœur, et les premières paroles de son hôte n'avaient fait que confirmer ses appréhensions.

— Gloire au Kzaar, Votre Altesse, gloire au Kzaar Asraan de Walrœk.

Il était inutile d'espérer quoi que ce soit de cet homme.

— Son Altesse royale pourra toujours compter sur mon soutien, s'enflammait Hjalmar entouré de ses conseillers – une bande de corbeaux sur une branche, songeait Livia. La possibilité d'une rébellion n'est jamais à écarter, et le Kzaar doit savoir que je me battrai à ses côtés si d'aventure...

La reine n'écoutait plus. Elle aurait pu rappeler au jeune noble quelle sorte d'homme avait été son frère, et son père avant lui. Mais Hjalmar se vautrait dans la bassesse et la servilité avec l'élégance d'un pourceau – il semblait même y prendre un certain plaisir.

Pendant ce temps, bien sûr, le peuple souffrait. La mémoire du roi Sigmun planait encore sur le royaume de Walrœk.

Livia n'avait plus rien à faire en ces lieux. Au nom de son époux le Kzaar, elle remercia Hjalmar Oonas de ses civilités et s'en retourna comme elle était venue.

Trois moins deux égale un.

Par les dieux.

Plusieurs semaines s'écoulèrent avant que la reine ne se décide à rendre visite au dernier vassal du Kzaar. Le baron Neuf de Gotgatan,

terrée dans sa forteresse du nord, n'était pas un seigneur facile à rencontrer, encore moins à convaincre. De son père, il avait gardé une peur panique de la mort et toute son existence tournait autour de cette peur. Elle était son unique raison de vivre.

Treize ans, songeait la reine Livia en Rapprochant de son étrange château. Treize ans seulement et déjà si adulte.

Le baron Neuf avait fait recouvrir les remparts de sa citadelle d'immenses plaques cuivrées, gravées de runes protectrices. Sous les rayons du soleil, son fief niché à flanc de montagne étincelait de mille feux.

Le maître des lieux n'accepta de recevoir la reine qu'au terme d'épuisantes tractations. N'était-elle pas la Mort, habilement déguisée ? N'apportait-elle pas la peste, la fièvre des montagnes, ou quelque autre maladie secrète, dont les sorcières d'Abagai auraient eu le secret ?

Livia dut se montrer patiente.

On fouilla les sacoches de ses chevaux, on interrogea ses serviteurs – on lui fit même prêter serment, debout sur une barque. Finalement, les portes s'ouvrirent, et la reine put entrer. Les douves du château exhalaient une odeur nauséabonde. La Mort, expliqua le baron à son hôte, ne supporte pas sa propre odeur.

C'était un jeune rouquin au regard nerveux et aux gestes saccadés, qui tripotait sans cesse la gaine de son poignard. La reine lui expliqua pourquoi elle était venue, et lui raconta ce qui se tramait à Walroek. Lorsqu'elle eut terminé, le baron se servit une pleine rasade de vin mousseux (après que ses trois goûteurs attitrés en eurent chacun avalé une gorgée) et fit les cent pas dans sa salle de bal. L'endroit était décoré avec soin : meubles lourds, fourrures délicates, ornements finement ciselés. La jeune femme remarqua une tenture d'aubère et de pourpre représentant les trois filles de Reah, la Nuit, la Peur et la Mort.

Le visage de la Mort avait été arraché.

— Me soulever contre le Kzaar ? s'exclamait le jeune homme, pensez-vous que la chose ne me soit jamais venue à l'esprit ? Avec quelle armée ?

— Il suffirait d'un régiment bien entraîné, commença la reine, et c'était faux bien sûr, et elle le savait, mais reconnaître cela, c'était abandonner tout espoir.

— C'est lui qui vous envoie ? demanda abruptement le baron Neuf.

— Je vous jure que non.

— Ne jurez pas, Votre Altesse. Ne jurez de rien.

Livia lui tendit la main ; il recula vivement, avec un rictus de bête traquée.

— Je viens en amie...

— Alliée, rectifia le baron. Le mot « ami » ne signifie rien pour moi.

La jeune reine comprenait ce qu'il devait ressentir. Elle se sentait proche de lui. Elle aurait voulu le toucher, le serrer dans ses bras. C'était impossible. À l'entrée de ses appartements, deux gardes armés d'arbalètes de poing surveillaient l'entrevue avec la plus grande attention.

— Je hais le Kzaar, lâcha finalement la reine.

— Vous l'avez épousé.

— Contrainte et forcée.

— Je crois ce que je vois, renifla le jeune homme. Et encore.

— J'ai besoin de vous. Besoin de votre aide.

— Je vais y réfléchir – laissez-moi un peu de temps.

— Le temps est précieux, répondit Livia.

— Vous croyez que je ne le sais pas ?

Elle était repartie avec une vague promesse : le baron acceptait de « considérer son offre ». Cela pouvait prendre des mois, cela pouvait prendre des années. Mais c'était toujours mieux que rien.



Au troisième hiver que Livia passait à Walrœk, les événements se précipitèrent de façon inattendue. La jeune reine avait fait plusieurs découvertes étonnantes, et elle commençait à penser que tout était lié.

Un matin, elle se regarda dans un miroir et constata que plusieurs nouveaux fils argentés s'étaient glissés dans sa chevelure : une vingtaine, plus peut-être, et chacun d'eux se détachait avec une netteté irréaliste. Djaniss s'en aperçut aussi. Un jour, tandis que Livia cousait auprès d'elle, la vieille femme arracha l'un d'eux d'un coup sec.

— Aïe ! Pourquoi faites-vous cela ?

— o... ien... e... ois as... u... évé... es... emps... i ?

Combien de fois ai-je rêvé ? se répéta Livia.

Ce n'était un secret pour personne, et surtout pas pour sa mère, que la jeune reine avait une façon bien à elle de dormir : qu'elle se levait

parfois, et qu'elle errait des heures durant dans les salles et dans les chambres, passant des portes hautes avant de disparaître au détour d'un couloir et de se réveiller ailleurs, dans une autre partie du château, et comment était-elle arrivée là ? Elle se voyait souvent, marchant au milieu des nuées, elle se voyait flottante, comme sortie d'elle-même... Puis elle ouvrait les yeux, et tous ses souvenirs s'évanouissaient.

— Combien de fois ? réfléchit-elle à voix haute. Je ne sais pas. Vingt ? Trente fois ?

La vieille Djaniss désigna sa chevelure, et marmonna quelque chose. Un cheveu pour chaque rêve.

Livia secoua la tête. Quel sens donner à tout cela ?

Il y avait aussi l'énigme de la chouette, l'oiseau au plumage de neige. Son comportement n'était pas celui d'un animal de son espèce. Pendant la journée, elle se montrait nerveuse, taciturne. Plusieurs fois, elle pinça sa maîtresse au doigt, comme si elle ne l'avait jamais vue. La jeune reine la nourrissait pourtant régulièrement et s'occupait d'elle avec tendresse. Mais l'animal affichait une hostilité têtue. Un jour, Livia se rendit compte qu'il lui était impossible de fixer son regard plus de quelques secondes. Chaque fois qu'elle essayait, la chouette détournait la tête. Avait-elle peur de quelque chose ? Le phénomène était d'autant plus singulier qu'à la nuit tombée, son attitude changeait du tout au tout. Alors, elle se montrait douce et compréhensive, et la jeune reine pouvait contempler ses deux grands yeux cerclés d'or aussi longtemps qu'elle le désirait. Il lui semblait trouver là plus d'amour et de sollicitude qu'elle n'en avait jamais reçu, de quiconque : la chouette cessait d'être un animal et devenait une amie. C'était un fait, aussi incontestable qu'incompréhensible.

Restait la sorcière. La vieille Moïra, emprisonnée à Walrøek. Livia savait qu'elle croupissait dans les cachots mais bien entendu, elle n'avait pas le droit de lui rendre visite. Pour quelle raison ? Un jour, elle avait surpris une conversation entre le Kzaar et son Connétable.

« Elle s'agite, avait soufflé le Connétable. Elle dit que la malédiction est sur nous et que jamais les sorcières d'Abagai ne se soumettront à la loi d'un Faeder.

— Cette maudite folle ! Et que dit-elle d'autre ?

— Elle... elle voit des choses, Votre Altesse. Elle voit qui-vous-savez. Elle dit qu'il arpente les marais d'Abagai, et qu'il ne les quittera pas avant d'avoir trouvé ce qu'il cherche.

— Sait-elle... sait-elle quand il va revenir ?

— Nous pourrions le lui demander, Votre Altesse.

— Surtout pas. Je ne veux pas qu'elle puisse croire que nous avons besoin d'elle.

— Avec tout le respect que je vous dois, Votre Altesse, je crois qu'elle le pense déjà.

— Dans ce cas, laissons-la croupir dans sa geôle. Après tout, c'est elle qui est venue nous trouver, non ? Je ne l'ai jamais invitée, que je sache.

— Non, Votre Altesse.

— Et je pourrais la tuer de mes mains.

— Cela ne serait pas *extrêmement* judicieux.

— Ah, par le Grand Dragon ! Nous sommes pieds et poings liés, Rauker. Impossible de toucher à la reine. Interdiction de faire du mal à la sorcière. Elles ont trop de "valeur".

— Patience, Votre Altesse. »

Derrière la porte, Livia se retira sur la pointe des pieds et courut s'enfermer dans ses appartements. Que s'était-il passé, cette fameuse nuit du carnaval de neige où Janes Oelsen avait disparu ? Elle se sentait seule, une fois de plus, si seule et démunie, au cœur d'un territoire hostile.



Un soir, la reine Djaniss rendit l'âme.

Son état, qui s'était dégradé lentement au cours des derniers mois, devint brusquement si préoccupant que les médecins personnels du Kzaar furent appelés à son chevet. La vieille femme délirait et, dans son délire, semblait avoir retrouvé l'usage de la parole. Ses hurlements retentissaient dans tout le château.

— Elle approche, répétait-elle sans cesse, elle approche... Aaah !

Livia passait tout son temps auprès d'elle, mais la reine mère ne la reconnaissait plus.

Toutes les heures, le Kzaar ouvrait la porte de la chambre mortuaire.

— Par le Grand Dragon, quelle puanteur abjecte !

— Respecte les mourants, si tu ne respectes pas les vivants.

— Votre mère empeste la charogne, Votre Majesté. C'est une réalité.

— C'est ton âme qui empeste.

— Un jour, répliqua le draaken avec un sourire féroce, vous

regretterez ces paroles.

— Je vais ranger cette menace avec les autres, Asraan des Ombres-Monts.

— J'espère qu'elle crèvera lentement, fit le Kzaar en regardant la reine mère.

Djaniss expira à minuit. Les médecins royaux ne pouvaient plus rien faire pour la soulager. Le mal dont elle souffrait leur était étranger.

L'agonie fut précédée d'un ultime instant de lucidité. La reine et sa fille étaient seules toutes les deux dans la grande chambre glacée, où finissaient de se consumer quelques bougies grasses.

— Mon enfant...

Le cœur battant, Livia se pencha sur la vieille femme. C'était la première parole sensée qu'elle prononçait depuis des semaines. Dehors, le vent redoublait de violence, et quelques flocons de neige égarés entraient par la fenêtre.

— Mère ?

— Tu sais... que je ne suis pas... ta vraie mère.

— Chut. Ne vous fatiguez pas, je...

— Silence.

Les yeux de la vieille femme brillaient d'une lueur qu'elle ne leur avait jamais connue.

— Elle... elle ne va plus tarder, maintenant.

— « Elle » ?

— Mais il y a... Il y a encore des choses que... tu dois savoir. Ton époux...

Elle s'interrompit, pliée en deux par une violente quinte de toux.

— Mère...

— Ton... ton époux a été forcé. Il n'a fait... qu'obéir... à... à l'homme qui t'a conduite jusqu'à moi. L'homme au grand chapeau... Aaah.

Livia lui tendit une coupelle, et la vieille femme cracha un peu de bile.

— Cet homme... cet homme est ton père.

— *Quoi ?*

— Tu es... la fille d'un Faeder. La fille... de... Wultan. Et ta véritable mère...

— Ta véritable mère est morte, fit une voix derrière eux.

La jeune reine se retourna. Les paroles de sa mère adoptive avaient produit sur elle une telle impression qu'elle n'avait pas entendu son époux.

— Et vous allez la rejoindre.

— Asraan, non !

La jeune femme se dressa, comme un esquif dans la tempête. Fou de rage, le draaken l'envoya rouler au pied du lit d'une violente bourrade. Puis, avant qu'elle ait pu faire quoi que ce soit pour l'en empêcher, il referma ses deux mains autour du cou de Djaniss et lui broya les vertèbres. La vieille femme mourut les yeux grands ouverts. Livia se releva et recula dans le fond de la chambre. Son genou lui faisait mal et, pour la première fois depuis qu'elle avait épousé le draaken, elle craignait réellement pour sa vie.

— Asraan...

Elle le regarda s'avancer en tremblant.

— Votre... Majesté ?

Le poing du draaken se referma sur sa tunique et il la souleva de terre, sans effort. Son regard étincelait de fureur.

— Ta mère est morte en te donnant naissance. Ton père n'était qu'un forestier. Il est mort lui aussi. Tu m'as bien compris ?

Elle essaya de respirer.

— Relâche-moi. Je t'en prie.

— Tu m'as bien compris ?

Elle lui fit signe que oui. Les doigts du Kzaar s'ouvrirent, et elle s'affala au sol. De toute sa hauteur, il la dominait. Elle tremblait de froid. Elle tremblait de peur.

Il lui décocha un violent coup de pied dans le ventre.

De douleur, elle écarquilla les yeux.

— Tu n'as que moi, cracha-t-il.

Il la frappa de nouveau, et elle se recroquevilla sur elle même.

— Ton seigneur et maître !

Il la releva brutalement, la plaqua contre un mur et la gifla à la volée. Le sang perla au coin de sa bouche. Elle réprima un haut-le-cœur.

— Me suis-je bien fait entendre ?

Livia acquiesça d'un pauvre hochement de tête. Il la rejeta au bas du lit et la gifla de nouveau, plus fort encore que la première fois. Puis il quitta la chambre, la laissant à demi inconsciente.

Elle gémit faiblement. Une écume sanglante bouillonnait à ses lèvres. Elle essaya de bouger, mais cela lui faisait trop mal.

— Dieux, bredouilla-t-elle, Dieux, sauvez-moi.

Ses tempes bourdonnaient, tout son corps vibrait de douleur. Elle porta une main à son visage. L'une de ses paupières était tuméfiée, et elle ne voyait plus que d'un œil. Lentement, elle essaya de déplier une jambe. Un gémissement lui échappa.

— Dieux...

Elle releva la tête.

Une femme se tenait là, debout devant elle.

Vêtue d'un long manteau noir, elle observait la reine Djaniss.

— Pi... pitié... bredouilla Livia.

La femme abaissa son capuchon. Elle était chauve. L'extrême pâleur de ses traits faisait ressortir un peu plus son regard d'un noir absolu.

La reine Djaniss s'était redressée sur son séant – une *autre* reine Djaniss, immatérielle. La visiteuse en noir lui tendit quelque chose. C'était une fleur, une fleur couleur de jais. La reine mère la prit et la respira en fermant les yeux. Lentement, elle se leva de son lit et, sans le moindre regard pour sa fille, se dirigea vers le mur du fond et passa à travers.

La dame en noir resta un moment à contempler son cadavre. Puis elle contourna le lit et vint s'agenouiller aux côtés de Livia.

— Ma pauvre enfant, fit-elle en posant une main sur son front.

La jeune reine leva les yeux vers elle. Elle ne sentait plus rien : la douleur avait reflué comme une vague. La visiteuse la regardait avec douceur.

— Ma mère... ?

— La vieille femme est partie, Livia.

— Il... il l'a tuée.

— Je sais. Le temps était venu.

— Elle m'a dit que mon père...

— ... était un Faeder.

— Comment le savez-vous ?

— C'est la vérité.

La jeune reine sentit une immense fatigue l'envahir. Elle luttait pour rester éveillée, mais le combat était par trop inégal. Elle essaya de se redresser – en vain.

— Qui... qui êtes-vous ? trouva-t-elle la force de murmurer.

— Ta tante, répondit la dame en noir. La Mort.

JANES, LIVIA, JANES...

Un matin enfin, il se réveilla avec la certitude de l'avoir croisée de nouveau. Mais cette fois, elle l'avait vu elle aussi. Et cette fois, c'était elle qui l'appelait, elle qui tendait les bras vers lui. Ses grands yeux tristes imploraient son aide.

*Il neige et il neige
Sur des ponts silencieux,
Des ponts que les autres ignorent.*

Janes se frotta les yeux et s'assit sur son séant.

Aujourd'hui était le jour des fiançailles de Julea avec Laars. Elle s'était finalement décidée, par lassitude sans doute – assez de ses humeurs, assez de ses attermoissements. Le jeune homme n'en concevait pas la moindre rancœur. Quelques jours avant, il s'était promis de ne pas se rendre à la fête, de partir pour les montagnes, seul avec Ymmë et, qui sait ? de ne jamais revenir.

Mais ce matin, les choses étaient différentes.

Livia était vivante, il en avait la certitude. Inutile de demander leur avis à Davënger ou aux autres forlanceurs, inutile de solliciter les lumières du grand Novaalis. Le message était limpide : il l'avait vue, et elle avait besoin de lui.

À quatre pattes, Janes vérifia que la grande épée d'or qui avait dormi sous son lit pendant tout ce temps s'y trouvait encore. C'était le cas.

Souriant, il se releva. Il avait l'impression de sortir du brouillard, d'émerger d'un long rêve. Vingt-cinq mois. Qu'avait-il fait de tout ce temps ?

Étiqueter des flacons d'essences.

Courtiser une femme que, de toute évidence, il n'aimait pas.

Rester assis à discuter de la mort et des rêves au lieu de parcourir le monde.

Sa décision était prise. Il allait repartir.

Yslen de Lys était un endroit merveilleux pour finir sa vie, mais pas pour la commencer. Il s'encroûtait, ici. Et l'ancienne sensation était de retour. L'appel de l'absolu.

Rapidement, il sortit la nymphe de son berceau et la fourra dans son grand sac de toile. Puis il dévala les marches en sifflotant.

— Maître Orgen, savez-vous quand doit avoir lieu la cérém...

Il s'arrêta net.

Le vieil alchimériste gisait à terre, la main crispée sur le cœur. Plusieurs fioles d'essences s'étaient brisées autour de lui, éparpillées en fragments colorés.

— Maître Orgen ?

Janes se précipita aux côtés du vieillard. Malgré la douleur qui le tenaillait, celui-ci le suivait des yeux avec une expression amusée.

— Maître...

— Tu n'imagines pas ce que ça fait mal.

— Qui dois-je aller chercher ? Attendez, je vais vous aider à vous relever.

Orgen l'arrêta d'un geste.

— Tss, tss. Je réclame le droit à mourir couché, si cela ne t'ennuie pas trop.

— Qui vous parle de mourir ?

Les lèvres du vieil alchimériste étaient devenues violettes. Les efforts qu'il faisait pour parler lui coûtaient. Son souffle était rauque.

— Janes. Janes.

— Je suis là, maître Orgen.

— Je sais, imbécile. Fais attention à toi.

Il luttait pour ne pas fermer les yeux.

— Maître...

— Arrête... arrête de répéter ça, tu veux ? Je ne suis pas... ton maître et je... je ne l'ai jamais été. Tu as... quelque chose en toi, Janes. Quelque chose de... différent.

— Je...

— Tu... tu ne m'as jamais dit où tu étais né, garnement.

— Walrøk.

— Où *exactement* ?

— Nous restons là à parler alors que je devrais être en train de courir vous chercher un médecin.

— Suffit. (Les doigts du vieillard se refermèrent sur son poignet.) Si j'ai choisi de mourir, ce n'est pas t... toi qui vas m'en empêcher. Aurais-tu peur ?

Janes secoua la tête.

— Tu devrais, reprit l'alchimériste. La peur... et la mort... marchent main dans la main. Ce n'est pas pour rien qu'elles sont sœurs. Janes, écoute, écoute-moi. Nous autres... rêveurs – ah – savons voir les gens tels... tels qu'ils sont.

Le jeune homme se releva.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu n'es pas... le fils... d'une mortelle.

— Orgen...

Les membres du vieillard se raidirent.

— Par les dieux, Janes, mon... mon cœur !

Le jeune homme tomba à genoux.

Orgen suffoquait.

— Boum, murmurait-il à chaque battement de cœur. Boum.

Le rythme se ralentissait. L'alchimériste gardait les yeux grands ouverts.

— Boum. Boum.

— Orgen.

— Boum. Ah ! Je... n'aurai pas... le plaisir... de vous voir, Votre Ma... Majesté. Vous ne vous déplacez pas... pour si peu...

Le vieillard s'adressait à la Mort.

Bientôt, les « boum » s'espacèrent de plus en plus. Chacun semblait être le dernier.

Puis en vint un qui fut vraiment le dernier.

Les yeux d'Orgen se fermèrent.

Janes le sentit partir entre ses bras.



Janes. Janes. Sauve-moi, sauve-moi. Je t'en prie.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, la première chose qu'elle vit fut une ombre ; il y avait une ombre dans le conf de sa chambre – une silhouette immobile.

Lentement, la silhouette se détacha des ténèbres.

C'était l'homme au grand chapeau noir.

— Ma fille, dit-il.

Livia voulut secouer la tête, mais elle était encore trop faible. Pourtant, ses blessures avaient disparu. Quelqu'un s'était occupé d'elle.

— Il était temps que je revienne, n'est-ce pas ?

Elle ne pouvait voir ses yeux.

— Bien des choses se sont déroulées durant mon absence.

La jeune reine essaya de déglutir.

— Je t'avais promis que nous nous revenions lorsque j'aurais trouvé ce que je cherchais. Et voilà qui est chose faite. Je suis revenu pour toi, Livia.

Elle ne comprenait pas. Elle ne voulait pas comprendre.

L'homme passa une main sur son visage.

Elle s'endormit aussitôt.

Lorsqu'elle se réveilla, il faisait jour dans sa chambre.

Combien de temps avait-elle dormi ? Impossible de le dire. L'homme au grand chapeau noir avait disparu. Le château de Walroek semblait étrangement silencieux.

— Mon enfant, fit une voix mélodieuse dans le fond de sa chambre.

La chouette. La chouette avait parlé.

— Mon enfant, répéta l'animal, viens, lève-toi.

La jeune femme rejeta ses draps et tenta de se redresser. Elle posa une main sur le mur. Vacilla un peu, mais parvint à faire quelques pas.

— Détache-moi, dit la chouette. Fais vite.

Chancelante, Livia attrapa le fil d'argent qui retenait l'animal à son barreau et tira dessus d'un coup sec. Un vent léger soulevait les rideaux de sa fenêtre – des rideaux bleus qu'elle n'avait jamais vus. Elle avait dû dormir suffisamment longtemps pour que quelqu'un s'introduise dans sa chambre et remette les choses en ordre.

— Prends-moi dans tes bras. Doucement.

La jeune femme obéit. L'animal pesait son poids, mais ses plumes moelleuses, blanches comme la neige, respiraient la douceur. Livia avait envie d'y enfouir son visage.

— Pourquoi n'as-tu jamais cassé le fil toi-même ?

— Parce que je n'en ai pas le droit, répondit la chouette. Vite, vite. Fais-moi sortir d'ici, fais-moi sortir, il ne faut pas qu'il me trouve...

Un pressentiment douloureux étreignit le cœur de la reine. Elle se

retourna. Un miroir sur pied lui faisait face. Encore une chose qui ne se trouvait pas là *avant*.

— Il est là, souffla la chouette. C'est trop tard, je le sens.

Il ? Livia s'avança vers le miroir. Une jeune femme la regardait, amaigrie, une harfang dans les bras. Comme son visage était triste !

— Et maintenant ?

— Maintenant, oh... gémit la chouette. Je dois t'abandonner, ma fille. Il est plus fort que moi, beaucoup plus fort, il est...

La princesse frissonna de la tête aux pieds.

— Bonsoir, Livia.

Elle sursauta. Ce n'était pas sa chouette qui venait de prononcer ces mots.

C'était le reflet de sa chouette.

Une voix grave.

Une voix qu'elle connaissait.

— Je pense que l'heure est venue de te donner quelques explications, poursuivit l'animal dans le miroir. Après tout, tu as le droit de savoir qui tu es.

La jeune femme cligna des yeux. Était-elle en train de rêver ?

— Non, mon enfant. Ceci n'a rien d'un rêve.

— Vous êtes...

— Tu sais parfaitement qui je suis, Livia. Les souvenirs ne disparaissent jamais, aussi profondément enfouis soient-ils.

— Je...

— Je suis ton père, reprit le reflet. Celle que tu serres contre toi est ta mère. La chouette est son animal fétiche, mais j'ai pensé que tu aimerais voir tes deux parents en même temps.

— Livia... geignit l'oiseau dans les bras de la jeune reine, fuis, ne l'écoute pas, fuis !

— Oh, s'étonna son reflet, moqueur. Tu crois qu'elle le ferait ?

— Livia...

La jeune femme était tétanisée.

D'un côté, un animal à voix douce qui la couvait d'un regard protecteur. De l'autre, un reflet agressif aux intonations dures : son père (disait-il).

Doucement, Livia posa la chouette au sol.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que vous êtes ?

Dans le miroir, le reflet continuait de la fixer.

— C'est plutôt à toi qu'il faudrait poser la question.

La jeune reine passa une main sur son visage. D'un coup, elle attrapa un vase en terre cuite et le lança sur le miroir, qui se brisa en mille morceaux. La chouette émit un ululement de frayeur. Livia tomba à genoux, ramassa un éclat de verre et avec une sorte de rage joyeuse, s'entailla le poignet. Le sang gicla aussitôt : pas aussi fort qu'elle l'avait pensé, mais suffisamment quand même pour qu'elle en ait le vertige.

— Alors ? sourit-elle en suivant la chouette des yeux, tu ne dis plus rien ?

La tête de l'animal pivota.

— Tu ne mourras pas.

Sa voix était grave.

La jeune femme se mordit les lèvres. Sur son avant-bras, le sang ruisselait abondamment.

— Tu es en mon pouvoir, continua la chouette. Ta mère ne peut plus rien pour toi. La mort se refusera à toi, comme elle se refuse à tous les Faeders. Simplement, tu vas dormir : un long, très long sommeil.

— Dieux... gémit Livia.

À petits pas, la chouette se rapprocha d'elle.

L'esprit du Faeder brillait dans son regard. La jeune femme sentait ses forces l'abandonner. Bientôt arriverait Donn'r, qui l'emmènerait au loin. Confronté à sa dépouille, le fils des Ténèbres ne pourrait que se soumettre. Il n'aurait pas le choix.

— Tu vas faire un long voyage, déclara la chouette.

Livia baissa la tête. Ricana sans comprendre.

Elle se rappelait les lèvres de Janes Oelsen. Elle ne pouvait penser qu'à cela. Comme il l'avait serrée fort ! Il lui semblait qu'elle en tremblait encore. Sur son poignet, de fines rigoles de sang. La jeune femme les regarda sans ciller, puis ses yeux se fermèrent.



Les habitants d'Yslen de Lys ne faisaient pas de différence entre les morts. Dans le Clair-Obscur, expliquaient-ils, toutes les âmes sont égales.

Le vieil Orgen reçut des funérailles traditionnelles.

Son bûcher fut élevé sur une petite place de la cité. La crémation eut lieu à la nuit tombée, devant une foule silencieuse. Tout le monde connaissait le défunt. Julea avait repoussé ses fiançailles avec Laars de quelques jours.

Nul discours, nul hommage n'accompagnait les funérailles. Les crépitements de bois sec, la danse sauvage des flammes, la fumée brune s'élevant au-dessus des toits – les mots n'auraient rien ajouté.

Janes sentit une main se poser sur son épaule.

— À présent, fit une voix qu'il connaissait bien, son âme se grise d'essences pures.

Le jeune homme ne se retourna pas.

Davënger laissa sa main.

Plus tard, au milieu de la nuit, Janes descendit le vieil escalier de bois et s'assit devant l'établi, où les flacons d'essences avaient été laissés tels quels.

On lui avait proposé de reprendre la boutique mais il avait refusé. Seul Davënger était au courant.

— Que vas-tu faire, maintenant ?

— Remonter vers le nord.

Le forlanceur avait reniflé.

— Je t'envie.

— Vraiment ?

— Oui. Tu n'as pas d'attaches.

Le moment était venu.

Avec un soupir, Janes remonta l'escalier, une chandelle à la main. Il entra dans sa chambre. Des ombres fantasques dansaient sur les murs. Il se pencha sur le berceau d'Ymmë, et la prit dans ses bras. Au passage, il attrapa le vieux havresac qui traînait dans un coin. Puis il redescendit. La nymphe suivait chacun de ses mouvements des yeux.

Le jeune homme tira une chaise et fit glisser la créature dans son sac. Elle se laissa faire, même lorsqu'il tira sur le cordon et le noua avec vigueur. Il posa le sac sur sa chaise. La nymphe ne bougeait pas. Il se baissa devant la cheminée et remua les braises d'un coup de tisonnier. Il disposa une paire de bûches dans l'âtre et actionna le soufflet. Les flammes ne tardèrent pas à jaillir. Il recula de quelques pas.

La mort du vieil Orgen était le second signe.

Le cœur serré, Janes souleva le sac et s'approcha du feu.

— C'est fini, Ymmë. Le chagrin a failli me tuer, mais c'est fini.

Sans rien ajouter, il jeta le sac dans les flammes.

La toile se mit immédiatement à brunir. À l'intérieur, quelque chose remuait faiblement, se débattait sans espoir. Quelqu'un lui avait dit un jour que les nymphes ne connaissaient pas la souffrance. De toute son âme, il espérait que c'était vrai.

Le sac brûla longtemps.

Des gerbes d'étincelles bleutées montaient dans le conduit.

— C'est fini, répéta Janes.

CINQUIÈME MOUVEMENT

L'AMOUR

SALTIMBANQUES

Janes Oelsen était prêt à partir. Trois jours durant, il s'était activé à ranger la boutique de son défunt maître, à classer ses flacons et ses registres. Dorénavant, son travail était terminé ; un nouvel occupant – un jeune confrère nommé Daanzs était arrivé pour prendre sa place.

Le soir, Janes donnait à l'auberge. Julea lui avait proposé de venir s'installer chez elle, mais il avait refusé. La jeune femme, expliqua-t-il à Davënger, avait rompu ses fiançailles avec Laars *in extremis*, et cela ne lui disait rien de bon.

— Alors, c'est décidé ? Tu t'en vas pour de bon ?

— Rien de plus sûr.

Le jeune homme s'était adossé au rebord d'une fontaine représentant trois courtisanes enlacées, bras tendus. Plusieurs places de la ville possédaient de semblables merveilles. Les jeunes filles en quête d'époux y jetaient des pétales de fleurs, que la glace emprisonnait : présages heureux.

Le forlanceur leva les yeux au ciel.

— Il va neiger.

— Il fait un froid de loup, dit Janes.

— Tu viens voir les saltimbanques, ce soir ?

— Peut-être.

Davënger se gratta l'arête du nez. Son ami était déjà ailleurs.

— Tiens. Regarde qui nous arrive.

Janes se retourna. Julea s'avavançait à leur rencontre, plus fraîche et pimpante que jamais. Ses cheveux roux, dérangés par le vent, retombaient en désordre sur son joli minois.

— Je vais vous laisser, lâcha le géant en faisant mine de partir.

— Non, reste, répondit Janes sans remuer les lèvres. Je tiens à ce que tu restes.

La jeune femme reboutonna son manteau de fourrure.

— Toujours en train de comploter...

— Nous parlions justement de toi, mentit le forlanceur.

— Ah oui ? sourit la jeune femme. Et qu'est-ce que vous disiez ?

— Que tu étais une sacrée enquiquineuse.

Elle fit une révérence.

— Flattée, messire.

Le vent soufflait de plus en plus fort. Les trois amis étaient seuls sur la place.

— J'ai appris pour Laars, fit Janes. Je suis désolé.

— Oh, répondit la jeune femme, ennuyée. Ce n'est rien.

— Julea, pourquoi l'as-tu quitté ?

— Cela ne vous regarde pas, monsieur le joli cœur.

— Je dois vraiment vous laisser, bâilla Davënger en s'étirant. On m'attend au château.

— Vaquez, messire, vacquez, sourit Julea en le congédiant d'un geste.

Le forlanceur s'éloigna en sifflotant mais après quelques pas, fit brusquement volte-face.

— Ah, j'oubliais. Janes voulait te demander quelque chose, mais il n'ose pas.

— Hein ? s'étrangla l'intéressé.

— Je t'écoute, fit la jeune femme intriguée.

— Il aimerait t'emmener voir les saltimbanques ce soir.

— Mais je...

— Oh ! C'est une merveilleuse idée, s'exclama Julea en battant des mains.

— Bon, à tout à l'heure, lança le forlanceur.

Et il disparut à pas rapides.

— Je n'arrive pas à croire... lâcha Janes.

— Tais-toi, fit la jeune femme en se lovant contre lui, tais-toi, gémit-elle en l'embrassant avec impatience, moi, je n'arrive pas à croire que tu vas me laisser, oh, par les dieux, mais n'as-tu donc rien compris ?

Elle semblait bouleversée.

Janes tenta de se dégager, mais les mains de son amante étaient accrochées à son cou.

— Julea, si tu as quitté Laars pour moi, je...

— Ne pars pas, gémit-elle en l'embrassant de plus belle, ne pars pas, qu'est-ce qui t'empêche de rester, hein ? Qu'est-ce qui t'empêche de rejoindre Davënger et les autres et de devenir forlanceur ? Tu me ferais de beaux enfants blonds, tu reprendrais la boutique du vieil Organ, et nous pourrions... nous pourrions...

Elle pleurait. Elle avait enfoui son visage dans le creux de son

épaule, et elle pleurait à chaudes larmes. Il lui caressa les cheveux.

— Arrête. Pas ça, je t'en prie.

— Je suis désolée, Janes. C'est ma faute.

— Quoi ? Bien sûr que non. C'est moi. S'il te plaît, je...

Ils restèrent un long moment serrés l'un contre l'autre. Le soir tombait sur la vallée. Les sanglots de la jeune femme s'apaisaient doucement. Pour finir, elle releva la tête.

— Je suis ridicule, dit-elle en reniflant.

— Non. Bien sûr que non !

— Tu l'aimes encore.

Il ne trouva rien à répondre.

— Une femme sent ces choses-là.

— Julea, je voudrais que tu saches que jamais je ne...

— Emmenez-moi au château, messire Oelsen. Allons voir les saltimbanques, puisque je présume que nous ne ferons pas l'amour ce soir.

Il prit sa main dans la sienne et l'embrassa avec tendresse. Après quoi, bravant le vent qui soufflait en rafales, il l'entraîna vers le cœur de la cité.



Les lumières de la ville s'étaient allumées les unes après les autres. Aux yeux des nymphes joyeuses batifolant sous les cascades, Yslen de Lys offrait un spectacle magnifique, une guirlande scintillante serpentant dans les ténèbres.

À l'approche du château, les ruelles de la cité s'animaient d'une ardeur nouvelle. Les habitants avaient revêtu leurs plus beaux atours : pour les femmes, capes fourrées et robes flottantes, traînes immenses de soies précieuses ; pour les hommes, uniformes et blasons, ou bien costumes d'apparat, avec des bottes bien cirées. Partout des enfants, des enfants par dizaines, déguisés et grimés, telle fillette habillée en fée, une paire d'ailes collée sur le dos, tel autre garnement se rêvant chevalier-poète, un balai pour seule monture, tous criant, tous chantant leur bonheur – et les ruelles dévalées, les courses folles, le tourbillon de la vie.

Il s'était mis à neiger.

Sur la place du château, les bateleurs et les montreurs d'ours

s'étaient déjà installés, et une foule bruyante se massait autour de leurs roulottes bâchées. Des rangées de torches hautes jetaient sur la scène un éclairage fantomatique. Quelques chevaux grisâtres attendaient à l'écart.

Devant la première carriole, un homme d'âge mur à moustache tenait un petit lutin en laisse – un leshy, annonçait-il, un véritable leshy des forêts de Darkwald. À l'intérieur, une authentique sorcière des marais d'Abagai attendait la visite des curieux.

— Avenir proche ou prédictions lointaines, Zephren voit tout, Zephren sait tout. Trois écus seulement, et les arcanes du futur vous seront révélés !

Janes et Livia s'approchèrent de la seconde roulotte. Attaché à un piquet, un énorme loup noir regardait les badauds d'un œil sombre.

— Jamais vu une bête aussi grosse !

— Quel monstre ! Regardez-moi ces crocs !

— Et la corde ? Est-ce que la corde est solide ?

— Il est beau, murmura Julea en s'approchant de l'animal.

— Fais attention, dit Janes en la retenant.

— S'il me sautait dessus, sourit la jeune femme en se retournant, risquerais-tu ta vie pour me sauver ?

Le loup se redressa et tira sur sa corde. Un peu effrayée, Julea trébucha sous les commentaires amusés de la foule.

— Mange-la, loup ! C'est tout ce qu'elle mérite !

— Oui, tu aurais de quoi faire !

L'auteur de cette dernière pique n'était autre que Lhenz, l'ami de Laars. Les deux compères traînaient si souvent ensemble que les gens pensaient qu'ils étaient frères. Janes lui lança un regard mauvais. L'autre haussa un sourcil.

— Arrête, espèce de fier-à-bras, lui glissa Julea à l'oreille. À quoi cela te mènerait-il ? Viens, allons voir la troisième roulotte.

Elle se pendit à son bras.

Devant la dernière carriole se tenait un homme de stature imposante, qui portait un casque à visière rabaissée. Le jeune homme se sentit brusquement mal à l'aise.

— Janes ?

— Ça va, ça va... Tu as vu ce casque ?

Une foule nombreuse les entourait. L'énigmatique personnage

balaya lentement l'assistance du regard, comme s'il cherchait quelqu'un.

Puis il commença à parler.

— Gentes dames et gentils messires, vous nous avez fait l'amitié de venir jusqu'à nous dans l'espoir de vivre un instant inoubliable. Je sais, tout spécialement en cette cité, quel intérêt vous portez aux choses du rêve. C'est pourquoi j'ai le plaisir et l'honneur de vous présenter ce soir celle qui fut tour à tour souveraine et mendiante, prophétesse et magicienne, simple humaine et pure divinité, la douce, la mystérieuse, l'incomparable Dame des Songes !

— Blasphème, chuchota une voix.

— La Dame des Songes ? répéta Julea.

Un murmure de stupeur s'éleva du public.

L'homme se retourna vers la roulotte et tendit le bras à la frêle jeune fille qui en sortait. La nouvelle venue portait un casque elle aussi, un heaume énorme à grand bassinet, percé de trous minuscules. Elle frissonnait, vêtue d'une simple tunique de soie blanche qui laissait deviner une silhouette délicate. Quelques sifflements admiratifs accueillirent sa venue, puis un silence de plomb retomba sur l'assemblée.

— La Dame des Songes, reprit le bonimenteur, se manifeste parfois sous les traits d'une jeune fille. Cette jeune fille est aujourd'hui parmi nous.

— Calembredaines ! cria quelqu'un dans la foule.

— Qui a parlé ? tonna l'homme au casque. Qui ose mettre ma parole en doute ?

Personne ne répondit.

L'autre poursuivit.

— La Dame des Songes peut lire dans vos rêves. Elle sait quels royaumes d'ombre et de lumière vous traversez en votre sommeil. Elle sait quels fabuleux paysages défilent derrière vos paupières closes. Elle sait *qui* vous êtes et *ce que* vous êtes – au plus profond de vous. Alors si la vérité ne vous fait pas peur, gentes dames et gentils messires, ouvrez grand votre cœur à la Dame, et osez pénétrer son sanctuaire !

La jeune fille frémissait toujours.

Janes ne parvenait pas à détacher son regard.

— Maman, est-ce que c'est vraiment la Dame des Songes ?

Un bambin tirait sur les jupes de sa mère.

— Bien sûr que non, mon trésor.

— Alors ? demanda l'homme au casque. N'y a-t-il personne parmi vous qui désire connaître les secrets de sa propre existence ? Parler d'égal à égal avec la Dame des Songes ?

— Mensonges, murmura quelqu'un.

— Ever ne se manifeste jamais de cette façon. Impossible.

— Pourquoi descendrait-elle parmi nous ?

— Janes ? *Janes* ?

Julea scrutait avec inquiétude le visage de son amant. La Dame des Songes, ou qui qu'elle puisse être, avait regagné sa roulotte. Plusieurs forlanceurs s'encourageaient en se poussant du coude.

— Mignonne, hein ?

— Un peu trop maigre.

— Tout de même ! Je tenterais bien le coup.

— Le monde des rêves, hein !

Des éclats de rire fusèrent.

La foule, dubitative, commençait à se disperser.

— Alors ? fit Laars dans leur dos. Volontaire, Janes ?

Le jeune homme ne prit même pas la peine de répondre. Personne ne s'intéressait plus à la prétendue Dame des Songes. Personne sauf lui.

D'un pas hésitant, il se dirigea vers la carriole.

— Regardez, s'esclaffa Laars, il n'y en a qu'un seul pour croire à ces sornettes. Je vous avais bien dit qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond !

Tout en parlant, il avait passé un bras autour de la taille de Julea.

Elle se dégagea vivement.

— Janes ? fit-elle d'une petite voix étranglée.

Le jeune homme se tenait maintenant devant l'homme au casque.

— Intéressé, mon garçon ?

— Combien ?

— En temps normal, c'est cinq écus. Mais ce soir, c'est gratuit.

— Je tiens à payer, protesta Janes en fouillant ses poches.

L'homme au casque l'arrêta d'un geste.

— Attends d'abord de savoir ce qu'elle va te dire. Tu paieras peut-

être ensuite.

Le jeune homme hésita, puis inspira profondément.

— Je vous suis.

— Janes... ! supplia Julea lorsqu'il disparut sous la bâche. Mais déjà il ne l'entendait plus.

UN MARCHÉ

Janes pénétra dans la carriole à la suite de son hôte. Un pan de toile retomba sur son épaule. L'intérieur était très sombre. Une flamme de bougie vacillait.

Étrange spectacle : la jeune fille était assise, corps droit et mains sur les genoux, derrière une table toute simple. Une cage était posée là. Son occupante, une chouette harfang aux yeux crevés, ressemblait tellement à Flocon que Janes pensa un temps que c'était elle. L'homme au casque le fixait avec intensité.

— Assieds-toi.

Janes s'exécuta.

La jeune fille restait parfaitement immobile. Il émanait d'elle une poignante impression de fragilité. Sous les manches de sa tunique, ses poignets étaient bandés, et le heaume qui couvrait sa tête semblait beaucoup trop lourd pour elle.

— Tu es en quête de toi-même.

Janes observa son interlocuteur.

— Je ne sais pas... commença-t-il.

— Tu te demandes ce que tu fais en ce lieu.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Tu es venu ici pour apprendre.

— Apprendre ?

— Touche-la, dit l'homme au casque en hochant le menton vers la jeune fille. Prends sa main, si tu veux vraiment apprendre.

Janes se pencha légèrement et posa les doigts de la jeune fille sur sa paume.

— Ils sont glacés.

La jeune fille frissonna de tous ses membres.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il lui arrive ?

— Elle a besoin de toi, fit une voix derrière lui.

Janes se retourna.

Un homme aux longs cheveux noirs et au visage couturé de cicatrices venait de faire son apparition. Les muscles de ses bras saillaient sous une simple chemise de lin et ses yeux brillaient d'une lueur inquiétante. Il tira une chaise et s'installa à son tour.

— Sois le bienvenu, Orage.

— Orage ? répéta Janes.

— Le chef de notre petite troupe en mon absence, répondit l'homme au casque. (Il désigna les mains de la jeune fille.) Alors mon garçon ? As-tu senti quelque chose ?

— Je... je ne sais pas. J'ai l'impression...

— Et cette chouette, demanda Orage en passant un doigt entre les barreaux de la cage, je parie que tu la connais, non ?

Flocon ? songea Janes.

— Elle a eu un accident, expliqua l'homme au casque.

— Elle ressemble... s'entendit commencer le jeune homme.

Bon sang, songea-t-il, tais-toi donc, imbécile.

— C'est elle, lâcha Orage. C'est tout simplement elle.

— Je... Quoi ?

— Dis-lui seulement l'essentiel, fit l'homme au casque.

— L'essentiel, répéta l'autre en caressant la tête de l'oiseau qui, bien qu'occupé à se lisser les plumes, semblait se raidir au contact. Fort bien. (Il se tourna vers Janes, et sourit.) La vérité, mon ami, la vérité est que ta destinée est placée entre les mains de forces supérieures. Nous pensons que tu es le seul à pouvoir nous aider. À pouvoir l'aider *elle*, ajouta-t-il en montrant la jeune fille qui demeurait inerte, hypnotisée.

— Forces supérieures ? De quoi voulez-vous parler ?

— Es-tu vraiment prêt à l'entendre, Janes Olsen ?

Ils connaissaient son nom.

Ils connaissaient des choses de son passé.

Le jeune homme voulait prendre ses jambes à son cou, laisser ces gens à leurs mystères et rejoindre Julea qui l'attendait au-dehors. Il le voulait, ardemment. Mais quelque chose l'en empêchait. Il regarda la chouette. Avala sa salive.

— Je suppose que oui.

— Nous ne pouvons pas l'obliger.

Janes observa la jeune fille. Entendait-elle ce qui se disait autour d'elle ? Rien ne permettait de l'affirmer.

— Je suis prêt.

La chouette déploya ses ailes et ulula avec fureur. Un éclair bleuté déchira la pénombre. Janes leva un bras devant ses yeux.

Orage émit un ricanement.

L'animal s'était replié dans un coin de sa cage et ses plumes tremblotaient.

— Elle risque de mourir, lâcha l'homme au casque. Si nous n'agissons pas au plus vite.

— Nous ?

— Nous, les saltimbanques de la Dame des Songes. Nous, et toi, Janes Oelsen. Bien entendu.

— La Dame des Songes...

— Nous sommes ses serviteurs : rien de ce qui la concerne ne nous est étranger. Et cette jeune femme, ajouta l'homme en posant les deux mains sur son heaume, oh, tu dois bien t'en douter : cette jeune femme est sa fille.

— Je croyais...

— Nous savons ce que tu croyais, Janes. Mais il était indispensable que nous éveillions ton intérêt. Avant de soulever ce casque, je dois te mettre en garde : la fille de la Dame des Songes est malade.

— Elle se meurt, ajouta Orage.

— Quoi ?

— Il n'existe qu'un moyen de la sauver. Un anneau sacré : l'Anthémion.

— Et... où est cet anneau ? demanda Janes, éberlué.

— Entre les mains d'un draaken nommé Aldrig. Aldrig des Monts Pétrifiés. Le frère du Kzaar Asraan.

Janes se leva et repoussa sa chaise.

— Je pourrais te donner des milliers de raisons de nous aider, poursuivit l'homme au casque, mais je vais me contenter de t'en dévoiler deux. Pour commencer, toi seul peux récupérer l'Anthémion. Cet anneau amène la peur, et tu ne connais pas la peur. Tu es jeune, emplis d'énergie. Tu possèdes l'épée d'or.

— ... ?

— Voici la seconde raison, reprit l'homme en ôtant le casque de la jeune fille.

Janes se retint au dossier de sa chaise.

Devant lui, les yeux bandés et toujours immobile, se tenait celle dont le souvenir n'avait cessé de le hanter depuis qu'il avait quitté Walroek, celle pour qui, en cet instant, il aurait donné sa vie, et peut-

être plus encore.

Livia.

— Par les dieux.

C'était bien elle, elle ! aussi sublime qu'en son souvenir, quoique extrêmement amaigrie, et il y avait ce bandeau sur ses yeux, bandeau de cuir, le même que ceux de ses poignets.

Il avait tant rêvé de cet instant.

Il l'avait crue morte, perdue à jamais. Et voici qu'à présent elle reparaisait devant lui et que quelqu'un – ou quelque chose – les empêchait de se voir.

— Ne peut-on... Ne peut-on lui ôter ce... ?

— Cela la tuerait, dit l'homme au casque d'une voix sombre.

— Elle est prisonnière, ajouta Orage. Retenue entre deux mondes.

— Je ne comprends pas...

— Aldrig, marmonna l'homme au casque. Aldrig le maudit, seigneur des Monts Pétrifiés. Il la tient en son pouvoir.

— Mais pourquoi ? Pourquoi elle ? s'étrangla le jeune homme en pressant les mains de Livia. Je veux dire, qu'a-t-elle à voir avec...

Subitement, il se tut.

Des images fulgurantes lui traversaient l'esprit.

Des soldats, sur une berge neigeuse. Le Kzaar, et une silhouette en retrait. Ample manteau, grand chapeau noir. Ce même homme, dans un hall immense. Ce même homme, arpétant les marais d'Abagaï : il avait l'impression de l'avoir déjà vu. Cent fois. Mille fois.

— Lâche-lui les mains, fit l'homme au casque.

— Qui êtes-vous ? demanda Janes. Je veux savoir qui vous êtes.

— Les miens m'appellent Reidar – le maître de la caravane. Lâche-lui les mains.

À contrecœur, le jeune homme obéit. Les images se dissipèrent. Le visage de sa bien-aimée était dénué de toute expression mais il restait, dans la beauté parfaite de ses traits, quelque chose de surnaturel.

— Nous aideras-tu ? demanda l'homme au casque.

Janes ouvrit la bouche, puis la referma.

Bras croisés, Reidar continuait de le fixer.

— La Dame des Songes nous a menés jusqu'à toi.

— Qu'est-il arrivé à ses poignets ?

— Elle a tenté de se tuer.

— Pourquoi ?

L'homme au casque haussa les épaules.

— Nous avons cru l'arracher aux griffes du Kzaar Asraan. En réalité, nous sommes arrivés trop tard : Aldrig avait déjà lancé sa malédiction.

Dans la tête de Janes, les questions se bousculaient. Une malédiction ? Monnaie d'échange, sans doute : Aldrig servait le Grand Dragon, il détestait les Faeders, il détestait la Dame des Songes. Et le père ? La jeune fille avait bien un père, non ? Reidar secoua la tête. Son père était mort à sa naissance.

— Vous croyez vraiment que moi seul peux retrouver l'Anthémion ? J'ai toutes les peines du monde à saisir...

— C'est ce que nous a montré la Dame des Songes, répondit Reidar. Quelles raisons aurions-nous de douter d'elle ? Après tout, c'est elle qui nous a montré le chemin.

Le jeune homme toussota et se frotta le menton.

— En admettant que j'accepte...

— Nous devons nous rendre dans les Monts Pétrifiés. C'est le seul moyen. L'esprit de la jeune fille est aux côtés d'Aldrig et, sans l'anneau, il nous sera impossible de le ramener à la vie. Je te le répète, Janes. Toi seul peux la sauver.

Le jeune homme resta un moment interdit.

Rien ne l'avait préparé à une telle situation. Qui étaient ces saltimbanques ? Comment avaient-ils retrouvé sa piste ? Sans doute, ils lui cachaient des choses – ils se servaient de lui. Mais ils avaient sauvé Livia. Ils l'avaient sauvée des griffes du draaken, leurs intentions ne pouvaient être mauvaises. Il se tourna vers la jeune fille.

— C'est d'accord, répondit-il.

Dehors, le vent devenait furieux, des bourrasques faisaient trembler la roulotte.

Reidar décroisa les bras et posa une main sur l'épaule de Livia.

— Tu le fais pour elle.

— Oui.

— Nous allons partir, conclut-il en se baissant pour sortir. Le temps ne joue pas en notre faveur. Orage, je compte sur toi pour prendre ce jeune homme en main et lui dire ce qu'il souhaite savoir encore. Nous nous reverrons, Janes. Sois le bienvenu parmi nous.

Il souleva la toile et quitta la carriole.

S'agitant dans sa cage, la chouette poussa un long ululement.

— Elle comprend, fit Orage. Elle comprend tout.

— Viendra-t-elle avec nous ?

— Naturellement. Elle est très vieille, mais nous pouvons encore avoir besoin d'elle.

— J'ai du mal à croire...

— Quoi ? Qu'une maigre caravane comme la nôtre puisse se lancer dans une aussi dangereuse aventure ?

— Quelque chose comme ça.

Orage passa une main dans ses longs cheveux noirs, et ses paupières se rétrécirent.

— Peut-être ne sommes-nous pas aussi vulnérables que nous en avons l'air.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— La Dame des Songes est de notre côté, Janes Oelsen. Tu fais le bon choix.

— Je l'espère, soupira le jeune homme.

— Sortons. Je vais te présenter aux autres.

Le jeune homme hocha la tête.

Au moment de mettre pied à terre, il se retourna vers Livia.

— La laissons-nous seule ?

— Ne te fais pas de souci pour elle, fit Orage. Elle a l'habitude. Et puis l'esprit de la Dame des Songes veille sur elle.

— L'esprit...

— Bah, c'est ce que prétend Reidar. Moi, je ne vois qu'une vieille chouette aveugle.



Une rafale de vent glacé les accueillit dans la nuit. À l'exception des autres roulottes, la place était désormais déserte. Seule une silhouette timide se dessinait sous la porte du château.

Janes fit un signe à Orage.

— Je dois aller lui parler, dit-il.

L'autre acquiesça en souriant.

Le jeune homme s'élança au petit trot. Julea l'attendait, le col de son manteau remonté jusqu'aux oreilles. Ses yeux étaient larmoyants et ses cheveux recouverts d'une mince pellicule de givre.

— Au nom des Dieux, qu'est-ce que...

— Je t'ai attendu, Janes Oelsen. Je t'ai appelé.

— Appelé ?

— Plusieurs fois.

— Je n'ai pas entendu.

— C'est ce que j'avais compris. Qui est ce bonhomme là-bas ?

— Orage. Un ami.

— Quel ami ? Je n'aime pas la façon dont il nous regarde.

— Écoute...

— Dis-moi ce qui s'est passé.

Janes fronça les sourcils et étouffa une quinte de toux.

— Tu ne vas pas me croire. Tu ne *peux* pas me croire.

— Vas-y. Je suis prête à tout.

— Oui, seulement...

— Vas-y.

— J'ai vu Livia.

La jeune femme le regarda sans comprendre.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— J'ai vu Livia. À l'intérieur de cette roulotte. Elle recula de quelques pas.

— Julea...

— Oh, nous y sommes.

— Quoi ? Je...

La jeune femme se prit la tête entre les mains.

— Ne me parle plus, Janes Oelsen. Ne me parle plus, ne me touche plus, ne t'approche plus jamais de moi.

— Julea...

— Tais-toi ! hurla-t-elle, subitement hors d'elle. Tais-toi, pour l'amour des dieux !

— Julea, je te jure que...

— Oh, mais je te crois ! siffla la jeune femme. Et c'est bien ça le

pire, je te crois ! À force d'essayer, tu y es parvenu ! Bienvenue chez les magiciens-poètes, Janes, car tu as réussi, fou que tu es : tu l'as recréée !

Le jeune homme secoua la tête. Il marcha vers elle et l'attrapa par le bras.

— Tu vois cette roulotte ?

Julea se dégagea avec colère.

— Oui, je la vois. Et je vais te dire une chose. Si cette femme existait vraiment, je la tuerais, je la tuerais de mes propres mains, tu m'entends ?

Elle tourna les talons.

— Où vas-tu ?

— Chez Laars. Celui qui va dans le monde des rêves mais qui sait en revenir.

Janes soupira.

— Un problème ?

Orage se tenait à ses côtés et époussetait son lourd manteau de cuir.

— Elle...

— Oublie-la.

Janes regarda sa maîtresse disparaître dans la nuit.

En d'autres circonstances, il lui aurait sans doute couru après. Au lieu de quoi il tapa des pieds dans la neige et murmura dans ses mains.

— Je l'ai perdue. Bon sang, quel froid.

— C'était inévitable. Viens, allons voir les autres.

Orage prit le chemin du retour. Le jeune homme demeura quelques instants à scruter l'obscurité puis lui emboîta le pas.

Les trois roulottes attendaient sous les murs du château. Seules quelques lueurs tremblotaient derrière leurs fenêtres.

— Pourquoi Reidar n'enlève-t-il jamais son casque ? demanda le jeune homme à Orage une fois revenu à sa hauteur.

— Tu n'aimerais pas voir ce qu'il y a dessous, répondit l'autre.

— Une brûlure ?

L'autre eut un geste évasif.

— On peut appeler ça comme ça.

— Mais toi, insista Janes, tu sais quelque chose ?

Orage s'arrêta devant leur roulotte.

— Un Faeder a fait de lui ce qu'il est devenu.

— Un F... un Faeder ?

— Je suppose que tu as déjà entendu parler de Wultan ?

LAISSER SES RÊVES DERRIÈRE SOI

La caravane s'ébranla à l'aube : trois carrioles bâchées, tirées par de solides chevaux gris, faisaient route vers Dolor, le royaume de la tristesse.

— L'endroit est plus sûr que les marais d'Abagai, avait expliqué Orage. Ensuite, nous bifurquerons vers le nord. Les Monts Pétrifiés.

— À quoi ressemble Dolor ?

— Oh, à rien de connu, Janes Oelsen. À rien de connu.

En tête s'avancait leur carriole.

Véritable chef d'expédition, Orage ouvrait la marche, monté sur l'un des chevaux de trait. Généralement, Janes se tenait à ses côtés. Livia, qui passait son temps à dormir, était installée à l'intérieur, enroulée dans des couvertures. Reidar veillait sur elle.

— Il ne préférerait pas sortir ? demanda le jeune homme. Chevaucher avec les autres ?

Orage ne répondit pas.

Les chevaux peinaient à gravir le sentier qui ondulait entre les montagnes.

Dans la vallée, Yslen de Lys émergeait des brumes matinales. Janes se retourna une dernière fois. Il songea à tous ceux qu'il laissait derrière lui – Julea bien sûr, mais aussi Davënger, auquel il n'avait pas eu le temps de faire ses adieux, et puis le roi Novaalis, et puis la nymphe Ymmë, le vieil Orgen au cœur trop fragile.

La ville disparut au détour d'une colline.

La statue d'Ever scintillait au milieu de son lac.

Le ciel, d'abord très bleu, se pommelait déjà de petits nuages gris. Le jeune homme cligna des yeux, comme pour chasser ses souvenirs.

— Curieux que vous m'ayez retrouvé justement ici, remarqua-t-il à voix haute.

Orage regardait droit devant lui.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien... Guidés par la Dame des Songes, vous arrivez dans la ville qui lui est dédiée.

L'autre haussa les épaules.

— Si tu veux.

La deuxième carriole, la plus grosse, était celle de l'énorme loup

noir. Janes ne l'avait encore jamais vu de près, mais il savait déjà que ce n'était pas un loup comme les autres.

— Un monstre, avait déclaré fièrement Hakån, son maître (un gros bonhomme à barbe blonde qui ressemblait plus à un aubergiste qu'à un dresseur et que le jeune homme, inexplicablement, avait l'impression d'avoir déjà rencontré). Et très intelligent, avec ça !

— Je peux le voir ?

— Tout à l'heure peut-être. Pour l'instant, il dort.

En fait – Janes le comprit bien vite – on ne pouvait *jamais* voir le loup en dehors des représentations. Le loup avait besoin de calme. Le loup restait dans les ténèbres.

Un dénommé Rolov, grand, sec et chauve, chevauchait aux côtés d'Hakån. Muet comme une carpe, il était chargé de protéger la caravane ; une arbalète pendait à sa ceinture. De temps à autre, il fixait Janes de ses énormes yeux jaunes dépourvus de cils. À quoi pensait-il ? Mystère.

La troisième roulotte était celle de la sorcière Zephren : une vieille femme en haillons au visage crevassé. Elle n'émergeait de ses bâches qu'à la nuit tombée.

— Alorrrs, mon petit ? La rrroute est longue, n'est-ce pas ?

Ni Orage ni Reidar ne semblaient l'estimer beaucoup.

— Taisez-vous.

— Oh, maîtrrrre, maîtrrrre, vous avez bien changé, et votre père plus encorrrre, il me donnait du « belle » autrrrrefois, on dirrrait qu'il a, ach, oublié ?

Orage la congédiait d'un revers de main.

— Elle a parlé de votre père.

— Elle croit que Reidar est mon père.

— Et il ne l'est pas ?

— Bien sûr que non. Je me demande qui a pu lui mettre une pareille idée en tête. Ne lui prête pas trop attention, Janes : elle est folle.

— Je vois.

Comme toutes les sorcières d'Abagai, Zephren pratiquait la magie des runes, et était censée lire l'avenir. Deux acolytes l'accompagnaient : Egon, l'homme à la moustache noire que Janes avait vu la veille au soir, et Veijo le leshy, petit lutin grisâtre aux membres noueux, qui lui semblait entièrement dévoué.

Au soir du premier jour, Janes abandonna Orage en tête du convoi

et chevaucha quelques instants aux côtés d'Egon, qui lui jeta un regard indifférent.

— Bonjour.

— 'jour.

— Je m'appelle Janes Oelsen.

Egon hocha la tête.

— Depuis combien de temps faites-vous partie de la troupe ?

L'homme fit un geste vague qui voulait dire « longtemps ».

— Je vous ennue ?

— Non.

— Vous étiez plus volubile, hier, quand vous présentiez le spectacle.

— Possible.

Découragé, Janes regagna la tête du convoi.

Le soir tombait sur les montagnes de Lys. On disposa les carrioles en arc de cercle et on alluma un feu. Quelques provisions furent déballées. Egon, Rolov et Hakån partirent chasser le lagopède dans les collines environnantes et revinrent une heure plus tard avec trois oiseaux. On les pluma et on les fit griller. Personne ne parlait. L'atmosphère était tendue.

Reidar sortit se joindre au reste de la troupe.

Janes l'observait du coin de l'œil. Assis sur une pierre, l'énigmatique personnage soulevait parfois sa visière pour y enfourner un morceau de viande. Les flammes se reflétaient sur le métal noirci de son heaume.

Le leshy, lui, dévorait à belles dents. On lui avait laissé les têtes des lagopèdes, et il les engloutissait avec délectation.

Janes s'inquiéta de savoir si la jeune femme était nourrie. Zephren hoqueta.

— Pauvre démente, marmotta Orage. (Puis, se tournant vers Janes) :

— Inutile. Nous lui donnons à boire et cela lui suffit.

— Puis-je aller la voir ?

— Si tu veux. Mais ne la fatigue pas.

Janes se dirigea vers la carriole en humant l'air du soir. À l'intérieur, sa bien-aimée dormait à poings fermés. Comme il regrettait de ne pouvoir voir ses yeux ! Délicatement il posa ses pouces sur ses joues et remonta jusqu'aux pommettes.

— Livia ? Livia, c'est moi. Tu me reconnais ?

Aucune réaction.

Le jeune homme releva la tête. Quelque chose n'allait pas. Il ressortit et alla parier à Orage, qui mangeait toujours.

— Je crois que Flocon...

— Flocon ? répéta l'autre avec un haussement de sourcils.

— La chouette. Je crois qu'elle a disparu.

— Oh. Tu en es certain ?

— Sa cage était ouverte.

L'homme aux cheveux noirs parut réfléchir, puis mordit dans sa viande de plus belle.

— Ça devait arriver. C'est peut-être mieux ainsi.

— Quoi ?

— Elle était folle.

Janes secoua la tête.

Folle, elle aussi ?

Le jeune homme leva les yeux au ciel. Au-dessus des massifs couverts de neige, des étoiles manquaient à la nuit. Reidar avait regagné sa roulotte sans lui jeter un regard.

— Tu devrais aller te coucher, renifla Orage. La route est encore longue.

Une couverture à la main, Janes alla s'installer sous la première roulotte.

Il essaya de toutes ses forces de rêver de Livia, mais elle devait être trop loin car il ne vit, en son sommeil, qu'un château en ruine au sommet d'une montagne.

Le lendemain matin, le ciel arborait un bleu immaculé et la neige étincelait, pailletée d'éclats de soleil. Les saltimbanques se remirent en route.

Au milieu de l'après-midi, ils arrivèrent au village de Marlen, amoncellement coquet de maisonnettes à colombages entourées de sapins. Les balcons débordaient de fleurs blanches et la peau des femmes était pâle comme l'hiver.

Un petit spectacle fut donné.

Les gens se massèrent nombreux devant la carriole de Zephren. Le loup leur faisait un peu peur et Livia, trop épuisée pour tenir debout,

vit sa représentation annulée.

— Cela arrive souvent, expliqua Orage à Janes. Il n'y a pas à s'inquiéter.

— Et en temps normal... Je veux dire, quand elle est éveillée...

— Elle voit les rêves des gens. Rien de plus.

Cette nuit-là, ils dormirent tous dans de vrais lits. Janes ferma les yeux en pensant à Flocon. Vers quels sombres horizons s'était-elle envolée ? Il lui semblait qu'il avait tout oublié.

Il y eut encore deux jours de voyage monotone, deux jours de ciel bleu et de représentations à demi réussies, après quoi d'épais nuages apparurent à l'horizon.

Des bandes de canards sauvages s'enfuyaient vers le sud.

Le royaume de Dolor n'était plus loin.

Peu avant la frontière (en vérité, deux bornes moussues au côté desquelles paissait un troupeau de rennes placides), un groupe de créatures cendreuse, extraordinairement minces, apparut à flanc de montagne.

Orage se tourna vers Janes.

— Va te mettre à l'abri.

Le jeune homme secoua la tête et montra la roulotte.

— Ma lame est à l'intérieur. Laisse-moi aller la chercher.

— Hors de question.

— Ce sont des onirophages. Elles ne nous feront aucun mal.

— Ne discute pas.

Janes allait répondre quelque chose lorsqu'un cavalier apparut au coin de la montagne et, éperonnant sa monture, dévala la pente une épée à la main.

Effrayées, les créatures se dispersèrent à son approche. Il les poursuivit un temps, son cheval ruant avec fougue sur les pentes enneigées puis, apparemment satisfait, rejoignit la caravane en rengainant sa lame.

L'une des onirophages, cependant, s'était éloignée de ses congénères et galopait imprudemment vers la première carriole. Ignorant les injonctions d'Orage, Janes courut vers sa roulotte et en ressortit aussitôt, l'épée à la main. La créature se figea devant lui.

— Va-t'en. Va rejoindre les tiens.

La créature hésita, étonnée par le regard de son adversaire.

Elle se retourna vers la montagne.

— Oui, l'encouragea Janes, retourne là-haut.

L'onirophage parut comprendre.

Balançant ses longs bras filiformes, elle fit demi-tour et s'élança vers le sommet. Elle eut à peine le temps de faire trois pas qu'un carreau d'arbalète se ficha dans son dos.

Le jeune homme se retourna.

— Non !

Orage fit signe à Rolov de ranger son arme.

Janes marcha vers eux en rengainant son épée.

Les mots restèrent coincés dans sa gorge. Le cavalier qui avait donné la chasse aux onirophages s'inclinait respectueusement devant Orage. Son uniforme était celui des Flamboyants Parhélyriques – lance d'or et croissant de lune sur fond marine.

Davënger !

Il avait vu Janes, bien sûr.

— Bonjour.

Mais il feignait de ne pas le connaître.

— Suis venu vous donner un coup de main.

— Nous aurions pu nous en sortir seuls, fit Orage.

— Vous croyez ? Ces créatures sont pleines de duplicité.

— Très certainement.

— Elles aspirent les rêves.

— Je ne rêve pas, répondit l'autre.

— Dans ce cas, qu'Ever vous vienne en aide !

Les rennes qui broutaient près des bornes de frontière observaient la scène avec indifférence. Janes passa une main dans ses cheveux. Pour une raison qui lui échappait, le forlanceur ne tenait pas à ce qu'on fasse le rapprochement entre eux deux.

— J'ai ouï dire, messire Orage, que vous recherchiez un guide.

— Comment savez-vous mon nom ?

— Je suis Davënger, répondit l'autre en tapotant son blason. Forlanceur d'expérience aux ordres du roi Novaalis. Je suis venu vous proposer mes services.

— Nous n'en avons que faire.

— Je suis bon bretteur, insista Davënger en montrant son épée. Je sais lire une carte, et je connais le royaume de Dolor comme ma poche, ainsi que ses us et coutumes.

— Assez, fit Orage en balayant les arguments d'un geste.

— Je suis soigneur, ajouta le forlanceur.

— Nous n'avons pas besoin d'un soigneur.

— Vraiment ?

Tout en parlant, le forlanceur avait ouvert l'une de ses sacoches. Il en sortit une forme blanche emmaillotée. Quelques plumes voletèrent sur la neige.

Flocon ! murmura Janes intérieurement.

— Cet animal vous est familier, il me semble.

Les traits d'Orage se crispèrent.

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Près du lac, messire. L'un de nos chasseurs l'avait prise pour cible et sans mon intervention, il y a fort à parier qu'elle serait déjà morte. Je l'ai soignée du mieux que j'ai pu et...

— Donnez-la-moi.

Davënger se contenta de sourire.

— Holà, messire, tout doux ! Est-ce ainsi que vous me remerciez d'avoir pris soin de cet animal ?

Orage considéra un instant l'étrange cavalier. Le forlanceur semblait se prêter à l'examen de bonne grâce.

— Vous voulez nous accompagner, c'est bien ça ?

— J'ai appris que vous faisiez route vers les Monts Pétrifiés.

— Vous avez appris beaucoup de choses.

Davënger haussa les épaules.

— Comme je vous le disais...

— C'est d'accord.

Tout le monde se retourna. Reidar, qui n'avait rien perdu de la conversation, venait de sortir de la roulotte. Il n'avait pas enlevé son casque.

— Oui, poursuivit-il, pourquoi pas ? Nous pouvons avoir besoin d'un bras fort.

— Nous n'avons même pas de quoi le payer, objecta Orage.

— Nous nous arrangerons. N'est-ce pas, messire ?

— Bien entendu, répondit Davënger. Disons que je me réserve le droit de participer à vos représentations pour gagner ma pitance. Qu'en pensez-vous ? En vérité, je ferais certainement un bien piètre bonimenteur.

— Qui sait ? lâcha Orage.

De nouveau, la caravane s'ébranla.

Les onirophages la suivirent longtemps des yeux.

— Ah, ajouta le forlanceur en désignant la chouette, je vais aussi m'occuper d'elle, vous ne croyez pas ?

Orage tira sur ses rênes et le distança sans répondre.

Janes, qui n'avait rien perdu de la scène, hâta le pas pour arriver à sa hauteur.

— Tu es fou, marmonna-t-il en regardant droit devant lui. Tu ne sais absolument pas dans quoi tu t'embarques.

— Oh que si, répondit Davënger. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai préféré laisser Cheval en ville. Tu as remarqué ? Puis, caressant la chouette : ma nouvelle amie m'a expliqué des choses.

— Expliqué ?

— Montré, si tu préfères.

Le forlanceur se gratta les sourcils.

— Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble, dit Janes.

— Nous devons parler.

— Davënger, je ne les connais pas. Je ne sais même pas si j'ai bien fait de partir.

— Tu veux que je te dise ?

— Arrête. Il y a cet homme derrière nous – ne te retourne pas – celui avec la barbe blonde, tu sais ? Je suis certain de l'avoir déjà vu.

— Que d'énigmes passionnantes !

— Épargne-moi tes sarcasmes. Je ne t'ai pas forcé à venir.

— Tu ne m'avais pas dit « au revoir ».

— Écoute. Nous nous verrons la nuit, d'accord ? Nous trouverons des occasions. Le reste du temps, évitons-nous.

— Compris, fit Davënger.

— Maintenant, je vais rejoindre Orage. Prions pour qu'il n'ait pas déjà tout compris.

Le forlanceur regarda son ami trotter vers l'avant du convoi. La piste quittait les montagnes et descendait vers une immense forêt de sapins embrumée.

Janes prit une profonde inspiration.

— Nous n'allons pas tarder à faire halte, dit Orage lorsqu'il l'eut rattrapé. Demain, nous arrivons en Dolor.

Le jeune homme hocha la tête.

— Ce forlanceur. Tu le connais, n'est-ce pas ?

— Je l'ai déjà vu, reconnu simplement Janes.

L'autre secoua sa longue chevelure noire.

Le lendemain vers midi, ils pénétrèrent dans la vallée. Le temps était uniformément gris. Le soleil ne se levait presque jamais sur Dolor : les voyageurs attribuaient ce phénomène à la magie du roi-malheur, qui régnait sur la contrée. Certains prétendaient que la Nuit elle-même avait laissé un de ses voiles au monarque, pour qu'il puisse étouffer sa tristesse. Quoi qu'il en soit, de lourds nuages frôlaient la cime des sapins sombres et la route qui menait à Doloren, la capitale, était couverte d'une épaisse couche de neige.

Qui était vraiment le roi-malheur ?

Davënger prétendait qu'il s'agissait d'un Faeder tombé en disgrâce. Qu'il s'était évadé d'Asgard pour fuir quelque antique sortilège, et qu'il avait tout oublié.

Orage ne croyait pas à cette histoire.

— Il n'y a jamais eu un seul roi-malheur, disait-il. C'est une dynastie, une société secrète. Ils se succèdent les uns aux autres, mais personne ne voit la différence. Les gens d'ici sont trop occupés par leur chagrin.

Le royaume de Dolor...

Durant leur voyage jusqu'à la capitale, les saltimbanques de Reidar croisèrent plusieurs processions de pleureurs – des hommes et des femmes vêtus de noir qui s'avançaient tête baissée en psalmodiant de troublantes lamentations.

— Ne riez pas, prévint Orage.

Les étrangers étaient tenus de respecter les usages. À Dolor, sourire à quelqu'un était considéré comme une insulte, et le rire pouvait être puni de mort.

En l'absence de représentations, les membres de la caravane durent subvenir eux-mêmes à leurs besoins pendant leur voyage jusqu'à la

capitale. Par bonheur, la forêt de Dolor se révéla fort giboyeuse. Rolov et Hakån tuèrent un cerf et plusieurs perdrix des neiges, et chacun put manger à sa faim.

La nuit, la caravane s'installait dans de petites clairières à l'écart de la route. Les nuages voilaient les étoiles. Parfois, la lune passait derrière leur masse sombre, aussi discrète qu'un fantôme. Parfois aussi, elle ne se montrait pas du tout. Les choses de la forêt perdaient alors jusqu'à leurs contours.

L'état de Livia était toujours le même. Elle passait ses journées à dormir, étendue dans sa roulotte, et ne remuait faiblement que le soir venu. Parfois, on la faisait asseoir autour du feu avec les autres, et on lui donnait un peu d'eau à boire.

Janes en avait le cœur brisé.

— Elle va bien, répétait Orage.

Le jeune homme avait du mal à se contenter d'une attitude aussi flegmatique.

À plusieurs reprises déjà, il avait essayé de parler à Davënger. À chaque fois, quelqu'un ou quelque chose les en avait empêchés.

Un soir pourtant, ils purent aller chercher du bois ensemble. La caravane n'était éloignée que d'une portée d'arc et ils étaient presque certains qu'Orage les suivait du regard, mais l'occasion était trop belle.

— Orage et Reidar sont des traîtres, souffla Davënger en ramassant une branche.

— *Quoi ?*

— La chouette n'a pas eu le temps de me montrer qui ils étaient *exactement*, mais elle m'a mis en garde contre eux. J'ai vu des choses dans ses yeux.

— Ses yeux sont crevés.

— *Étaient* crevés. Ils se régénèrent.

— Je ne comprends pas.

— Ils disent qu'elle s'est échappée. La vérité, c'est qu'elle était en train de recouvrer la vue. Reidar a essayé de s'en débarrasser et elle lui a filé entre les mains. Attention, on nous regarde.

Le jeune homme fit un pas de côté et choisit une branche morte par terre, qu'il tapa contre un tronc pour en faire tomber la neige.

— C'est la Dame des Songes qui l'envoie. Que t'a dit Reidar le premier soir ?

— Alors, ce bois, ça vient ? ! cria quelqu'un.

— Nous en reparlerons, souffla Janes en retournant vers la caravane.

Le forlanceur lui emboîta le pas.

— Je suis content que tu sois là, lâcha le jeune homme sans se retourner.

— Je sais.

Janes souffla un nuage de buée vers la nuit. Une branche morte craqua sous ses pieds. Soudain, il se souvint de l'endroit où il avait vu Hakân pour la première fois. Rétrospectivement, cela paraissait évident.

C'était l'un des soldats du Kzaar Asraan.

LE MALHEUR ET LES BRUMES

Le jour suivant, Doloren était en vue.

Extérieurement, la capitale du royaume ressemblait à une immense place forte, ceinte d'une haute muraille grisâtre et perdue au milieu d'un océan de sapins. Deux routes traversaient la forêt. La première, d'est en ouest, était celle qu'avaient empruntée les saltimbanques. L'autre filait du nord au sud. Doloren possédait donc quatre portes. Quatre géants les surmontaient, têtes dodelinant dans la brume. Ils avaient noms Détresse, Chagrin, Désespoir et Ennui. Le corps parfaitement immobile, ils regardaient passer les humains entre leurs jambes arquées. Leur volumineux postérieur reposait sur une arche de pierre. Entièrement nus, probablement asexués, ils ne semblaient pas souffrir du froid. Cependant, ils étaient là, rivés à leur sort, et ils ne se lèveraient pas avant que la cité tombe en ruine.

Les saltimbanques de Reidar passèrent sous le titan Chagrin. Le passage était fort encombré car de nombreuses femmes attendaient que le géant se décide à pleurer quelques larmes. Janes leva la tête et observa le visage du géant. Il devait bien mesurer plus de cent pieds de hauteur. Tournant la tête d'un côté et de l'autre, il s'immobilisa enfin et ferma les yeux. Les femmes à ses pieds se bousculèrent en tendant des seaux vers le ciel.

— Hé ! fit Davënger en repoussant l'une d'elles, qui lui marchait sur les pieds.

Une larme énorme gonfla sous la paupière du géant et commença à couler sur sa joue. Arrivée au terme de son parcours, elle se détacha avec une infinie lenteur et tomba au sol. Les femmes se bousculèrent en criant.

Les saltimbanques poursuivirent leur route, passèrent sous le portique soupirant (une petite arche de pierre qui émettait un inexplicable murmure dès qu'on l'empruntait) et se dirigèrent vers le cœur de la ville. Des gardes armés de hallebardes les regardèrent s'avancer avec méfiance, mais personne ne leur posa de problèmes.

Doloren était quadrillée de rues droites et régulières. Les maisons se serraient les unes contre les autres comme pour se protéger du froid, d'antiques bâtisses de pierre et de bois, ornées de tours biscornues, de cheminées branlantes. Partout étaient plantés des sapins à statues, arbres entourés de pleureuses qui se tenaient les mains de part et d'autre du tronc.

L'art de la tristesse. Janes avait appris cela dans ses livres. Plus une personne était malheureuse ici, plus elle était respectée. Les naissances

étaient célébrées comme des désastres nécessaires. « La vie est le commencement de la mort. » Les amants consumaient leur passion dans des draps funèbres, murmuraient des serments que le temps se chargeait de détruire. L'échec était perçu comme un accomplissement et lorsqu'il s'agissait d'en finir, ce devait être de la manière la plus terrible, la plus funeste possible. « Regarde les choses en face » proclamait la devise du royaume. « Affronte le malheur, et fais-t'en un allié. »

Le brouillard flottait dans les rues comme un ami intime, le brouillard imprégnait tout : regarde les choses en face, et avance-toi dans le brouillard poisseux qu'est la vie.

— Brr, grommela Davënger, voilà vraiment une fâcheuse conception de l'existence.

La tour Affligée, noirâtre et moussue, se dressait au centre d'une place semi-circulaire flanquée de larges bâtiments pierreux. Selon la légende, le roi-malheur vivait cloîtré entre ses murs.

— Nous allons nous arrêter ici, déclara Orage.

Les saltimbanques levèrent le nez vers les cieux sombres.

Il s'était remis à neiger.

— Les affiches, reprit l'homme en tendant à Davënger un rouleau de parchemins humides. Je veux les voir aux quatre coins de la ville.

Le forlanceur acquiesça. Il avait laissé son cheval avec les autres, dans une écurie proche de la porte sud. Son lot d'affiches sous le bras, il disparut dans le crachin.

Janes se dirigea vers sa carriole et souleva la bâche. Livia ne dormait pas.

Il s'approcha d'elle.

Ses lèvres tremblaient.

— Hé...

— Janes ?

Il se retourna.

Orage se tenait derrière lui dans sa position caractéristique, tête droite et bras croisés.

— J'arrive.

— J'ai besoin de toi.

— Mais elle...

— Plus tard, trancha l'homme d'une voix ferme. J'ai un service à te

demander.

Ils ressortirent de la roulotte.

La neige tombait de plus en plus dru.

— Il nous faut une auberge pour cette nuit, dit Orage.

— Oh.

— Le temps est trop mauvais pour que nous puissions rester dehors.

— Hum.

— Va nous trouver une auberge, Janes. (Il indiqua la porte nord.)
C'est par là que sont les meilleures.

— Je croyais...

— Ne discute pas.

Le jeune homme regarda autour de lui. De toute évidence, Orage voulait l'éloigner de la caravane.

— En règle générale, ajouta-t-il, je me charge moi-même de cette formalité. Aujourd'hui j'ai à faire. Est-ce trop te demander que de bien vouloir m'aider ?

— J'y vais, répondit Janes en s'éloignant. Inutile d'employer ce ton.

— Pas plus de deux écus par personne.

Janes hocha la tête et laissa la tour Affligée derrière lui. Où était donc passé Davënger ? Il bifurqua dans la première ruelle qui se présentait, puis se mit à courir. Il contourna la tour. Bientôt, la grand-place fut de nouveau en vue – mais *de l'autre côté*. Plissant les yeux, le jeune homme se dissimula derrière un sapin et observa la caravane.

Orage discutait avec Egon et Rolov.

Les deux acolytes hochaient la tête, chacun semblait exposer son point de vue.

Il fallut un moment à Janes pour comprendre ce qui clochait.

Rolov.

Rolov était muet.

Janes se mordilla les lèvres.

Apparemment, Orage distribuait des ordres. Les deux autres l'écoutaient avec une attention soumise.

— Tu cherches quelqu'un ?

Le jeune homme sursauta.

Derrière lui, un vieil aveugle vêtu d'une pelisse en lambeaux

s'accrochait à sa canne.

— N... non, répondit Janes d'une voix mal assurée.

— Il est là, n'est-ce pas ?

— Qui donc ?

Un sourire fugitif éclaira le visage du vieillard.

— Voyons, tu sais bien.

Puis il s'éloigna en clopinant.

— Attendez !

Décontenancé, le jeune homme se retourna.

— Bon sang.

Orage avait quitté la grand-place.

Janes s'élança de nouveau. Contournant des entrepôts, il emprunta une large allée circulaire bordée de hautes bâtisses. Ses pas crissaient dans la neige. Des passants s'arrêtaient pour le regarder filer. Après quelques minutes, il cessa de courir.

Il ne savait pas très bien ce qu'il cherchait.

Une ruelle au hasard. Aux fenêtres, des lampions fumaient et rougeoyaient à travers la grisaille. De très jeunes vagabonds assis sur le pas d'une porte jouaient d'un étonnant instrument : une petite boîte en bois pourvue d'une manivelle, qui produisait une musique lancinante. Janes s'approcha des enfants.

— Comment s'appelle cette... chose ?

Le plus âgé allait répondre lorsque le sang du jeune homme se figea dans ses veines. Il se plaqua contre la façade. Orage venait d'apparaître au bout de la rue.

Janes chuchota :

— L'homme, là-bas. Il ne faut pas qu'il me voie.

Les enfants continuèrent à jouer. Orage regarda un instant dans leur direction puis passa son chemin. Lorsqu'il fut certain qu'il était hors de danger, Janes se décolla de son mur.

— Merci, dit-il.

Les enfants le suivirent des yeux.

Arrivé au bout de la ruelle, le jeune homme inspecta les traces de pas dans la neige. Celles d'Orage étaient aisément identifiables. Il décida de les suivre.

Les rues étaient quasi désertes. Les rares citadins croisés marchaient

tête baissée.

La piste menait à la porte sud. En levant les yeux, on apercevait le dos énorme du géant Désespoir. Une grisaille humide flottait au-dessus des pavés. Le ciel était jaunâtre.

Orage était là.

Il faisait les cent pas devant une auberge.

Caché au coin d'une rue, Janes resta un temps à l'observer.

Au dernier souper, indiquait l'enseigne – deux os croisés sur une chope de cuivre.

Enfin, Orage se décida à entrer.

Le jeune homme cligna des yeux.

Une affiche avait été placardée sur la maison d'en face.

*Ce soir
Grand spectacle de magie
Et de voyance
Sur la place de la Tour
Avec sorcière & loup dressé
Venez nombreux !*

Davënger était donc déjà passé par là, se dit Janes.

Déjà, Orage ressortait de l'auberge. Le jeune homme recula précipitamment derrière une statue du roi-malheur. Une main se posa sur son épaule.

— Du calme.

C'était la voix du forlanceur.

Visiblement, Orage était furieux. Secouant sa longue chevelure noire, il balaya les lieux du regard et s'arrêta un instant sur la statue du roi.

Puis, comme à regret, il tourna les talons.

Janes reprit sa respiration.

— Ne me fais pas des peurs comme ça.

— Tu sais ce qu'il cherchait ?

Le jeune homme fit non de la tête.

— La chouette.

— Flocon ?

— Et tu sais comment je le sais ? Parce que je la cherche aussi.

— Quoi ?

Le forlanceur épousseta son surcot.

— La chouette a disparu. Je l'avais laissée dans la sacoche, ce n'était pas très prudent, mais j'ai pensé – enfin, je ne me suis pas assez méfié. Ce n'est qu'après que j'ai commencé à réfléchir.

— Un pressentiment.

— Appelons ça comme ça. Je savais qu'Orage avait fait amener les chevaux ici, après notre installation sur la place. Lorsqu'il m'a demandé d'aller coller des affiches, j'en ai profité pour venir m'assurer que tout allait bien.

— Et tout n'allait pas bien.

— Elle est partie, Janes. Je croyais qu'Orage l'avait enlevée, mais je viens de le voir entrer comme toi, et ressortir les mains vides. Je suis certain qu'il la cherchait aussi. Seulement, il arrive trop tard.

— L'aubergiste ?

— Au-dessus de tout soupçon. Tu sais comment sont les gens ici.

— Tu penses qu'elle est partie d'elle-même ?

Davënger souffla dans ses mains.

— Pour l'instant, je ne pense rien. Mais puisque l'occasion nous est donnée de parler, conclut-il d'une voix sombre, saisissons-la, mon ami.

— C'est si grave que ça ?

— Beaucoup plus grave.

Le forlanceur lui expliqua ce qu'il savait : ce que lui avait révélé la chouette le soir où il l'avait retrouvée, sur les remparts d'Yslen de Lys. Les yeux du jeune homme s'agrandirent.

La quête de l'Anthémion était un piège.

Le salut de Livia ne dépendait en rien de la découverte de l'anneau.

La malédiction dont elle était frappée n'avait pas le moindre rapport avec Aldrig.

Le draaken détenait bien l'Anthémion, mais ce n'était pas pour sauver la jeune femme qu'Orage et son mystérieux acolyte toujours casqué voulaient le lui reprendre.

C'était pour se sauver eux.

— Qui sont-ils ? souffla Janes.

Les deux hommes prirent le chemin du retour.

— C'est assez difficile à croire, lâcha Davënger.

Son compagnon balbutiait.

— Ces... ce qu'ils m'ont dit, je ne comprends pas... Ils prétendent servir la Dame des Songes, que la Dame des Songes les a menés jusqu'à moi, et...

— La chouette t'a montré des choses ?

Janes s'arrêta, complètement hébété.

— Je... je ne sais pas.

L'homme sur la berge. L'homme au grand chapeau noir, et dans le hall aux colonnes immenses. Il y avait des images, oui. Mais elles étaient si diffuses.

— C'est ainsi *qu'elle* parle aux gens, Janes. C'est ainsi que la Dame des Songes parle aux gens – par l'intermédiaire de sa chouette. Ce n'est pas elle qui a aidé Reidar et Orage, ou quels que soient leurs vrais noms, à te retrouver. Ils lui ont crevé les yeux, mon ami. Pour l'empêcher de révéler ce qu'elle savait. Ce qu'ils n'avaient pas prévu, c'est que ses yeux se mettraient à revivre. Ils ont voulu la tuer. Alors elle s'est échappée. Et moi, moi, comme le dernier des idiots – je la leur ai ramenée.

— Par les dieux.

— Oui. Je ne sais pas quel stratagème la Dame des Songes avait mis au point pour leur faire croire que la chouette devait vivre, mais ils ont dû l'éventer. C'est lorsque tu es arrivé que tout s'est précipité. Ils te cherchaient, Janes. Ils te cherchaient depuis des années. Quant à Livia...

— Davënger. Regarde.

Les deux hommes se figèrent. À l'autre bout de la rue, deux silhouettes émergeaient du brouillard. L'une d'elles était Hakån. L'autre Reidar.

— File, souffla le forlanceur en poussant son ami dans une étroite venelle attenante. Nous nous retrouverons plus tard.

Janes se mit à courir.

La ruelle était une impasse, barrée par un muret.

Prenant son élan, le jeune homme s'agrippa au rebord, passa par-dessus et bascula de l'autre côté.

Il se rétablissait dans un jardinet planté d'arbres nus et de statues ébréchées. Le silence était pesant. Devant lui, une vaste demeure aux fenêtres closes. Au moins, il était en sécurité.

Pendant ce temps, Davënger poursuivait tranquillement son chemin.

Reidar rajusta sa visière et remua ses doigts gantés. L'air menaçant,

Hakån prit la parole en premier.

— Où est Janes ?

— Fini ! déclara le forlanceur en se frottant les mains. Toutes les affiches sont collées. Je crois qu'on peut dire que c'est du bon travail.

— Où est Janes ? répéta le dresseur.

— Cela fait un moment que nous le cherchons, ajouta Reidar.

— Je croyais qu'il était parti nous trouver une auberge aux alentours de la porte nord.

— Il n'y est pas.

— Eh bien, je ne suis pas payé pour le surveiller. D'ailleurs, je ne suis pas payé du tout, jusqu'à nouvel ordre et je...

— Ça va comme ça, l'interrompit l'homme au casque. Si tu le vois, dis-lui de revenir à la caravane immédiatement. Nous partons ce soir.

— Comment ? Mais je pensais que nous allions donner un spectacle !

— Représentation annulée, répondit Hakån.

— Tout ce temps perdu à coller des affiches...

— Ne nous faites pas pleurer, grommela Reidar.

Les trois hommes repartirent ensemble vers la grand-place.

Le soir s'apprêtait à tomber. Arrivé à la caravane, Davënger faussa compagnie aux deux autres et partit flâner du côté de la tour.

L'édifice circulaire s'élevait à une centaine de pieds au-dessus des toits. Coiffé d'un dôme polygonal, le sommet s'ornait de gros mâchicoulis.

Le forlanceur monta l'escalier et s'arrêta net.

Les portes de la tour venaient de s'ouvrir.

Orage sortit, s'avança sur le parvis.

— Tu cherches quelque chose ?

Depuis leur arrivée en Dolor, son ton était devenu particulièrement familier – à la limite de l'agressivité.

Davënger se caressa la nuque.

— Pas vraiment.

Il fit mine d'examiner les armoiries gravées sur le mur et attendit que l'autre descende les marches pour se retourner, Janes venait d'apparaître à l'autre bout de la place.

Orage marcha à sa rencontre et lui glissa quelques mots. Reidar se tenait à l'écart et observait la scène. La sorcière Zephren, elle, était assise dans la neige et ricanait en regardant le ciel. Davënger leva les yeux à son tour et vit ce qui la faisait rire.

Une nuée d'oiseaux noirs gicla en piaillant d'une fenêtre de la tour.

Le forlanceur s'approcha de la vieille femme.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Oiseaux de malheurr. Ils ont faim, trrrès faim, ça se voit, hi hi.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si drôle.

Zephren ramassa une poignée de neige et la jeta en l'air.

— C'est que tu ne sais pas de quoi ils se nourrrissent.

— Non ? Et de quoi ? demanda poliment Davënger.

— De tous les autrrres oiseaux.

Le forlanceur tressaillit. Il pensait à la chouette.

— C'est le roi qui les a lâchés ?

La vieille femme désigna le sommet de la tour.

— Oiseaux de malheurr.

L'autre en resta pétrifié.

— Davënger !

Il tourna la tête.

Orage lui faisait signe d'approcher. Janes était rentré dans sa roulotte.

— Es-tu retourné à l'auberge ? demanda l'homme aux cheveux noirs sur un ton de reproche.

— L'auberge ? répéta Davënger.

— Celle où nous avons laissé nos chevaux.

— Non.

— Avais-tu bien refermé ta sacoche ?

Le forlanceur feignit l'étonnement.

— Il est arrivé quelque chose ?

— La chouette a disparu.

— Par les dieux !

Orage leva le menton.

— Tu n'aurais pas dû amener cet animal.

— Navré, répondit Davënger. Elle était blessée, j'ai cru bien faire. Quant à sa disparition... voyons, poursuivit-il en regardant autour de lui, où peut-elle donc se cacher ?

Il leva les yeux vers le sommet de la tour.

— Là-haut peut-être ?

— Inutile de te tourmenter, répliqua sèchement Orage. Nous partons ce soir.

— J'avais déjà oublié – aucune mémoire, décidément ! Allons, cette ville est sans doute trop triste pour de joyeux lurons comme nous. Je suis sûr que Zephren serait de mon avis.

— Tu peux garder ce genre de réflexion pour toi, murmura Orage.

— Il y a un tas de choses que je peux garder pour moi. Mais la route est encore longue, n'est-ce pas ?

S'ENFUIR

Les saltimbanques passèrent la nuit à l'extérieur de la ville, dans une clairière à l'écart de la route. Doloren scintillait sous le brouillard, une lumière grise, légèrement orangée.

Janes revoyait les lampions de toile accrochés aux fenêtres. Les paroles de Davënger continuaient de trotter dans sa tête. Si le salut de Livia ne dépendait pas de l'Anthémion, pourquoi la Dame des Songes ne la délivrait-elle pas de son sommeil ?

— Tiens tes distances, l'ami.

Janes se retourna. Egon s'était dressé face au forlanceur. Une cuisse de lièvre à la main, ce dernier s'était manifestement assis trop près de sa carriole.

— Hé ! La place est à tout le monde, que je sache.

— Je préférerais que tu arrêtes de tourner autour de la sorcière.

— Pourquoi ? Tu en as besoin pour cette nuit ?

D'un geste, l'homme fit sauter la cuisse de lièvre à peine entamée des mains de Davënger, qui tira aussitôt son épée.

— Tu vas me payer ça.

— Vraiment ? répliqua le forlanceur. Je serais curieux de voir ça.

— Suffit !

Orage s'était levé.

Davënger rengaina son épée.

— Je ne t'ai pas engagé pour que tu te battes avec mes hommes.

— Tu ne m'as pas engagé du tout.

— Bien parlé ! fit la sorcière Zephren en émergeant de sous sa bâche.

Orage le toisa avec morgue.

— Très bien, reprit-il en désignant la forêt. Dans ce cas, tu peux partir.

— Quelle gratitude !

— Nous t'avons observé, l'ami, déclara Hakån en s'approchant à son tour. Nous pensons que tu n'es pas ici par hasard.

— C'est vrai, reconnut le forlanceur. Je suis venu vous ramener votre chouette.

— Qui t'a demandé de le faire ?

— Oh. Je vois.

— L'incident est clos, tonna Reidar en sortant de sa carriole. Que chacun regagne sa place et s'y tienne jusqu'à nouvel ordre. Je suis le maître de cette caravane. L'un d'entre vous l'aurait-il oublié ?

Les saltimbanques se dispensèrent, et le repas se termina en silence. Puis on se prépara pour la nuit. Un feu avait été allumé et la neige déblayée tout autour pour faciliter l'installation des dormeurs.

Davënger avait pris place à l'écart ; Orage dormait dans la carriole de Livia. Reidar, lui, s'était simplement adossé à une roue. Il ressemblait à une statue.

Janes prenait le premier tour de garde. Il grimpa aux branches d'un vieux sapin et, assis à mi-hauteur, s'enroula dans sa couverture.

La nuit commençait.

Là-bas, dans les ténèbres, la cité du roi-malheur palpitait sous ses brumes.

Le jeune homme frissonna.

Il ne s'était pas passé une heure que quelque chose craqua en bas de son arbre. Instinctivement, il posa sa main sur la poignée de son épée. Une ombre montait à sa rencontre. Il la regarda s'approcher. Sautant de branche en branche, elle arrivait rapidement jusqu'à lui. Elle termina sa course par un saut périlleux.

Janes sourit.

C'était Veijo, le leshy de la caravane – un petit être grisâtre au crâne aplati. Semblable à la touffe noirâtre hérissée sur sa tête, une barbichette pointue ornait son menton.

— Salutations, chuchota le jeune homme.

Le leshy tendit une main.

— Manger ?

Janes tapota ses poches à la recherche d'une friandise.

— Je n'ai rien. Désolé.

Le leshy fit la moue.

Janes détacha un cône verdâtre d'une branche.

— Tiens, tu n'aimerais pas ça ?

La petite créature se saisit de l'offrande avec circonspection, puis, l'ayant examinée sous tous les angles, l'enfourna dans sa bouche et la mâchonna avec mélancolie.

— Message Zephren ? demanda-t-il quand il eut terminé.

— Message ?

— Zephren entendu. Vous parler chouette. Vous savoir.

— Je... je ne comprends pas.

— Zephren, reprit le leshy, demander si toi voir Maan.

— Moi voir Maan ? Qu'est-ce que tu me racontes, euh, Veijo, c'est ça ?

Le leshy hocha la tête avec enthousiasme.

— Je n'entends rien à ton discours.

Le petit être poursuivit :

— Zephren dire plus faire confiance Wultan.

— Wultan ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

Sans un mot, le leshy désigna l'homme au casque, immobile contre la carriole.

— Oh, je suis perdu... soupira Janes.

— Zephren dit toi garçon cheveux d'or retrouver anneau.

— Ça, je le sais, chuchota le jeune homme en se penchant vers le leshy. Et après ?

De nouveau, la créature pointa un doigt sur Reidar.

— Zephren bien aider vous... Mais sans Wultan !

— Écoute, je ne sais pas où tu es allé chercher cette idée, mais cet homme-là n'est pas Wultan, tu comprends ? C'est un humain, comme moi.

— Wultan ! insista le leshy. Lui Wultan !

— Hum. Un serviteur, peut-être ?

Le leshy secoua la tête.

— Zephren dire toi et forlanceur et princesse monter dans roulotte avec Zephren et Veijo. Ensuite nous partir.

— Partir ? Mais pour aller où ? De toute façon, ils nous rattraperaient.

La petite créature parut désemparée.

— Manger ! s'écria-t-elle un peu trop fort en désignant une nouvelle pomme de pin.

— Chut, fit Janes en posant un doigt sur ses lèvres. Tu vas réveiller tout le monde. Tiens, approche un peu.

Le leshy vint se blottir contre le jeune homme, qui faillit tomber à la

renverse.

— Imbécile ! Fais donc un peu attention !

Couché devant le feu, Hakån se redressa vivement et leva les yeux vers l'arbre.

— Tout va bien, chuchota Janes. J'ai juste failli m'assoupir, mais ça va.

— Je vais te relever, déclara l'autre.

— Non, non, ça va, je te dis. Je te réveillerai tout à l'heure.

— Comme tu voudras, maugréa Hakån en se recouchant.

Janes et le leshy restèrent quelques instants sans bouger. Puis le jeune homme détacha les bras de la petite créature qui s'accrochaient à lui, et la reposa sur la branche.

— Reprenons, dit-il. Ta maîtresse voudrait que moi et Davënger, et la jeune fille venions vous rejoindre dans sa carriole ? Et ensuite ?

Le leshy fit claquer sa langue et ses yeux étincelèrent dans l'obscurité.

— Magie Zephren, dit-il.

— Vraiment ?

Le jeune homme était dubitatif.

S'enfuir, lui et les autres ?

Veijo continuait à chuchoter. Ses explications étaient extrêmement embrouillées, mais Janes commençait peu à peu à comprendre.

C'était la sorcière, et non la Dame des Songes, qui avait permis à Reidar de le retrouver. C'était elle qui l'avait débusqué et elle avait longtemps attendu quelque chose en échange, quelque chose que Reidar ne semblait pas (ou plus) disposé à lui donner.

À présent, elle désirait se venger.



Une heure s'écoula encore avant que le jeune homme et le leshy ne descendent de leur arbre. La nuit était profonde – la chevelure de Naewen, somptueuse de noirceur.

Arrivé devant les braises, Janes posa un genou à terre.

— Hakån, Hakån !

— Hein ?

Le dresseur se releva en se frottant les yeux.

— La jeune fille est partie.

— *Quoi ?*

— Elle s'est enfuie par là, précisa le jeune homme en indiquant la forêt de l'autre côté de la piste.

— Et tu n'as rien fait ? pesta l'autre en sautant sur ses pieds. Malédiction !

— Navré, je...

— Rolov ! Egon ! Debout, espèces de fainéants !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Egon. Dieux, on n'y voit pas à trois mètres.

— La jeune fille s'est enfuie.

— Impossible !

— Je vais prévenir tout le monde, annonça Janes en se précipitant vers la carriole de Livia.

Reidar se redressa vivement.

— Que se passe-t-il ?

Le jeune homme montra la forêt.

— Elle est partie !

Hakån et les autres s'étaient mis à courir.

Reidar passa une main sur la visière de son casque.

— Vous n'avez rien vu ?

— Vu quoi ? Elle dort à poings fermés.

— Que vous croyez, s'exclama le jeune homme. Venez vous rendre compte par vous-même !

Alerté par le vacarme, Davënger s'approcha en se frottant les yeux.

— Janes ?

Un peu plus loin, le petit Veijo s'activait à rattacher les chevaux de sa carriole à leur attelage.

— Tenez ! dit le jeune homme en prenant Reidar par le bras, regardez !

Méfiant, l'homme au casque souleva un coin de la bâche. Janes tira son épée et lui en assena un coup terrible sur la nuque. Reidar s'écroula.

— Davënger ! File vers la carriole de Zephren avec Livia !

— Quoi ?

— Prends ton épée, prends Livia et file vers la carriole, je te dis ! Ne discute pas !

Le forlanceur s'engouffra dans la roulotte.

Gémissant, Reidar se relevait déjà.

— Traître ! grogna-t-il. Tu vas le payer de ta vie !

Sans réfléchir, Janes lui planta son épée dans le ventre.

L'homme au casque roula sans un bruit dans la neige.

Quelques secondes plus tard, Davënger ressortit, le corps de Livia dans les bras.

— Dieux, souffla-t-il en enjambant Reidar. J'espère que tu sais ce que tu fais.

— Nous serons vite fixés, répondit l'autre en lui emboîtant le pas.

Les deux compères se mirent à courir.

— Où est Orage ?

— Aucune idée.

— Janes Oelsen !

Le jeune homme se retourna. À quatre pattes dans la neige, l'homme au casque rugissait.

— Fou ! Fou que tu es !

Janes frissonna. Il avait vu son épée s'enfoncer dans le ventre de Reidar. Il avait vu son adversaire s'écrouler. Quelle sorte de magie était-ce là ? Sans hésiter, il revint sur ses pas et décocha au maître de la caravane un coup de pied en pleine figure. Reidar retomba sur le dos. Sa visière bascula.

Il n'y avait rien en dessous.

— Dieux.

Le jeune homme secoua la tête et fila rejoindre Davënger, occupé à installer Livia dans la roulotte de la sorcière. Il scruta l'obscurité. Egon et, les autres étaient déjà de retour.

Par chance, ils n'étaient pas armés.

— Maudit sois-tu ! hurla Reidar, en se dressant encore.

Janes brandit son épée.

Un grognement le fit se retourner. Le loup ! L'énorme loup noir lui faisait face, gueule ouverte, crocs luisant dans la nuit. Le jeune homme leva sa lame. Le monstre parut réfléchir, puis recula de quelques pas.

Janes passa lentement devant lui. Le loup gémit, mais se garda d'attaquer. De l'autre côté, la sorcière faisait de grands signes.

— Dans la charrette, dans la charrette !

Le jeune homme s'élança.

Dans son dos, Hakån et les deux autres remettaient leur chef sur pied.

— Rattrapez-les ! hurla Reidar d'une voix si forte que la forêt tout entière en trembla.

Les trois hommes saisirent leurs armes et se précipitèrent vers la roulotte de Zephren.

Janes avait rejoint les autres sous la bâche. Juché sur l'un des chevaux, Veijo murmurait quelque chose à son oreille. Le pur-sang piaffa nerveusement. Le leshy sauta sur l'autre animal et se pencha de nouveau. Les deux montures se lancèrent au galop. Poussées par une force invisible, elles franchirent le fossé qui séparait la route de la clairière. La roulotte retomba dans un puissant fracas.

À l'intérieur, Janes, Zephren, Davënger et le leshy tentaient de protéger Livia des chocs. Dehors, on n'entendait que le vacarme des sabots frappant le sol gelé.

Impossible de rester assis. Hakån et les autres étaient montés à cheval, et donnaient de l'éperon. Un premier carreau d'arbalète siffla, puis un second. L'issue de la poursuite ne semblait guère faire de doute.

— Accrochez-vous ! croassa la sorcière.

Comme pris de folie l'attelage bifurqua de nouveau vers la forêt.

Lancés à toute allure, les chevaux bondirent par-dessus le fossé et la roulotte s'envola. Elle allait s'écraser sur les sapins.

Hakån et ses acolytes écarquillèrent les yeux.

Un éclair aveuglant illumina la pénombre.

La roulotte ne s'était pas écrasée.

Elle avait disparu.

Volatilisée.

Les pattes des chevaux battirent l'air, puis la carriole retomba violemment à terre et se renversa sur elle-même. Ses occupants tombèrent les uns sur les autres.

Davënger s'entendit hurler, mais ce n'était pas lui : c'était quelqu'un d'autre, à des centaines de lieues d'ici.

Sous son bandeau de cuir, Livia ouvrit brusquement les yeux. Janes attrapa sa main et la serra de toutes ses forces.

Puis son crâne heurta quelque chose de dur.

Et il perdit connaissance.

AILLEURS

La première chose que remarqua le jeune homme lorsqu'il ouvrit les yeux, c'est que la neige avait disparu. Quelqu'un l'avait couché sur le dos, une couverture avait été posée sur lui, et lorsqu'il tendit le bras, sa main ne rencontra que des aiguilles de sapin.

Un coin de ciel bleu palpitait, si haut et si minuscule qu'il paraissait irréel. Janes était étendu dans une clairière au milieu d'arbres gigantesques. Davënger lui tournait le dos, occupé à faire cuire quelque chose. Le jeune garçon huma une odeur de viande grillée et sentit son ventre gargouiller. Il cligna des yeux. Ces arbres ! Ils montaient jusqu'au ciel, leur tronc dénudé jusqu'à mi-parcours, puis recouverts d'une masse d'aiguilles si touffue qu'elle empêchait par endroits la lumière de passer. De larges rayons mordorés se frayaient pourtant un chemin. La poussière et les insectes voletaient dans leur halo. Plus bas, de petits arbustes et des buissons épineux encerclaient d'énormes rochers aux formes fantasmagoriques. Il faisait bon ici – tout vous parvenait assourdi, tamisé, comme dans le ventre d'une mère.

Apparemment, ils se trouvaient sur le flanc d'une montagne.

— Tu es réveillé ?

Davënger lui souriait, un fagot de branches mortes dans les mains.

— Livia ?

— Elle va bien. Enfin, pas pire qu'avant.

Janes se redressa en grimaçant et tâta une bosse sur son front.

— Où sommes-nous ?

Le forlanceur se retourna vers la carriole renversée. Assis sur une pierre plate, Veijo le leshy grignotait une pomme de pin avec appétit.

— Nous sommes chez lui.

— Quoi ?

— Darkwald.

Le jeune homme entreprit de se mettre debout.

— Oh, mes hanches ! J'ai l'impression d'avoir passé une nuit entière dans l'estomac d'un Dragon. Darkwald ? Comme le Darkwald à l'est de Dolor ?

— Celui-là même.

Janes regarda autour de lui.

— Co... comment est-ce possible ?

Le forlanceur haussa les épaules.

— Grande question. Demande à Zephren.

Suivi de son ami, Janes contourna la roulotte. Adossée à la bâche, la sorcière se frottait la bouche avec un caillou. Elle ne semblait pas leur prêter la moindre attention.

— Je suppose, dit le jeune homme, et à mesure que je parle, je me rends bien compte à quel point c'est complètement fou, je suppose qu'elle nous a « transportés » ici pour fausser compagnie à nos amis saltimbanques. J'ai parlé avec son leshy, hier soir. Où sont les chevaux ?

— Disparus. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Debout sur sa pierre plate, la créature les observait en souriant et sautait d'un pied sur l'autre.

— C'est curieux. Que la sorcière n'avait plus confiance en Wultan, comme s'il y avait le moindre rapport, et – enfin, sur le moment, prendre la fuite m'a paru une idée intéressante. De toute façon, notre situation devenait intenable.

Le forlanceur s'installa à califourchon sur une énorme racine.

— Tu as vu ? s'exclama-t-il en levant la tête vers la cime. Le leshy appelle ça un arbreciel. Celui-ci doit bien faire ses trois cents pieds.

Janes se passa une main dans les cheveux.

— Notre situation est critique.

— Si on veut. D'un autre côté, nous sommes en vie, et Livia est avec nous.

— Veijo maison ? fit le leshy, qui venait de sauter de sa pierre.

Le jeune homme soupira.

Zephren commença à chanter.

— Que disait Magnus Oktorpe au sujet de Darkwald ?

— C'est ce que j'essaie de me rappeler, répondit Janes en plissant le front. Il disait... il disait que la forêt était le berceau des leshys, et qu'elle s'était formée à l'intérieur d'un cratère – un volcan si énorme que personne à part lui ne voulait reconnaître que c'en était bien un.

— J'ai entendu parler de cette théorie. Quoi d'autre ?

— Eh bien... Les arbreciels sont si hauts qu'ils maintiennent la forêt dans un état de moiteur permanente, et que la neige ne touche jamais le sol. Au printemps, lorsqu'elle fond entre les branches, des pluies torrentielles s'abattent sur les pentes et font pousser d'autres arbres. Quant au cœur du volcan, il est situé si bas que le soleil n'y pénètre

jamais – rien ne pousse là-dedans.

— Fascinant.

— Mais il y a autre chose. Ça me revient maintenant. Veijo ? Viens voir un peu par ici.

Le leshy sautilla joyeusement à sa rencontre.

— Veijo maison.

— Ces arbres, Veijo... Ces arbres, ils... ils mangent les tiens, c'est ça ?

— Manger, répondit le leshy avec entrain. Arbres manger.

— C'est bien ce qu'il me semblait, fit Janes en se caressant le menton. Les arbreciels sont nécrophages.

— Tous les arbres le sont, renifla Davënger.

— Non, je veux dire : ceux-ci dévorent vraiment les... enfin, les corps. Leurs racines les agrippent et les emmènent sous terre, où ils sont longuement broyés, puis digérés.

Le forlanceur se releva vivement et considéra avec suspicion l'énorme racine où il avait pris place.

— Magnus Oktorp peut se tromper, déclara Janes malicieusement.

Davënger émit un grognement.

— Et lui ? demanda-t-il en montrant Veijo, qui essayait d'escalader un tronc. Il a vraiment vécu ici ? Il ne peut pas nous aider ?

— Veijo est à moi, siffla Zephren, qui n'avait rien perdu de la conversation.

— Oh. Vous êtes venue le chercher vous-même ?

— Précisément.

— Une bien longue route pour une petite chose ! sourit le forlanceur.

— Nous ne marrchons pas, expliqua la sorcière en se massant les reins. Nous volons.

Interdits, les deux hommes se dévisagèrent.

— Vous « volez » ?

Zephren se hissa sur un rocher pointu et s'assit en tailleur.

Les marais d'Abagai, expliqua-t-elle, dissimulaient par endroits des gouffres sans fond donnant directement sur Winterheim. Le cratère de Darkwald aussi et c'est pourquoi – mais sur ce point, la vieille n'avait pas le droit d'en révéler davantage – les sorcières pouvaient se rendre

d'un royaume à l'autre sans être vues, beaucoup plus rapidement qu'à la surface.

— Ça n'explique pas comment vous volez.

— Voyages secrrets, prévint Zephren. Voyages trrrès dangerreux. Beaucoup de sœurrss deviennent folles.

Janes prit une profonde inspiration.

Il se sentait écrasé : la grandeur de la forêt, la pesanteur du silence...

— Qu'allons-nous devenir ? gémit-il. Notre roulotte est hors d'usage, nos chevaux sont partis, et nous ne possédons ni vivres, ni eau.

Le forlanceur l'écoutait parler en mastiquant une aiguille de sapin.

— Nous ne savons pas où nous sommes, reprit le jeune homme. Cette forêt est la plus vaste de tout Midgard ; la seule chose dont nous puissions être certains, c'est que la première habitation humaine se trouve à des centaines de lieues d'ici. Zephren, j'aimerais savoir ce que nous faisons dans cet endroit. En avez-vous la moindre idée ?

— Maan me l'a demandé, répondit la sorcière toujours assise sur sa pierre. Maan dit qu'il faut rrretrouver l'anneau avant l'autrrre.

— Quel autre ? Bon sang, je commence à être fatigué de toutes ces sornettes !

— Le casque, siffla la sorcière.

— Oui, reprit Janes, le casque – on aurait dit une sorte de spectre. Est-ce lui qui a plongé Livia dans cet état ? Tout ce que je sais...

— Tout ce que tu sais, le coupa Davënger, c'est que Reidar et Orage ont essayé de se servir de toi. Ils voulaient que tu retrouves l'anneau pour eux. Manifestement, Maan a demandé la même chose à Zephren. Deux Faeders qui s'intéressent à l'Anthémion, cela commence à faire beaucoup.

Le jeune homme s'accroupit, les yeux perdus dans le vague.

— Qu'est-ce que j'ai à voir avec tout ça ?

— Cette chouette... C'était celle de ton enfance, n'est-ce pas ?

Janes se prit la tête entre les mains.

— Alors accepte. Accepte le fait que tu n'es pas comme les autres, que ta destinée est placée entre les mains de forces supérieures.

— Mais *pourquoi* ? Dans quel but ?

— Te rappelles-tu ce matin où nous nous sommes rencontrés ?

L'autre releva la tête.

— Je t'ai demandé de ne pas me dire ton nom.

— J'ai l'impression que c'était hier.

Le forlanceur se laissa tomber à ses côtés.

— Nous autres magiciens-poètes, nous savons voir au-delà des apparences.

— Ce qui signifie ?

Davënger ferma les yeux et tritura sa moustache.

— Janes, que sais-tu au juste de tes parents ?

— Je te l'ai déjà dit. Ils sont morts.

— Te souviens-tu de ton enfance ?

— J'ai eu la même enfance que n'importe quel fils de forestier en Walroek.

— En es-tu certain ?

— Tu n'es pas obligé de me croire, répondit le forlanceur. Et puis je peux me tromper. Mais il me semble que l'un au moins de tes parents n'est *pas*...

— N'est pas *quoi* ?

Janes ne voulait pas entendre le mot, mais le mot allait venir, il le savait.

— Mortel.



Ils se mirent en route.

Ils devaient sortir de cette forêt, cela au moins était certain.

Ils avaient passé la journée à discuter, et pour quel résultat ? Il n'y avait rien à tirer de Zephren. La vieille sorcière s'exprimait par ellipses ; elle passait son temps à lever les yeux au ciel ou à ricaner, comme à l'évocation d'un bon mot compris d'elle seule.

Ils ne savaient pas où se trouvaient Orage et Reidar, ni ce qu'ils avaient l'intention de faire. Ils ne savaient pas ce qu'étaient devenues la Dame des Songes, ni la chouette blanche qui lui servait de messagère. Ils ne savaient pas quand Livia reviendrait à elle – s'il y avait la moindre chance pour que cela arrive.

Maan avait expliqué à Zephren que l'anneau revêtait une importance capitale, mais elle ne lui avait pas dit pourquoi. La Dame des Songes aussi avait parlé de l'anneau. L'Anthémion devait être

quelque chose d'excessivement précieux pour que deux Faeders enjoignent ainsi leurs fidèles de le retrouver. Le jeune homme avait la sensation que la réponse à toutes ses questions se trouvait quelque part dans une forteresse des Monts Pétrifiés. Sans doute, l'Anthémion ne délivrerait pas Livia de sa malédiction. Mais si Reidar et les siens le convoitaient à ce point, si Maan et la Dame des Songes le désiraient elles aussi, alors Janes devait se rendre dans les Monts. De toute façon, il n'avait nulle part d'autre où aller. Il était orphelin de pays.

Au matin du deuxième jour, Veijo escalada celui des arbre-ciels qui leur paraissait le plus élevé. Janes et les autres le regardèrent grimper avec admiration : en moins d'une minute, il avait disparu dans les branchages. Une main en visière, le leshy balaya l'horizon du regard, puis redescendit. Un large sourire éclairait son visage.

— Monter ! dit-il en désignant la pente ascendante. Monter pour sortir montagne.

Janes se frotta les joues. Comme il l'avait craint, ils se trouvaient à l'intérieur du cratère. Il leur faudrait des semaines pour sortir de Darkwald.

Il se retourna vers son compagnon. Avec les lanières des chevaux, Davënger avait conçu un harnachement de fortune pour porter Livia sur son dos. De son équipement, il n'avait gardé que le strict nécessaire : deux couvertures – une pour lui, une pour Livia –, une corde, un arc et quelques flèches (qui devaient avoir appartenu à Egon), un briquet de silex et un morceau d'amadou ; puis sa fidèle épée dont, il le pressentait, il aurait certainement de nouveau l'usage.

Le jeune homme lui, avait passé à sa botte un petit poignard argenté trouvé dans la carriole ; sa grande épée d'or pendait à sa ceinture.

Zephren, pour finir, avait jeté un gros baluchon par-dessus son épaule. Ni Janes ni Davënger n'avaient la moindre idée de ce qu'il pouvait contenir, mais la sorcière paraissait en mesure d'en extirper les objets les plus improbables.

La vieille femme ne laissait pas d'intriguer les deux compères. Pourquoi les avait-elle envoyés ici ? Uniquement parce que Maan le lui avait *demandé* ? Cela paraissait douteux. En attendant d'en savoir plus, Janes avait décidé de la surveiller attentivement.

Il avait de plus en plus de mal à accorder sa confiance.



La forêt était si vaste qu'elle ne semblait pas avoir de fin.

Les voyageurs se sentaient minuscules au sein de cette immensité végétale. Tout était moite, étouffant. Pas de lumière, sinon quelques rayons épars égarés en terrain ennemi. Les troncs des arbreciels étaient si larges qu'on aurait pu y creuser une maison. Il était difficile à croire que ces choses fussent vivantes, capables de se déplacer, capables d'*attaquer*. Ça et là, de profonds sillons parcouraient la surface, de longues boursouflures fraîches, comme si quelque chose s'était avancé sous la terre ; en les voyant, le leshy poussait de petits couinements craintifs.

Puis il y avait les oiseaux doubles.

Un matin au-dessus de leurs têtes, ils aperçurent le scintillement de couleurs. Ils retinrent leur souffle. Trois oiseaux doubles au plumage teinté d'or, un luxe de brillance sur le bronze terne des écorces. Leur queue était une merveille iridescente, longue de plus de trente pieds, toute en ondulations gracieuses.

— Davënger, regarde !

Soudain, ils les virent (des poèmes en vol, disait le forlanceur), trois taches dorées dans les hauteurs et les oiseaux, les ayant entendus à leur tour, se posèrent sur une branche, parfaitement alignés. Toujours en mouvement, leur queue décrivait d'étranges arabesques autour de leur corps, de plus en plus rapides, et les voyageurs émerveillés découvrirent bientôt trois autres oiseaux, en tous points semblables, immobiles un peu plus loin.

— Ça alors ! On dirait leurs jumeaux !

Davënger souriait béatement.

— Pas leurrrs jumeaux, rectifia Zephren. Ce sont eux. Ce sont bien eux.

À peine eut-elle prononcé ces mots que les premiers oiseaux disparurent.

Il fallut quelque temps à Janes et au forlanceur pour comprendre ce que la sorcière voulait dire : les oiseaux doubles se déplaçaient si vite qu'ils donnaient l'impression de se trouver à deux endroits à la fois.

— Ils font cela avec leurrr queue, disait la sorcière.

Mais la magie de leur vol s'accommodait mal d'une telle explication.



Grimper, encore et toujours.

La tête de Livia tombait sur l'épaule de Davënger. Janes la regardait

dodeliner mollement. Combien de temps supporterait-il cela ? Combien de temps avant qu'il ne lui arrache son bandeau ?

Lorsqu'ils avaient faim, ils s'arrêtaient. Le soleil était-il à son zénith ? Impossible de le savoir. Janes prenait l'arc et les flèches du forlanceur et partait chasser ; Davënger et Veijo ramassaient du bois pour le feu. Livia restait étendue sur un tapis de mousse tendre, ses cheveux d'or et de neige étalés autour d'elle. Zephren, pour sa part, s'asseyait à même le sol et déplaçait son baluchon devant elle pour en examiner les trésors : ossements d'animaux, grands bézoards, insectes fossilisés, miroirs, flacons huileux... elle les comptait et recomptait sans cesse.

Janes revenait généralement après une heure de chasse. Le gibier était rarissime et le jeune homme ne ramenait bien souvent qu'un petit rongeur ou quelques œufs tombés d'un nid, plus rarement une perdrix ou quelque autre volaille à chair tendre. Les buissons aux feuilles dentelées donnaient des baies bleuâtres que le Veijo semblait apprécier. Davënger les goûta : leur saveur était âcre mais elles restaient mangeables.

Ils continuaient de monter. Le cratère était immense.

Peut-être le Temps lui-même, père de tous les Faeders, avait-il planté son bâton en terre au cœur même de la forêt. Peut-être les montagnes s'étaient-elles ainsi créées, comme des vagues de pierre figées dans leur élan ?



Les quatre premiers jours se passèrent sans incident.

Les voyageurs grimpaient courageusement, infimes silhouettes lancées à l'assaut d'un colosse. Au soir du cinquième jour, alors qu'ils venaient de faire halte pour installer leur camp et que Davënger était parti chercher du bois pour le feu, la terre se mit à onduler à une trentaine de pieds devant lui. Le renflement progressait dans sa direction. Le forlanceur laissa tomber ses branches et se mit à courir vers les trois autres aussi vite qu'il le pouvait.

Janes releva la tête. Son ami lui criait quelque chose, mais il ne distinguait pas ses paroles. Alors il vit à son tour. *Cela* progressait sous terre. *Cela* fonçait droit sur eux. Le jeune homme regarda autour de lui. Le leshy avait déjà sauté sur une pierre. Zephren restait immobile. Sur le point d'être rattrapé, Davënger se jeta sur le côté et roula dans les feuilles. La chose poursuivit sa route.

Janes souleva le corps de Livia et attendit, aux côtés de la sorcière,

que le renflement soit sur eux. Le leshy sautillait sur sa pierre. Le jeune homme regarda Zephren. Elle ne paraissait pas éprouver la moindre peur.

— Au dernier moment... murmura-t-elle dans un souffle.

L'instant d'après, la chose était sur eux.

Janes et la sorcière sautèrent en arrière. Le renflement continua droit devant. Il percuta la pierre du leshy. Le jeune homme traîna Livia à l'écart. Sous la violence de l'impact le rocher s'éleva dans les airs et entraîna le leshy avec lui. Mais Veijo était souple et rapide. D'un bond, il parvint à se rétablir et le rocher retomba à l'écart.

— Souterréux ! piailla Veijo en désignant la chose qui venait de s'arrêter quelques dizaines de pieds plus loin.

Janes et Davënger tirèrent leur épée. Quelque chose commençait à émerger de terre.

— Par le Clair-obscur... souffla le forlanceur.

La créature se dressait de toute sa hauteur. Elle était aussi grande qu'un homme, au moins deux fois plus large, et ressemblait à un amalgame de terre et de racines dépourvu de tête. Un œil unique s'ouvrait sur ce qui devait être son torse. Deux bras massifs prenaient appui sur le sol.

Le souterréux avait vu les humains. Il les fixait de son regard mauvais. Sans leur donner le temps de reprendre leurs esprits, il s'élança à nouveau en courant sur ses mains.

— Comment détruit-on une chose pareille ? demanda le jeune homme.

Le forlanceur s'avança à ses côtés. Il tenait son épée à deux mains.

Le souterréux les chargeait.

— Dispersons-nous, dit le forlanceur.

Ils s'écartèrent l'un de l'autre. La créature hésita puis se lança à la poursuite de Janes. Veijo émit un hurlement suraigu. Le souterréux gagnait rapidement du terrain : le jeune homme sentait le sol trembler sous son poids, les mains puissantes martelant le sol.

Il avisa un rocher de bonne taille. C'était sa seule chance. Il se hissa dessus, sentit un bras fendre l'air derrière lui et rater sa cheville d'un rien. La créature heurta la pierre avec un gros « boum » et demeura un moment sonnée : de grandes plaques de terre collées à la roche. Mais le répit fut de courte durée. Jugeant sa proie hors de portée, le souterréux se retourna vers la sorcière, restée près de Livia.

Oh non, songea Janes.

Davënger poussa un cri de guerre. Puis il s'enfonça brusquement dans le sol, comme aspiré. Janes le vit tenter de se raccrocher à quelque chose avant de disparaître sous terre. Le souterréux se figea. L'instant d'après, un autre repli souterrain apparut dans les hauteurs, suivi d'un troisième, un peu plus bas.

Nous les attirons, comprit le jeune homme.

La situation était critique.

Le premier souterréux hésita, puis reprit sa course. Les deux autres monstres l'imitèrent. Tous trois convergeaient vers le même point : Livia et la sorcière devaient sembler des proies faciles.

Sautant de son rocher, Janes se précipita dans leur direction. Le courage battait à ses tempes – qu'aurait-il pu faire d'autre que *d'essayer* de les sauver ?

Soudain, la terre tout entière parut se soulever et trembler. Le jeune homme perdit l'équilibre et se releva avec peine, ouvrant de grands yeux incrédules. L'un des arbreciels venait de se mettre en mouvement. Le souterréux visible s'arrêta net. Ses énormes racines s'arrachant au sol, l'arbre avançait, accompagné d'un nuage de poussière. Manifestement, il ne voyait pas où il allait. L'une de ses racines, pourtant, se déroula en direction du premier souterréux et, s'enroulant autour de son corps, se mit à le frapper au sol avec une telle force qu'il le réduisit rapidement en morceaux. Les deux autres créatures, toujours sous terre, rebroussèrent chemin aussitôt. Mais l'arbreciel ne se contentait pas d'une victime. Écrasant rochers, arbrisseaux et buissons sur son passage, il se dirigea vers le second souterréux.

Zephren avait pris Livia dans ses bras. Elle vit l'arbreciel passer à quelques pieds d'elle et poursuivre sa route destructrice dans un chaos de branches brisées. L'une des mains de Davënger apparut à la surface, bientôt suivie de son bras. Le forlanceur s'extirpa en pestant. Puis il aperçut le monumental arbreciel et cessa de bouger.

— Je crois, chuchota-t-il à Janes lorsque ce dernier s'agenouilla à ses côtés pour l'aider à sortir, je crois que nous sommes plus proches du Clair-obscur que nous ne l'avons jamais été.

Le jeune homme secoua la tête et serra dans ses bras son ami tout couvert de terre. Puis les deux compères rejoignirent la sorcière.

— Livia n'a rien ? Bon sang, il s'en est fallu de peu.

— Extraordinaire, murmura le forlanceur en regardant l'arbreciel s'éloigner.

— Forêt vivante ! exulta le leshy derrière eux.

Ils avaient failli oublier Veijo. Perché sur un nouveau rocher, le leshy désignait le large sillage semé de débris que l'arbreciel avait laissé derrière lui.

— Forêt vivante.

Le crépuscule envahissait Darkwald.



Au sixième jour, alors qu'ils avaient presque atteint le rebord du cratère (au sommet duquel se dressaient des arbre-ciels dépouillés par les vents), ils découvrirent une cité leshy. Descendant de leurs troncs, les petites créatures les examinèrent avec curiosité, manifestant un intérêt tout particulier pour Veijo, serré contre les jambes de sa maîtresse, et pour Livia, dont les cheveux d'or leur paraissaient dignes des plus hauts égards.

— Sont-ils inoffensifs ? demanda Davënger en laissant les leshys tâter la boucle de son ceinturon et gratter les anneaux de sa cotte de mailles.

— En principe, répondit Janes, entouré lui aussi d'une horde d'admirateurs.

Le jeune homme leva la tête vers les hauteurs.

La cité des leshys s'étendait là-haut, entre les arbres. D'immenses ponts tressés se balançaient d'un tronc à l'autre et des dizaines de petites créatures s'activaient dans les branchages. Au sol, plusieurs lutins aux visages peinturlurés discutaient avec Veijo en désignant les voyageurs. Après quelques minutes de palabre et force sifflements rituels, l'un des leshys descendit des sommets avec un bol d'écorce rempli d'une mystérieuse décoction.

— Ils veulent que nous y goûtions, fit Janes en inspectant la pâte grumeleuse.

— Trrradition ancestrrrale, appuya la sorcière en prenant la cuillère de bois que lui tendait celui qui devait être le chef, un lutin un peu plus grand que les autres, à la barbe maculée de neige fondue.

Chacun leur tour, Davënger et Janes avalèrent une cuillerée. Le goût de la mixture n'était pas désagréable : il rappelait celui du miel.

— C'est la résine des arrrrrrreciels, indiqua Zephren. Ils la font fondrrre.

— À quoi est-ce que ça sert ? demanda Davënger en s'essuyant la barbe.

— Vous allez voirrr, répondit la sorcière. Oh, par la grrrande déesse Maan : cela vient déjà !

Elle se mit à rouler de grands yeux. Les deux compagnons restaient interloqués. Le chef des leshys émit un puissant sifflement en direction des hauteurs et une nacelle descendit jusqu'à eux. Elle leur avait paru petite vue d'en bas, mais en réalité elle pouvait accueillir une demi-douzaine de personnes. On les invita à monter. Davënger reprit Livia sur son dos et l'ascension commença.

C'est alors que Janes *sentit* à son tour.

Le tronc marbré de l'arbreciel défilait sous leurs yeux. Le jeune homme posa sa main sur le rebord de la nacelle. Il sentait les battements de son cœur et ceux, beaucoup plus puissants, de la forêt. Une énergie radieuse imprégnait le silence. La terre était vivante. Les arbres étaient vivants. Les oiseaux, les insectes, les petits rongeurs camouflés dans leurs terriers moussus. Janes se tourna vers Davënger. Sans doute ressentait-il la même chose.

— C'est l'âme, fit la sorcière. L'âme de la forrêt.

Le jeune homme hocha la tête. Ainsi donc, Darkwald n'était pas un pays : Darkwald était quelqu'un, quelqu'un d'immense et de secret.

— C'est ici que bat son cœurrr, ajouta Zephren.

Ils arrivaient au sommet.

— Le cœur de qui ? demanda Janes.

Le monde, en bas, était devenu minuscule. Les rochers paraissaient des cailloux, les buissons quelques taches vertes sur un fond ocre. Un oiseau double passa au-dessus d'eux en piaillant.

Ils respiraient le calme des cimes.

— Le cœur de qui ? répéta Davënger après une éternité.

— Son cœurrr à lui, répondit Zephren. Qui est le pèrrre de Reah ? Qui s'est sacrerrifié pour que ce monde rrrespirrre ?

Les champs et les forêts sont Sa peau ; vallons et montagnes chantent les creux et les pleins de Son corps, et son Souffle est l'air qui nous donne vie... Nul n'a besoin de prononcer Son nom, car il est le sol où résonnent nos pas, le vent qui courbe la prairie et la neige si douce qui tapisse Midgard. Lui, l'Origine de toute chose.

Janes se rappelait les textes anciens. Il se sentait heureux, apaisé. Pour la première fois, il avait entendu battre Son cœur. Pour la première fois, il s'était senti Un avec lui.

La nacelle arriva au sommet de son arbre. Les passagers se trouvaient dans un tel état d'hébétude que toute sensation de vertige

avait disparu. Debout à trois cents pieds du sol, ils dominaient le monde. Les branches les plus hautes étaient couvertes de neige. Un monde nacré, un monde d'or et de blancheur.

Les leshys les aidèrent à descendre. Ils s'avancèrent sur un pont de cordes suspendu entre deux troncs gigantesques. Le jeune homme était émerveillé. Le panorama qui s'offrait à leurs yeux était si vaste qu'ils ne pouvaient l'embrasser d'un seul regard. Vers l'Est, les flancs de l'ancien volcan s'affaissaient, mangés par la forêt.

Les voyageurs avaient parcouru un chemin considérable pour sortir du cratère. À présent, il leur fallait redescendre. Ensuite, ils devraient franchir les montagnes qui marquaient la limite de Darkwald et séparaient ce royaume des Monts Pétrifiés. Janes ne savait pas encore comment ils s'y prendraient.

Une main caressa sa bottine. Il baissa les yeux. Un jeune leshy s'était assis à ses pieds. Ces créatures menaient une existence aérienne et paisible, dénuée de tout souci matériel. Le jeune homme se tourna vers Veijo. Les yeux écarquillés, le lutin à peau grise observait ses congénères avec une attention passionnée. Se souvenait-il de cette vie, lui qui avait grandi et vécu dans les ténèbres d'Abagai ?

On mena les invités à de petits terriers creusés à même un tronc. Ils se laissèrent faire sans discuter. On les installa au chaud, dans la pénombre d'intérieurs moussus où luisaient les corps dodus de chenilles phosphorescentes. Les mères allaitaient leurs petits et regardaient les humains avec curiosité. Livia fut étendue sur une couche moelleuse, et confiée à leur attention.

Elle ne manifestait aucune crainte.

— Cette nuit, dormir ici, déclara Veijo.

Peu de temps après, on revint les chercher et on les mena sur la plus haute des plates-formes. Le silence était total : rien, sinon le vent qui effleurait les cimes et les faisait doucement ployer.

Le froid était glacial, mais Janes et les autres ne s'en rendaient pas compte. On leur donna à sucer de longues aiguilles de sapin glacées. Une douce torpeur les envahit. Longtemps, ils restèrent à contempler l'horizon. Puis l'obscurité commença d'emplir le ciel et le disque de Maan se leva sur le cratère. Les yeux des visiteurs se fermèrent. Ils s'endormirent très vite, pelotonnés sur leurs matelas d'aiguilles. Dans leurs rêves dansait une lumière.

LES EAUX DU SOUVENIR

Il fallut encore cinq jours à Janes et aux siens pour descendre les pentes du cratère. Ils quittèrent la forêt de Darkwald à l'endroit où les arbreciels cédaient leur place aux chênes et aux bouleaux. Devant eux se dressaient les montagnes. De l'autre côté s'écoulait le fleuve des souvenirs qui charriait la mémoire des âmes trépassées. Ces deux obstacles franchis, ils arriveraient à destination.

Des étangs luisaient au pied des contreforts. Plusieurs cités lacustres s'étaient établies sur leurs rives. Épuisés par leur périple, les voyageurs purent enfin prendre un peu de repos.

Les pêcheurs de la vallée étaient des gens simples, sans artifices, qui leur offrirent un toit et de quoi manger. Aucun ouvrage ne les mentionnait. Ils semblaient vivre en dehors du temps, loin des guerres et des Faeders, loin des Dragons et des rêves perdus. Les hommes portaient de longues barbes et se vêtaient de peaux de bêtes. Des colliers d'ossements étaient passés à leur cou. Ils utilisaient des épieux pour la pêche, et des barques rudimentaires.

Le soir de leur arrivée, le chef du village, le seul à parler leur langue, offrit sa fille cadette à Davënger en témoignage d'hospitalité. Le forlanceur n'osa pas refuser. Ses compagnons avaient été installés dans une maison sur pilotis.

La nuit était tombée.

Des colonies d'échassiers avaient pris position sur les rives de l'étang et leurs cris emplissaient l'air du soir.

Le chef du village avait laissé Davënger seul avec sa fille. Craintive, un peu maigre, celle-ci se tenait dans un coin de la pièce commune, observant l'étranger de ses grands yeux noirs. Elle ne devait pas être âgée de plus de quinze ans.

Janes s'était adossé à la maison et contemplait les eaux calmes. Il avait confié Livia à la guérisseuse du village, mais il savait déjà qu'elle n'obtiendrait aucun résultat. Quand le jeune homme lui avait fait comprendre qu'il ne fallait pas ôter son bandeau, elle l'avait regardé avec un étonnement vexé. Penses-tu que je ne le sache pas ? disaient ses yeux.

Davënger s'était défait de son armure.

Cette fille serait-elle allée se plaindre à son père s'il ne l'avait pas touchée ? Pourtant, il en avait eu singulièrement envie, il s'était approché d'elle, elle avait fait tomber sa tunique au sol. « Tu es belle » avait-il murmuré. Avec une patience résignée, la jeune créature s'était retournée sur sa couche et lui avait présenté sa croupe. « Non, pas

comme ça...» avait soufflé l'homme en la prenant par les épaules.

Les deux amants s'étaient étendus sur une longue fourrure crémeuse. Par la porte ouverte, le vent s'invitait parfois, regardait, repartait. Le forlanceur avait fait monter la fille sur lui. Cramponnée à ses épaules, elle l'avait laissé aller et venir, les yeux fixés sur lui, le visage inexpressif. Lui s'était redressé, avait posé une main sur sa nuque et la berçait doucement, au rythme de ses allées et venues.

Maintenant, le ciel était plein de la nuit.

Janes était resté dehors. La guérisseuse lui avait ramené Livia en secouant la tête. Bras ballants, la jeune fille était assise à ses côtés, et semblait dormir. Lorsqu'il approchait ses lèvres, il pouvait sentir son souffle, léger comme une caresse. Il avait jeté une couverture sur elle et ils s'étaient endormis ainsi, face aux montagnes.

Dans le cœur de Davënger, une tornade était passée, dévoilant des contrées inconnues. Il avait pris le visage de la fille entre ses mains et il l'avait regardée longtemps, longtemps. « Merci », avait-il chuchoté avant de retomber, épuisé, dans le moelleux de sa fourrure. Il avait cru la voir sourire.

Au petit matin, elle se leva et l'abandonna à ses rêves.

Le jour d'après, ils partirent en reconnaissance. Ils s'étaient nourris de poissons grillés et de pâtés d'algues marinées, puis s'étaient mis en route, laissant Livia, Zephren et Veijo aux mains des pêcheurs.

Sur les bords d'un marais, ils aperçurent des chevaux sauvages. Le soir venu, ils s'en ouvrirent au chef du village. « Vous les voulez ? » leur demanda celui-ci. Ils se regardèrent et haussèrent les épaules. De bonnes montures auraient pu les aider à traverser les montagnes, mais de toute évidence, ces chevaux-là ne se laisseraient jamais approcher. « Sauf si vous dites le mot secret, leur expliqua le chef. À chaque cheval, son mot. » Avaient-ils déjà fait leur choix ? Ils ne l'avaient pas fait. Ils retournèrent donc sur place avec lui.

Une douzaine d'animaux paissaient dans la pénombre. Janes et Davënger en désignèrent trois qui leur paraissaient robustes. Le chef leur murmura des mots à l'oreille en regardant autour de lui d'un air méfiant. Les autres animaux se déplacèrent un peu plus loin, mais les trois choisis ne bougèrent pas, et ils purent les ramener avec eux au village, aussi dociles que des agneaux. Où le chef avait-il appris pareille magie ? Chez les leshys ? L'homme montra les roseaux qui ployaient sous le vent. « La brise transporte le nom des choses. »

Le lendemain matin, ils repartirent.

Janes chevauchait en tête, avec Livia.

Davënger se tenait derrière et surveillait Zephren, qui n'avait jamais monté de sa vie et n'était guère rassurée. Les premiers temps, il tint les rênes à sa place. Puis, peu à peu, il la laissa s'habituer.

Veijo suivait à terre, sautillant gaiement dans les herbes hautes. Lorsqu'il était trop fatigué, il rejoignait sa maîtresse. Le cheval semblait apprécier sa présence.

Avancer, manger, dormir.

La nourriture était rare dans les plaines de Darkwald, mais ils arrivaient toujours à tuer quelque chose, un oiseau ou un lièvre que, le soir venu, ils faisaient tourner autour d'une broche. Davënger semait la viande grillée de petites herbes amères pour en relever le goût. Ils mangeaient en silence, les yeux fixés sur l'horizon.

Le jour suivant, ils pénétrèrent dans les montagnes. Leurs crêtes acérées, tout contre le ciel, surplombaient le défilé d'une grandeur hautaine. Le chef du village avait indiqué un passage aux voyageurs, une vallée sauvage encaissée entre deux massifs. Seul le murmure argentin d'une rivière adoucissait la solennité des lieux. D'immenses oiseaux noirs tournoyaient dans le ciel. Janes pensa à Flocon. Qu'était-elle devenue ? Il désespérait de jamais la revoir.

Dieux, songeait-il, regardez-nous, quelle troupe insolite nous formons : un magicien-poète, une sorcière, un leshy, une princesse endormie et un jeune fou qui ne savait plus en quoi il devait croire, ou en qui. Que ferons-nous, une fois arrivés dans les Monts Pétrifiés ?

Avec le soir, la neige se mettait à tomber dru. N'ayant nul arbre sous lequel s'abriter, ils choisissaient de petites corniches à flanc de montagne et se tenaient là, serrés les uns contre les autres, enroulés dans leurs maigres couvertures.

Ils dormaient mal : le vent s'engouffrait dans la vallée, hurlait sa plainte lugubre, les chevaux hennissaient de frayeur. Mais au matin, comme par miracle, les nuages s'effilochaient, la neige cessait de tomber et le ciel resplendissait de nouveau.

Il leur fallut six jours pour traverser les montagnes. Ils chevauchaient droit devant eux, leurs montures titubant dans la lumière du jour. Les sommets scintillaient d'éclats métalliques. L'eau de la rivière était glacée. La piste qu'ils suivaient était laissée à l'abandon.

Enfin, la vallée s'évasa et ils débouchèrent sur un océan d'herbes frémissantes qui, lorsqu'ils mettaient pied à terre, leur arrivaient jusqu'à la taille. Les chevaux revenaient à la vie et piaffaient de plaisir. Ils les lancèrent au galop, filant sur la plaine comme des flèches, et leurs sombres pensées partirent avec le vent.

Tel un géant endormi, le fleuve des souvenirs s'écoulait dans le lointain, ourlé de brumes légères. Ils l'atteignirent avant la nuit et établirent leur campement sur la berge. Demain, ils chercheraient un moyen de le traverser.

Ce soir-là, ils trouvèrent refuge sous la ramure d'un frêne. Avec quelques branches, Davënger construisit un abri de fortune. Ils s'y installèrent aussi confortablement que possible et regardèrent la lune se lever sur les eaux.

C'était la première fois que Janes contemplait le Souvenir. Le cours d'eau, qui présentait la particularité de s'écouler dans les deux sens à la fois (vers l'est en surface, vers l'ouest en profondeur), se jetait disait-on dans la forêt de la Dame des Songes. La présence d'Ever était presque palpable en ces lieux. Était-elle cette luciole voltigeant au-dessus des pierres plates, ce coassement dans les roseaux, cette fumerolle indécise à la surface des flots ? Et que faisait-elle de tous ces souvenirs perdus – dérivant sur les fonds sablonneux vers leur ultime demeure ?

— Elle les recueille, répondit Davënger, un brin d'herbe dans la bouche. Comme les désirs et les cauchemars. Libérée de tous ces poids, l'âme humaine devient une chose si légère qu'elle monte directement au ciel et s'incorpore au Clair-obscur. La Dame des Songes, elle, utilise le limon de nos existences pour peupler son monde de choses...

— De choses dont tu ne te souviens plus, acheva Janes en souriant.

— Hé non. Cependant vois-tu, je ne regrette rien. Que l'expérience ait pu être vécue, cela seul est essentiel. Peu importe ce qui reste. Le principal est de pouvoir se dire, dieux ! J'ai vécu cet instant.

— Tu es d'humeur lyrique, ce soir.

— Mm. Ce fleuve me rappelle mon pays.

— Mélancolie ?

— Peut-être. Mais j'ai surtout l'impression de revivre.

Le lendemain, Davënger se mit en tête de construire un radeau. Il s'était levé bien avant le soleil et, armé de son épée et du poignard de Janes, s'était employé à tailler les longues branches de frêne qui constituaient l'armature.

— Tu détrruis notrrre rrefuge, ronchonna la sorcière.

— Navré.

Dans les feux pâles de l'aurore, Janes vint prêter main-forte à son ami. Veijo s'avança près de la berge et passa sa main dans le courant

glacé. Puis il mit ses deux mains en coupe et, hésitant, les porta à ses lèvres. Zephren, qui le surveillait du coin de l'œil, se leva brusquement en faisant tomber tous ses bibelots éparpillés.

— Ne bois pas ! cria-t-elle.

Interloqué, le leshy recula d'un pas.

— Cette eau n'est pas bonne pourrrr toi. Ni pour perrrrsonne.

— Boire ?

Janes s'était rapproché de la rive.

— Qu'a-t-elle de si mauvais ? demanda-t-il tandis que la sorcière, visiblement irritée, se baissait pour ramasser ses trésors.

— Mauvais ? Hmpf. Pirre que ça.

Le jeune homme se caressa le menton.

— Qu'est-ce qui arrive quand on boit l'eau du Souvenir ? demanda-t-il en rassemblant des rondins.

Davënger se redressa en se tenant les hanches.

— Je suppose que ça fait drôle.

Déjà, le soleil se levait sur la plaine et sa lumière faisait briller la rosée du matin.

— Drôle ?

— En fait, je crois que personne n'a jamais vraiment essayé.

Une heure plus tard, ils étaient prêts à embarquer. Le radeau était suffisamment large pour qu'ils puissent y tenir à cinq. Et il paraissait assez robuste pour supporter leur poids.

Ils regardèrent le fleuve. Il y avait du courant, et la surface était agitée de légers remous, mais atteindre l'autre rive ne semblait nullement impossible.

— Avec quoi ramerons-nous ? demanda Janes.

— Avec nos mains, répondit Zephren.

— Avec ceci, fit le forlanceur en exhibant une paire de branches grossièrement taillées.

— Veijo ramer ! intervint le leshy.

— Tais-toi, grogna la sorcière en lui donnant une tape sur le crâne.

— Je crois que nous sommes prêts, annonça Davënger.

Ils installèrent leurs affaires au centre du radeau, armes, baluchons et tout le reste, puis mirent leur embarcation à l'eau et déposèrent le corps de Livia sur une couverture. La sorcière prit place, suivi du leshy

et enfin des deux hommes. Le courant était impatient de les emporter. Du pied, Davënger repoussa la rive loin d'eux. Ils étaient partis.

Les premiers temps, le radeau ne s'éloigna guère de la berge. Janes et son ami entreprirent donc de ramer : doucement d'abord, puis de plus en plus vite – mais leurs efforts restaient vains. Le front du forlanceur se plissa.

— Que diriez-vous de nous aider un peu, Zephren ?

— Je suis fatiguée.

— Nous le sommes tous.

Janes passa sa main dans l'eau. Elle était très froide.

Davënger s'arrêta de ramer et désigna le fleuve devant eux.

— Il fait un coude là-bas. Pas dans le bon sens, malheureusement. Si nous continuons ainsi, nous allons revenir à notre berge. Zephren, par le Clair-obscur ! Ne pouvez-vous oublier un instant votre fatigue et nous...

Il s'interrompit net.

La sorcière pointait un doigt vers le ciel. Janes et Davënger levèrent les yeux. Flocon ! La chouette était revenue.

L'oiseau décrivit un large arc de cercle puis fondit sur leur embarcation en poussant un ululement strident. Prise d'une mystérieuse inspiration, la sorcière se leva et risqua quelques pas sur le radeau. L'oiseau les frôla, et reprit de la hauteur.

— Zephren ! Non ! cria Janes.

— Rasseyez-vous ! hurla Davënger.

Trop tard ! La sorcière enjamba le corps de Livia et le bord de leur embarcation se souleva brusquement. Tout ce qui s'y trouvait glissa de l'autre côté. Se rendant compte de son erreur, Zephren tenta de regagner sa place, mais elle perdit l'équilibre et s'écroula sur Davënger. Les sacs et les couvertures tombèrent à l'eau. Janes tendit la main pour rattraper son épée. Le radeau se dressa à la verticale et se déroba sous eux. Ils basculèrent tous les cinq dans le fleuve, et leur esquif retourné poursuivit sa route sans eux. La chouette survolait la scène en lents cercles concentriques.

L'eau n'était pas froide : elle était glacée. Suffoquant, Janes eut tout juste le temps de rattraper Livia au moment où elle sombrait. Son épée dans l'autre main, il nagea vigoureusement vers l'autre rive. Battant des mains comme un animal affolé, Zephren essayait désespérément de maintenir sa tête hors de l'eau. Le leshy se laissait dériver autour d'elle en émettant de petits couinements suraigus. La situation de

Davënger était tout aussi délicate. Engoncé dans sa cotte de mailles, le forlanceur tentait de se libérer, agitant les jambes pour rester à la surface.

— Davënger ! cria Janes.

— Nage, nage ! l'encouragea son ami. Sauve Livia, ne t'occupe pas de moi !

Le jeune homme reprit son souffle, fit ce qu'on lui demandait. Il avait toujours été bon nageur, mais à cause du froid, ses membres étaient déjà tout engourdis. À plusieurs reprises, et malgré ses efforts, la tête de Livia disparut sous l'eau. Son bandeau menaçait de se défaire. Janes passa un bras sous sa poitrine et nagea de plus belle. Arrivé à mi-parcours (le courant, dans le même temps, continuait de les entraîner), il vit que Davënger s'était enfin débarrassé de son armure et se dirigeait vers Zephren. Un remous le fit tourner sur lui-même. Il sentit le corps de Livia glisser contre le sien et fut obligé de la serrer plus fort. Mais quelque chose n'allait pas.

Le bandeau de la jeune fille était tombé.

Le cœur de Janes se mit à battre plus fort. En quelques brasses puissantes, il se rapprocha de l'autre rive. Le fleuve n'était pas si large, après tout, le courant pas si fort. Mais le bandeau de Livia pendait autour de son cou comme un grossier collier de cuir. Le jeune homme atteignit la berge. Ses doigts s'enfoncèrent dans la terre molle et il posa son épée dans les roseaux. L'eau lui arrivait à la taille. Il leva les yeux. La chouette avait disparu. À l'horizon, de gros nuages s'amoncelaient. Un vol d'oiseaux noirs stria le ciel comme un présage.

Le jeune homme se hissa à terre et, rassemblant ses dernières forces, tira le corps de Livia contre lui. Épuisé, il se laissa tomber avec elle sur le dos.

— Janes !

Davënger et la sorcière semblaient s'être tirés d'affaire eux aussi. C'était heureux car, dans son état, il aurait été incapable de les aider. Le jeune homme regarda le forlanceur ramener Zephren sur la rive. Veijo nageait à leurs côtés, nullement affolé. Une fois atteinte la terre ferme, à une trentaine de pieds en aval, la sorcière se plia en deux et se mit à vomir. Le leshy sauta sur la berge et Davënger, le noble Davënger, ruisselant de la tête aux pieds, tomba à genoux dans les roseaux.

Janes se retourna vers Livia.

Son sang se figea dans ses veines.

La jeune fille le regardait.

D'un bleu très pur, ses yeux étaient fixés sur lui – intensément.

Un filet d'eau coulait à la commissure de ses lèvres. Avec une infinie douceur, Janes l'aida à se redresser. Le temps s'était arrêté. Il n'osait même pas lui parler.

La jeune fille toussota et recracha un peu d'eau.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

— Oh par les dieux, Livia ! gémit-il en la serrant contre son sein.

Il la relâcha, scruta son visage avec angoisse.

— Livia ?

— Vous m'avez sauvé la vie, je crois.

Il secoua la tête.

— Livia... C'est moi. Janes.

— Janes... murmura-t-elle en lui caressant la joue. Un joli nom. C'est curieux, Janes. J'ai beaucoup, beaucoup voyagé ces dernières années, et je ne vous ai jamais vu nulle part.

Le jeune homme était abasourdi.

— Livia, est-ce que...

— Mon atelier ? demanda brusquement la jeune fille. Mon atelier a été détruit, n'est-ce pas ?

Elle lui saisit le bras.

— Ton atelier...

— Réquisitionné, je m'en doutais. Oh, par les dieux !

Plus loin, Davënger s'était relevé et regardait dans leur direction. Janes saisit Livia par les épaules.

— Quel atelier ?

— La forêt est dangereuse, ces temps-ci. Elle l'a toujours été, mais depuis que le Kzaar...

La jeune fille s'arrêta au milieu de sa phrase. Les souvenirs s'entrechoquaient, se mêlaient les uns aux autres. Elle passa une main sur son visage.

— Vous m'avez sauvée, pourquoi ? Vous saviez très bien que je voulais mourir.

— Livia ?

— Mes parents...

— Livia, tu ne me reconnais pas ? Ce n'est pas possible, je...

Janes sentit les larmes lui monter aux yeux. Toutes ces années ! Il avait vécu toutes ces années en attendant, en espérant ce moment, il l'avait appelé de toutes ses forces et à présent...

— Mes parents sont morts.

— Par le Clair-obscur...

Janes se retourna.

Davënger s'était accroupi à son côté et observait la jeune fille.

— Elle parle ?

Le jeune homme acquiesça, gorge serrée.

— Son bandeau est tombé.

— Tu n'y es pour rien, dit le forlanceur en se rapprochant. Livia ?
Bonjour.

— Non, non, répondit la jeune fille. Vous êtes venu pour me demander de partir, mais je vous l'ai déjà dit. Je ne quitterai pas la chaumière.

— La chaumière ?

— Alors... (Elle hésita.) Vous êtes le père de Gindall ?

— Qui est Gindall ?

— Tout le monde sait comment est morte Gindall. Tout le monde sait qui a tué ma fiancée, mais personne ne parlera, n'est-ce pas ? Pourtant, ajouta-t-elle en regardant ses mains, je me demande...

— De quoi vous souvenez-vous, Livia ?

— Livia... répéta-t-elle sans conviction. Eh bien, la grange a brûlé, cela au moins, j'en suis certaine. Nous avons eu en Nordheim une tempête telle que nous n'en avons jamais connu. Je n'ai que douze ans, vous savez ? Douze ans, et je dois déjà travailler, car mes parents sont morts. Ils disent que c'est pour l'effort de guerre mais la vérité, c'est qu'ils sont jaloux de mon art. Vous m'achèterez un miroir ?

Elle leva vers lui de grands yeux pleins d'espoir.

— Certainement, répondit le forlanceur en se redressant. Voulez-vous nous excuser un instant ?

Il prit Janes par le bras et l'entraîna à l'écart.

— A-t-elle bu l'eau du fleuve ?

— Il me semble que ses yeux ont changé de couleur ; la première chose qu'elle m'a dite, c'est...

— Janes, réponds-moi, fit l'autre en le secouant durement : a-t-elle

bu l'eau du fleuve ?

Une lueur s'alluma dans le regard du jeune homme.

— Elle en a recraché, répondit-il.

Il comprenait.

— Tout s'explique, soupira le forlanceur.

— Tu crois que...

— Elle a avalé les souvenirs d'autres personnes. Combien, c'est impossible à dire. Mais le fait est là : ils ont pris la place de ses souvenirs à elle.

— Qu'est-ce que ça signifie... ?

Une image lui traversa l'esprit : lui, agenouillé à ses pieds et elle, distante et mélancolique, elle avait tout oublié, tout, leur histoire, leur amour, et jusqu'à son nom.

— Je n'en sais rien, reconnut Davënger. Je n'en sais vraiment rien.

Janes se dégagea gentiment.

— Merci d'être honnête.

Avec un pincement au cœur, le forlanceur regarda son ami retourner vers Livia.

— Qu'est-ce que nous faisons là ? demanda la jeune fille.

— Je l'ignore, avoua Janes.

Il tourna son regard vers les Monts Pétrifiés et songea au chemin parcouru. Orage et Reidar, ou quels que soient leurs vrais noms, lui avaient menti depuis le début. Retrouver l'Anthémion était inutile. Mais où était la Dame des Songes censée veiller sur lui ? Où était-elle, à présent qu'il avait besoin d'elle ?

— Et mon atelier ? demanda Livia d'une voix douce.

Une parfaite étrangère.

Il s'assit à ses côtés, prit sa main dans la sienne.

— Comment me trouvez-vous ? demanda-t-il tandis que de légers flocons de neige commençaient à tomber.

— Que voulez-vous dire ?

Elle le regardait en souriant.

— Avez-vous... un ami de cœur ?

Confuse, elle secoua la tête.

— Gindall ? Mais Gindall est une femme, et... Gindall est morte,

et...

Elle l'observait en se mordillant les lèvres, essayant de deviner quel tour ce garçon étrange pouvait bien lui jouer. Ses grands yeux bleus dévoraient son visage et la rendaient encore plus belle, encore plus irréelle. De fines mèches blanches et blondes descendaient dans son cou. Sur ses poignets dénudés, on distinguait de profondes cicatrices.

— Que s'est-il passé ? demanda Janes en suivant du doigt celle de son bras gauche.

Elle hésitait, troublée.

— Vous n'avez pas froid ?

Elle releva la tête. Des larmes perlaient au coin de ses paupières.

— Si.

Il la tira doucement contre lui et la prit dans ses bras.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je vous réchauffe, dit-il en respirant son parfum.

Comment faisait-elle, comment faisait-elle pour sentir *cela* ?

L'odeur de ses rêves... Elle ne l'avait jamais vraiment quitté.

— J'aime bien votre voix, dit-elle.

— Moi, c'est vous que j'aime.

Elle frissonna, le regarda avec une moue étonnée.

— Vous avez un beau visage, fit-elle.

Il approcha ses lèvres des siennes. Elle posa une main sur sa bouche.

— Je ne vous connais pas du tout, enfin il ne me semble pas que...
Ou alors... Est-ce que je vous ai déjà vu ? Mais où ? Dites-moi où.

Sur ses joues, des larmes s'écoulaient.

— Dans une forêt. Sur les berges d'un fleuve un peu comme celui-ci.

— Comment s'appelait ce fleuve ?

— Aasb-Erden. Le mangeur de glace.

— Aasb-Erden, répéta-t-elle, songeuse.

— Walroek. Le Kzaar Asraan ?

Elle tressaillit et les larmes, cette fois, coulèrent abondamment. Nul sanglot, pourtant, n'agitait ses épaules et ses lèvres restaient closes – tristesse silencieuse. Du tréfonds de son âme, quelque chose luttait, revenait à la surface.

— Je vous ai blessée ?

— Le Kzaar Asraan. Est-ce bien ce nom que vous avez dit ?

Janes hocha la tête.

— Oh, et s'il revenait me chercher !

— Calmez-vous, dit le jeune homme. Le Kzaar n'a rien contre vous, il...

— Vous ne savez pas, vous ne savez pas... fit-elle en se blottissant contre lui.

Janes ferma les yeux.

— J'ai... Je crois que j'ai été sa femme, chuchota Livia après un moment de silence.

— *Qu'est-ce que tu dis ?*

Il la força à relever la tête.

— Mes parents m'ont donnée à lui.

— Livia...

— Je n'ai plus que vous, reprit-elle. Je ne sais pas qui vous êtes, mais vous ne devez jamais ouvrir vos bras et me laisser repartir. Vous devez me serrer très fort comme vous le faites, et toujours, sans quoi je m'envolerai là-haut, fit-elle en montrant les gros nuages gorgés de neige. Est-il possible que nous nous soyons déjà vus ? Je suis une reine, vous savez ?

— Chut, murmura-t-il en lui caressant les cheveux. Vous ne craignez rien.

— J'aime votre visage, dit-elle. J'aime votre voix et la façon que vous avez de passer vos mains ici et là. Pourtant je suis sa reine et il va revenir me chercher.

Reniflant, le jeune homme leva les yeux au ciel. Des flocons de neige fondaient sur son visage.

— Livia, que savez-vous exactement du Kzaar ? Essayez de vous rappeler... Que s'est-il passé après mon départ ? Après le départ de Janes.

— Janes est parti, oui.

— Janes était obligé. Mais ensuite ? Que s'est-il passé ensuite ? Janes vous tenait serrée contre lui, comme moi je vous tiens aujourd'hui, et vous avez vu ce traîneau passer devant la lune, vous vous rappelez ? La Dame des Songes...

À ces mots, la jeune fille fut agitée de violents tremblements, semblables à ceux qui l'avaient saisie, à Yslen de Lys, lorsqu'il avait touché ses doigts pour la première fois.

— Livia !

Il essayait de la calmer, mais rien n'y faisait. Elle était une barque, une petite barque au port, ballottée par des flots en furie. Elle s'agrippait à lui, lui ! son seul recours, la seule chose encore solide dans l'océan de ses pensées.

— Tenez-moi, dit-elle, Janes !

Il prit son visage entre ses mains.

— Autrefois, chuchota-t-il, nous nous disions « tu ».

Il l'embrassa avec tendresse, et cela sembla la calmer.

Elle ferma les yeux et, de ses mains, se retint à ses poignets.

— Qu'est-ce que tu fais, chuchota-t-elle, Janes ?

Sur la berge du fleuve, la neige s'était mise à tomber plus fort. Le vent secouait les branches des arbres et courbait les roseaux dociles.

Davënger était parti mettre Zephren à l'abri, ainsi que le peu d'affaires qui leur restaient. À présent, il cherchait un moyen de faire traverser le fleuve aux chevaux.

Janes embrassa Livia de nouveau, plus passionnément cette fois. Son visage à elle était couvert de larmes, mais elle avait cessé de trembler. Ses souvenirs déferlaient en cascade, et le flot était impossible à endiguer. C'était comme suffoquer – suffoquer à l'envers.

Au même moment dans les montagnes, une silhouette plongée dans l'obscurité éclata d'un rire sauvage. Le trône sur lequel elle était installée était juché au sommet d'une pyramide de têtes coupées, pourrissantes. Prenant appui sur ses accoudoirs, l'homme se releva en agitant sa crinière d'ébène.



Livia répondait avec fougue aux baisers du jeune homme. Leurs souffles se mêlaient et il se sentit empli d'une énergie surhumaine lorsqu'elle commença à lui mordiller les lèvres.



Ailleurs encore : la féroce impatience du loup noir.

— Te voilà enfin ! ricana l'homme en écrasant la tête d'un jeune guerrier sous la semelle de sa botte. Je dois dire que j'attendais ta visite avec une certaine impatience, ma douce, ma très chère *demi-sœur*.

Il avait parlé si fort que Livia l'entendit.



Hors d'haleine, elle repoussa son amant.

Le goût de ta bouche est tel que je pourrais mourir rien que pour le connaître encore, songea Janes.

Essoufflée, Livia sentait monter le désir en elle.

Mais il y avait cette voix.

Elle prit les mains du jeune homme et les posa sur sa poitrine.

Les autres avaient disparu.

— Fais-moi l'amour, dit-elle.

Il la regarda sans mot dire.

— Fais-moi l'amour.

La peur. Tenir la peur à distance.

Les bras en croix, elle s'allongea dans les roseaux.

— Janes ?

SIXIÈME MOUVEMENT

LA MORT

DE POUSSIÈRE

Les Monts Pétrifiés étaient une contrée rude pour quiconque avait faim de couleur. La neige, sur les reliefs, se teintait de reflets grisâtres et il y avait cette poussière semblable à de la suie qui imprégnait tout, poussière arrachée aux montagnes par le vent qui, parfois, se soulevait en d'épais tourbillons et déferlait dans les vallées avec colère, s'infiltrait sous les habits, sous les portes, s'invitait partout – et lorsque vos poumons s'emplissaient d'air, vous étiez bien obligé de la respirer aussi.

De temps à autre survenait une tempête : un vent de panique sur l'aridité des terres. Surpris par l'extrême violence du phénomène, les voyageurs égarés se mettaient à courir, à trébucher puis, paniqués, éperdus, tombaient face contre terre. En quelques minutes ils mouraient, l'intérieur du corps tapissé de velours sombre.

En temps normal, les Monts étaient une région déserte. Seules quelques forteresses bâties sur les contreforts osaient braver la désolation des lieux. Les chroniques antiques avaient oublié le nom des premiers monarques à s'être installés ici mais les désignaient sous le nom de « rois déments », sombres et solitaires rejets d'une lignée défunte qui, peut-être, tirait sa sève d'un arbre très noir et très ancien dont étaient semblablement issus les premiers souverains d'Elsnör.

Les crêtes dénudées se découpaient contre la grisaille du ciel. Aucune végétation ne pouvait subsister ici, mais les batailles récentes avaient attiré des hordes de charognards, d'énormes corbeaux noirs qui regardaient passer les hommes. Sur les ternes pentes enneigées s'amoncelaient des armées de rocailles ; aux arêtes tranchantes, des sentinelles veillaient avec patience sur les défilés.

Janes leva les yeux.

Le petit cortège à cheval chargé de les escorter, lui et ses amis, s'avancait lentement au cœur des terres hostiles. Sa blessure au bras ne le faisait pratiquement plus souffrir, mais une sourde inquiétude continuait de lui ronger le cœur.

Deux jours auparavant, Livia avait été attaquée, presque sous leurs yeux. Lui et Davënger s'étaient dressés aussitôt, épée à la main, mais ils avaient dû céder sous le nombre, ou plutôt : perdre leur temps à se battre contre une poignée de soldats inexpérimentés tandis que les autres emmenaient la jeune fille à l'écart. Curieusement, leurs ennemis n'avaient pas profité de leur avantage pour se débarrasser d'eux : ils s'en étaient simplement retournés, les laissant à leur désespoir.

Tout cela ressemblait à une machination orchestrée de longue date.

Livia n'avait pas été arrachée à son sommeil : répondant à un mystérieux appel, elle s'était relevée en pleine nuit et dirigée vers les montagnes, seule dans la plaine, sa fine tunique ondulant sous le vent. C'était là qu'ils devaient l'avoir trouvée. Là où s'arrêtaient ses traces et où commençaient celles de leurs montures.

Lorsque Davënger et Janes s'étaient réveillés, il était déjà trop tard : leurs montures avaient été détachées, et une vingtaine d'hommes solidement armés venaient de capturer Livia. Ils l'avaient bâillonnée, ligotée, hissée sur un cheval.

Le jeune homme avait tiré son épée et s'était lancé à leur poursuite en hurlant. Ce n'était plus le sang qui coulait dans ses veines : c'était la colère.

Les ravisseurs l'avaient regardé approcher avec calme. Lentement, presque à contrecœur, quatre soldats s'étaient détachés du groupe et portés à leur rencontre. Qui étaient-ils ? Il n'était plus temps de se poser la question. Très vite, la plaine avait retenti du choc de l'acier, et des pieds nerveux avaient chassé la poussière. Janes et le forlanceur s'étaient battus en silence. Ils avaient défait leurs ennemis au terme d'un combat aussi bref que spectaculaire.

Janes avait été blessé au bras, Davënger à la cuisse – une estafilade superficielle. Leurs quatre adversaires, eux, gisaient à terre, mortellement blessés. Mais pendant qu'ils se battaient, les autres avaient pris la fuite, galopant vers les montagnes.

La mort dans l'âme, les deux compères avaient fait demi-tour. Ils avaient vu les ravisseurs de Livia se diriger vers les Monts. À présent, ils n'avaient d'autre choix que de les suivre.

Janes serrait les poings. Les jours d'avant, la jeune fille avait semblé recouvrer la mémoire. Ce n'étaient que des bribes, bien sûr, mais ses progrès étaient constants, et l'espoir était revenu. Et puis tout s'était arrêté. La nuit l'avait emportée.

Ils étaient donc repartis, laissant derrière eux les eaux du Souvenir et ses berges tranquilles.

Ils avaient chevauché un jour entier sans s'arrêter, poussant leurs montures à la limite de leur résistance, et ils étaient arrivés au pied des montagnes après le coucher du soleil. Ils avaient passé la nuit dans une grotte.

Janes n'avait pas fermé l'œil.

Jusqu'à l'aube, ses doigts étaient restés crispés sur la poignée de sa longue épée d'or. Le visage de Livia hantait son esprit. Les mâchoires serrées, il essayait de s'empêcher de penser. Mais il n'y parvenait pas. Aux premières heures du jour, la tête posée contre la pierre, il avait

fermé les yeux.

Lorsqu'il les avait rouverts, une femme vêtue d'un long manteau bleu piqué d'étoiles s'était avancée vers lui. Lentement, pour ne pas réveiller les autres, le jeune homme s'était levé, et avait marché à sa rencontre. À mi-chemin, elle lui avait fait un signe : arrête-toi. Il était suffisamment près d'elle pour distinguer les traits de son visage, les mèches ambrées de sa chevelure.

La pureté. Elle était la pureté, telle qu'on ne la connaît qu'en rêve.

Il s'était figé sur place. L'aube se levait sur les Monts Pétrifiés, la frange des ténèbres se consumait sous l'haleine du jour.

La voix de la femme s'éleva dans le silence. Elle ne parlait que pour lui.

Fais ce qu'ils te disent, Janes. Fais ce qu'ils te disent, quoi qu'il arrive : la vie de Livia en dépend. Obéis-leur ; et empare-toi de l'anneau.

Ensuite...

Ensuite venge-toi, venge-nous. Fais-les payer pour tout ce qu'ils ont fait.

L'anneau est le pouvoir ; Janes.

Le pouvoir absolu.

Une main s'était posée sur son épaule.

— Janes ?

Il avait ouvert les yeux. Pour de bon, cette fois.

— Janes, avait dit Davënger, il fait jour. Nous devons repartir.

Le jeune homme avait acquiescé. Son ami l'avait observé avec une expression inquiète.

— Tu es sûr que ça va ?

Il avait hoché la tête en essayant de se relever. Ses membres étaient tout ankylosés.

Le forlanceur l'avait tiré par la main pour l'aider à se remettre debout.

— Tu parlais dans ton sommeil. Tu disais Livia, Livia, Livia.

— Je vais bien, avait répondu Janes. Ne t'inquiète pas.

Ils avaient repris le chemin des montagnes. Les pâles heures de la matinée s'étaient déroulées sans incident mais très vite pourtant, ils avaient commencé à croiser leurs premiers soldats : quelques unités d'abord, puis de véritables régiments, des hommes de grande taille enfermés dans de lourdes armures. C'était bel et bien une armée. Et le blason qui ornait leurs bannières était célèbre dans tout Midgard. Un

arbre géant, barré de deux épées en croix. Nordheim.

Les premiers soldats ne parurent pas leur prêter attention. Il était trop tard pour essayer de les éviter, quand bien même eussent-ils pu y songer dans ce désert de rocailles. Janes les surveillait, détachements colorés galopant dans l'immensité grisâtre. Il s'étonnait qu'on les laisse chevaucher ainsi, sans venir à leur rencontre. Mais bientôt, comme pour répondre à ses attentes, des hommes les montrèrent du doigt, d'autres s'arrêtèrent pour les regarder passer, et ce fut soudain comme si leur présence, jusque-là invisible, était devenue réalité. Une petite troupe à cheval se dirigea vers eux.

— Que fait-on ? soupira Davënger en arrêtant sa monture.

— On attend.

Un officier se porta à leur hauteur. Il releva la visière de son casque et leur demanda ce qu'ils venaient chercher ici. Le forlanceur répondit qu'ils ne faisaient que traverser le pays, qu'ils se dirigeaient vers le nord. L'officier secoua la tête. Manifestement, il ne le croyait pas. Il fallait être fou pour vouloir franchir ces montagnes, alors qu'il était si simple de les contourner.

Janes se demanda s'il devait parler de Livia. Peut-être ces hommes savaient-ils quelque chose ? Pendant un long moment, l'officier détailla leur singulier petit groupe. Puis, il leur exposa la situation.

Ils apprirent que les Monts Pétrifiés avaient été en guerre mais ne l'étaient plus aujourd'hui – plus réellement. De nombreux mois durant, la bataille avait fait rage entre le seigneur draaken Aldrig, retranché dans sa forteresse, et l'armée de Nordheim. Des milliers d'hommes avaient trouvé la mort pour conquérir cette place forte. Mais l'empire du nord avait finalement vaincu.

Janes cligna des yeux. Qu'était-il arrivé à Aldrig ?

L'officier se contenta d'un sourire énigmatique.

— J'ai ordre de vous présenter au nouveau maître des lieux, déclara-t-il en tirant sur ses rênes. Il souhaite vous rencontrer.

Davënger fronça les sourcils.

— Nous rencontrer ? Il ne sait même pas qui nous sommes !

— Je n'en suis pas si sûr.

Nous y voilà, songea Janes.

— Quel est le nom de votre chef ? demanda-t-il en regardant l'officier droit dans les yeux.

— Je ne crois pas que le moment soit venu d'en discuter.

Ses hommes s'étaient rapprochés : une douzaine de soldats, armés d'épées bâtardes et de lances. Sur leurs boucliers resplendissait l'arbre Yggdrasil. Le cheval de l'officier se mit à hennir.

— Vous suivrez-vous ?

Le jeune homme se passa une main sur la nuque. On ne leur laissait guère le choix.

— Allons-y.

La forteresse du draaken se trouvait à une journée de cheval, peut-être un peu plus. L'officier leur indiqua qu'ils pouvaient se remettre en route – sous son escorte.

Le convoi s'ébranla.

Sans doute, songea Janes, c'est le seigneur de Nordheim qui règne maintenant sur la citadelle. Le souverain en question avait la réputation d'un homme bienveillant, et il était difficile de croire qu'il ait quelque chose à voir avec la disparition de Livia. Mais les temps étaient si troublés...

Le jeune homme secoua la tête.

Ils chevauchèrent prudemment. Lorsque le soir tomba, ils n'étaient toujours pas arrivés. L'officier craignait une tempête de poussière : il était inutile de prendre des risques. Le campement fut établi à flanc de falaise. Dans l'obscurité des montagnes, les feux des patrouilles de Nordheim se répondaient les uns aux autres.

Le lendemain dès l'aube, le convoi se remit en route. Il arriva à destination peu avant midi. Les voyageurs ouvrirent de grands yeux.

Le château de mon rêve, songea Janes.

La citadelle d'Aldrig semblait s'arracher à la pierre : ses grandes tours noires aux architectures tourmentées se dressaient comme des ailes, autour d'un donjon en forme de gueule. Une fumée noire montait vers les nuages. Un Dragon de pierre.

— Fossilisé, précisa l'officier en notant l'étonnement de ses hôtes. La légende veut qu'il ait été terrassé ici par Donn'r lui-même, il y a bien longtemps.

La forteresse s'élevait sur un promontoire rocheux, au cœur d'un énorme précipice. Le chemin qui y menait serpentait entre deux murs de pierre. Plusieurs centaines de soldats étaient massés sur les hauteurs environnantes. Partout flottaient les bannières du royaume de Nordheim.

— Pourquoi tous ces hommes ? demanda Davënger. La guerre est gagnée, non ?

L'officier resta muet.

La petite troupe s'arrêta devant le pont-levis. L'homme fit signe aux soldats postés sur la première tour de guet. Avec un lent grincement, le pont s'abaissa. Le cortège put repartir. De chaque côté, le vide – plusieurs centaines de pieds de vide.

— Mieux que des douves, hein ?

Janes frissonna.

La herse qui barrait l'entrée de la citadelle se souleva à leur approche.

Ils pénétrèrent dans une cour minuscule, écrasée par la hauteur des tours. À l'exception du donjon, le château était fait de pierre noire, la même que celle dont les architectes de Doloren s'étaient servis pour leur tour Affligée. L'intérieur grouillait de soldats en armes. De toute évidence, certains n'appartenaient pas à l'armée de Nordheim. Leurs armures étaient très lourdes et ils avançaient gauchement, visière baissée, parfois même se cognaient entre eux.

Orage et les siens étaient-ils en ces murs ?

Aucun moyen de le savoir.

Janes et Davënger échangèrent un regard dubitatif. Zephren, elle, n'avait pas dit un mot depuis leur départ. Pelotonné contre elle, Veijo observait les soldats avec une expression craintive.

On fit descendre les voyageurs de cheval et on les conduisit jusqu'à une tour.

— Par ici.

Dans le hall, plusieurs gardes en armes, occupés à jouer aux dés, tournèrent la tête vers eux. Janes n'aimait pas leur sourire narquois, pas plus qu'il ne goûtait le ton péremptoire de l'officier. Un escalier en colimaçon menait aux étages supérieurs. Ils l'empruntèrent et débouchèrent sur une grande salle sommairement meublée. Un banc de bois avait été poussé dans un coin et deux paillasses gisaient au fond de la pièce, près des meurtrières.

— Vos appartements, annonça l'officier.

Ils s'avancèrent. L'homme posa sa main sur l'épaule de la sorcière.

— Non, pas toi.

Zephren se dégagea vivement. Veijo poussa un couinement. L'officier tira son épée et tint la vieille femme en respect.

— J'ai dit *pas toi*.

Sur un signe, deux de ses hommes emmenèrent la sorcière à l'écart.

Zephren essaya de se débattre. L'un des gardes lui envoya un coup de poing dans le ventre, qui la fit se plier en deux. Janes porta la main à son épée. Davënger le retint, et l'officier hocha la tête.

— Vous pouvez garder votre arme, fit-il avec un sourire. Le maître des lieux ne vous veut aucun mal. Il vous parlera dans la soirée : vous, celui aux cheveux blonds.

— Et elle ? demanda Davënger en désignant la porte par où venait de disparaître Zephren.

— Vous n'avez plus à vous en soucier, répondit l'officier en quittant la grande salle.

Les deux amis demeurèrent immobiles. Ils entendirent que l'on glissait une barre de fer derrière les vantaux de leur porte, puis les pas de leurs geôliers s'éloignèrent, et finirent par s'éteindre.

— Nous sommes prisonniers, lâcha le forlanceur dans le silence tout neuf.

Ils s'avancèrent vers la meurtrière.

L'ouverture donnait directement sur l'abîme. De l'autre côté du gouffre se dressait une autre montagne, plus haute encore que la leur. Elle était séparée d'eux par une mer de brouillard, qui se confondait avec le gris du ciel. Les deux hommes restèrent un moment à regarder l'horizon. Puis ils abandonnèrent leur poste et se laissèrent tomber sur leurs paillasses.

— Nous étions attendus, fit Janes.

— Tu penses qu'ils ont Livia ?

— Je commence à le croire.

Fatigué, le jeune homme s'étendit sur le dos. Bras croisés sous la tête, il ferma les yeux et s'endormit presque aussitôt.

Lorsqu'il se réveilla, le soir tombait sur les montagnes et la pièce s'emplissait de pénombre. Davënger n'avait pas bougé d'un pouce. Assis sur sa couche, adossé au mur, il méditait.

— Bien dormi ?

— J'ai mal à la tête. Et toi ?

— Je ne suis pas fatigué.

Janes passa sa main sur la garde de son épée, puis se releva et s'étira.

— Ils préparent quelque chose en bas, fit Davënger.

— Quel genre de chose ?

— Regarde par toi-même.

Le jeune homme s'avança jusqu'à la meurtrière. Sur le petit chemin de ronde qui enserrait leur tour en contrebas, des hommes passaient, les bras chargés de meubles et d'ustensiles. C'était tout ce qu'il était possible de voir.

— Ils vont poser ça dans la cour, fit le forlanceur. Je me demande ce qu'ils manigancent.

— Ils déplacent quelque chose. Peut-être un butin, un trésor de guerre ?

— Ça m'étonnerait. Ce sont des meubles en bois.

Le jeune homme se rassit. Dehors, le vent s'était mis à souffler, et ils avaient du mal à se voir l'un l'autre.

— Il fait froid, dit Janes après un long silence.

Les yeux du forlanceur brillaient dans la nuit.

— Nous ne pouvons pas rester ici.

— Nous n'avons pas le choix.

Ils attendirent une heure encore. Janes se rongait les ongles. S'évader ! Il avait beau réfléchir, il ne voyait pas comment s'y prendre. Et chaque minute qui passait l'éloignait de Livia.

Enfin, des bruits de pas se firent entendre, la barre de fer coulisssa et leur porte s'ouvrit, livrant passage à l'officier, accompagné d'une dizaine d'hommes en armes. Les soldats étaient équipés de torches et de cordes. Janes voulut se baisser pour ramasser son épée, mais il était trop tard : deux gardes s'étaient déjà chargés de la tâche.

— Par les dieux, fit l'un d'eux en soufflant. Qu'est-ce que c'est lourd !

— Le maître a changé d'avis, déclara l'officier. Sur votre épée, sur la façon dont il fallait s'y prendre avec vous. Emmenez-les !

Les soldats s'avancèrent.

Janes accueillit le premier d'un coup de poing en plein visage, qui l'envoya rouler à terre.

— Maudit, marmonna l'homme en se redressant, une main sur la joue.

— Laissez partir mon ami.

Les autres gardes se ruèrent sur lui.

Submergé par le nombre, le jeune homme comprit rapidement qu'il n'aurait jamais le dessus. Alors, il se laissa faire. Des mains le

saisirent, le plaquèrent contre le mur. Le souffle coupé, il vit le visage de l'officier se rapprocher du sien.

— J'ai reçu des ordres, expliqua l'homme comme pour se justifier.

Davënger n'essaya pas de se débattre.

On les fit sortir de la pièce et on les poussa dans les escaliers, mains ficelées derrière le dos, et solidement escortés. Janes se tordit le cou pour tenter de voir où on emmenait son épée – sans résultat.

L'air glacé de la nuit les fit presque suffoquer lorsque les portes de la tour s'ouvrirent pour les laisser sortir. Ils titubèrent dans la lumière. Des dizaines de torches crépitantes avaient été installées tout autour de la place et une foule nombreuse s'était massée pour les attendre. Devant le mur du donjon, un gigantesque drap blanc avait été tendu. De l'autre côté, des ombres s'agitaient. Janes balaya l'assistance du regard. Qui étaient ces gens ?

— Allez !

On les força à avancer.

La foule s'écarta sur leur passage comme les deux bras d'une mer. Les visages qui les détaillaient, et sur lesquels dansaient les ombres des torches, restaient indéchiffrables. Les gens regardaient Janes. Les gens *espéraient* quelque chose.

Au bout de l'allée, un homme attendait. Le cœur de Davënger bondit dans sa poitrine lorsqu'il reconnut son visage.

Orage.

Orage était arrivé ici avant eux.

Et il ne semblait pas le moins du monde surpris de les voir.

Il avait délaissé sa chemise de lin gris au profit d'un pourpoint et de culottes ornés de panneaux brodés d'or, puis d'un manteau à grandes manches bouffantes qui lui tombait sur les hanches. Sa longue crinière de jais était parfaitement coiffée, et ses yeux étincelaient d'un bonheur féroce. La métamorphose était saisissante.

— Toi ! souffla Janes.

— Messire Oelsen, répondit l'autre en s'inclinant. Quel plaisir de vous revoir. Nous nous sommes quittés si précipitamment.

— Nous aurions pu en rester là, grogna Davënger.

— Plaît-il ? fit l'homme aux cheveux noirs en haussant un sourcil. Je ne crois pas que quiconque t'ait demandé ton avis. (Puis, se tournant vers Janes :) il était écrit que nous nous retrouverions, n'est-ce pas ?

Le jeune homme resta muet. Autour d'eux, l'assistance retenait son

souffle.

— Vous ne semblez guère enthousiaste, reprit Orage. La situation est pourtant fort simple.

Il ferma les yeux et tendit un bras.

Immédiatement, ses doigts se raidirent et sa main commença à se déformer. Contractions, boursofflures : l'homme semblait souffrir. Les muscles de son avant-bras se tétanisèrent. Sur la peau, de longs poils noirs firent leur apparition, et les ongles se muèrent en griffes acérées. Janes et le forlanceur eurent un mouvement de recul. Orage ouvrit les yeux et sa main reprit instantanément son apparence première.

— Bien sûr, poursuivit-il en grimaçant, il ne nous a pas été donné de faire *réellement* connaissance. Mais je gage que nous allons rattraper ce retard.

— Vous êtes... vous êtes... bafouilla Davënger.

— Un loup ? Un loup noir ?

Janes avala sa salive.

La vérité se frayait un chemin dans sa conscience comme une créature vicieuse. Il fallait la laisser sortir. Lui laisser voir la lumière.

— Tu m'as déçu, murmura Orage en se caressant le menton. Profondément.

— Qu'est-ce que vous voulez ? s'emporta Janes. Vous avez repris Livia, n'est-ce pas ? Vous savez que c'est elle ? Alors qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Le visage de l'homme se figea, ses yeux se réduisirent à deux fentes. Il s'avança vers son jeune prisonnier.

— Tu vas apprendre, Janes Oelsen. Tu vas apprendre qui est le maître ici.

Solennellement, il claqua des doigts. Deux gardes gigantesques coiffés de heaumes surgirent derrière lui. Le jeune homme tenta de se débattre, mais la force des deux soldats était telle qu'il s'affaissa brutalement, les deux genoux à terre. Les yeux brillants de fureur, il releva la tête. Orage s'avança, posa la semelle de sa botte sur son visage et d'un coup, l'envoya choir dans la poussière. Davënger cria quelque chose : deux lances se braquèrent aussitôt vers sa poitrine.

Un murmure parcourut la foule.

Les mains toujours liées, Janes parvint à se redresser. Du sang luisait sur sa lèvre inférieure et ses cheveux étaient sales. Orage le dominait de toute sa hauteur.

— Je n'ai rien contre toi, sourit-il.

— Allez en enfer, cracha Janes.

— Tss, tss, répondit l'autre en secouant la tête. Tu n'as pas beaucoup d'imagination, Janes Oelsen.

Il se tourna vers l'un des gardes.

— Montrez-lui.

L'homme s'avança, flanqué d'un comparse. Chacun portait un plateau d'argent, recouvert d'un drap noir. Orage fit signe au premier d'avancer et retira délicatement le drap. Des exclamations d'horreur s'élevèrent de l'assistance.

Janes et Davënger étaient paralysés.

Une chose noire et fripée avait été posée sur le plateau. Ses yeux étaient grands ouverts.

C'était une tête.

La tête de Zephren.

— Une amie à vous, peut-être ?

Le jeune homme ne répondit pas.

Il n'avait jamais voué à la sorcière une affection démesurée mais, quelques jours durant, elle avait fait partie de sa vie et avait essayé de l'aider. Sa mort était absurde.

Mâchoire crispée, Davënger ressemblait à une statue. Les deux gardes qui avaient obligé Janes à s'agenouiller étaient toujours là. Le jeune homme savait qu'il était inutile de tenter quoi que ce soit. Il aurait tué Orage avec un vif plaisir, mais l'autre n'attendait que cela – qu'il le hâisse, qu'il en oublie tout le reste.

L'homme se pencha vers le second plateau. Une forme inerte se devinait sous l'étoffe.

— Le meilleur à présent.

Orage prit le plateau des mains de son garde et fit glisser son contenu à terre. La chose qui avait été Flocon s'écrasa au sol avec un bruit sourd. Son corps avait été déchiqueté. Ses ailes cotonneuses étaient couvertes de sang, l'une d'elles était presque arrachée. Son poitrail, constellé de sombres mouchetures, avait été à moitié éventré. Janes ferma les yeux. Des images défilaient dans son esprit : il se revoyait devant la ferme de ses parents, et Keÿdor lui montrait quelque chose dans l'arbre, Keÿdor lui souriait et tendait les bras vers elle...

— Les oiseaux de malheur de Doloren n'ont pu nous la ramener,

soupira Orage. J'en ignore la raison. Peut-être ne la trouvaient-ils pas assez appétissante ? Ce sont nos hommes qui ont dû s'en charger.

— Vous êtes un monstre, murmura Janes.

Orage rendit au garde son plateau vide. Sa botte se posa sur la tête de l'oiseau et il l'écrasa lentement, comme un fruit trop mûr. Puis il écarta les restes du pied et s'avança vers le jeune homme.

— Le passé est le passé. Dorénavant, tu vas vivre pour l'avenir. Nous avons décidé que tu vivrais, Janes Olsen. Nous avons décidé de te faire grâce et de te donner une seconde chance. Si mon père n'avait pas autant besoin de toi, s'il ne savait pas qui tu es vraiment, c'est ta tête et celle de ton ami qui orneraient ces plateaux, ce soir. Et non ces pitoyables reliques.

Mon père ?

Orage prit le menton de Janes entre ses doigts.

— Oh, des questions te brûlent les lèvres ? Mais tu ne t'abaisseras pas à les poser, pas encore, hmm ? D'une certaine façon, je te comprends.

Sans le quitter du regard, il tira de sous son manteau une longue mèche de cheveux blonds et blancs et, l'entortillant autour de son index, la respira en fermant les yeux.

— Ah, Livia...

Janes se débattit. Une colère sacrée venait d'enflammer son âme. Il voulait serrer ses doigts autour du cou de cet homme, effacer ce sourire suffisant, le faire taire surtout, le faire taire à jamais. Mais avant qu'il ait pu seulement le toucher, des mains solides le tirèrent en arrière, et une pluie de coups s'abattit sur lui. Il se contorsionna un moment avec une rage muette puis fut rapidement dompté, cloué au sol comme un insecte. Les gardes casqués se retournèrent vers leur maître.

— Relevez-le.

Ils le remirent debout. Janes avait l'impression qu'on lui avait brisé les côtes. Sa bouche était ensanglantée, il était aveugle d'un œil et ne pouvait plus plier les doigts de sa main gauche.

— Ne sais-tu pas qui je suis ?

Le jeune homme voyait son tortionnaire à travers un brouillard strié d'éclairs. La citadelle ne s'écroulait-elle pas sur ses fondations ? La tête du Dragon ne crachait-elle pas un feu brûlant vers le noir du ciel ? Une bulle de sang éclata sur ses lèvres et il renversa la tête en arrière. Où était Davënger ?

— Ne sais-tu pas qui je suis ? répéta le maître des lieux en hurlant.

Un bruissement de robes et de tuniques froissées : les gens s'agenouillaient. Les gens baissaient la tête. Seul Janes restait debout, soutenu par ses deux gardes. La foule murmurait quelque chose, un mot unique qui toujours revenait, scandé, scandé, de plus en plus fort.

Donn'r. Donn'r. Donn'r.

Tonnerre, entendait le jeune homme.

Donn'r, le Faeder de la guerre. Le fils de Wultan et de Maan. Donn'r le loup noir.

Les pensées de Janes s'éparpillèrent en fragments de douleur. Que se passait-il ? Une voix chuchotait à son oreille.

Mon père m'a enseigné la cruauté, disait-elle.

La seule leçon qui vaille d'être retenue.

THÉÂTRE D'OMBRES

Tambours, cornemuses, violes, luths et cromornes s'étaient entassés aux premiers balcons de la tour draconique, au-dessus du drap blanc. Les gens s'étaient relevés et attendaient que le spectacle commence. Donn'r avait fait amener son trône, monté sur une estrade, et la foule s'était massée tout autour. Janes et Davënger avaient été installés aux côtés du Faeder. Ligotés à leur chaise, ils ne pouvaient que regarder. La tête droite, parfaitement calme, le forlanceur essayait de réfléchir. À la lumière de ce qui se passait maintenant, le souvenir de sa première rencontre avec Orage prenait une coloration nouvelle. L'avait-il *senti*, alors ? Il ne le savait plus.

Janes, quant à lui, était bien mal en point. Sa tunique était tachée de sang brun et sa tête dodelinait doucement, le vent des montagnes jouait dans ses cheveux d'or. L'image de Livia dansait devant ses yeux mi-clos. Si elle était tombée aux mains de ce monstre, et tout le criait désormais, alors elle était perdue.

Le temps s'écoulait par à-coups. À un moment, le Faeder se leva de son trône et tapa trois fois dans ses mains. Le silence tomba sur la cour. Un loup noir, songeait Janes. Mais aucun loup ne se comportait ainsi. Les loups étaient des créatures loyales et fidèles.

— Gentes dames, gentils messires...

Ses paroles emplissaient la nuit.

Gentes dames et gentils messires, laissez-moi vous conter l'éternelle histoire.

L'épopée des Faeders d'Asgard. Comment ils combattirent les Dragons, et comment de ce combat résulta un grand péril pour Midgard.

Derrière le drap blanc, des silhouettes se détachaient, avançaient avec lenteur. À l'aide de poutres et de statues, on avait représenté l'antique forteresse d'Asgard. La blancheur de la toile évoquait les étendues glacées du nord. Cette histoire, tous évidemment la connaissaient depuis leur enfance. Légende pour certains, réalité pour d'autres, elle prenait corps devant eux, s'animait en ombres mouvantes et derrière le linéol, les mots anciens revenaient à la vie.

Tout le monde restait coi.

Le spectacle allait pouvoir commencer.

De l'autre côté, des soldats avaient revêtu des costumes de Dragons, fabriqués à la hâte. Ils n'avaient eu que quelques jours pour préparer leur rôle, mais la pièce leur était familière et pour les spectateurs

massés de l'autre côté, l'illusion promettait d'être parfaite.

Une silhouette portant un bâton apparut au centre de la toile.

Faeder. Le Temps.

Bientôt, la silhouette s'affaissa au sol et fut remplacée par une statue. L'orchestre entama une musique lente, et un conteur prit la parole. Perdu dans un demi-sommeil, Janes se laissait bercer par sa voix. L'image de Livia se superposait à celle, toujours fuyante, de ces dieux vains et grimaçants auxquels l'histoire donnait vie – ces dieux qui incarnaient le monde.

« Or donc, les Faeders et les Dragons vivaient alors en parfaite harmonie. (Les violes entamèrent leur plainte.) Les premiers avaient fait les forêts et les montagnes, les seconds en étaient les gardiens. Combien de temps cela dura-t-il ? Personne ne le sait. Mais un beau jour, malheureusement, la paix sacrée vola en éclats. C'était la faute des Dragons, bien sûr. Les Dragons avaient toujours jaloué les Faeders. Les hommes vénéraient les bâtisseurs du monde, mais n'éprouvaient que haine et crainte pour les créatures d'écailles et de feu. De surcroît, les Faeders régnaient sur le monde inférieur (*Winterheim* : les cornemuses émirent un son strident) et sur celui des songes, alors que les Dragons, eux, ne connaissaient qu'un monde. Pour se venger, les êtres d'écailles choisirent de s'accoupler aux humains. Ainsi naquirent les draakens. Les Dragons avaient toujours prétendu qu'ils leur avaient donné vie eux-mêmes mais, très vite, les Faeders avaient deviné qu'il s'agissait d'un mensonge. Les Dragons mentaient toujours. Cette fois, ils avaient trahi.

« C'est pourquoi les Faeders leur déclarèrent la guerre.

« Une terrible bataille fit rage. (Tous les instruments à présent jouaient de conserve. Derrière le drap, Dragons et Faeders se massacraient à violents coups d'épée et s'écroulaient à terre en poussant de grands râles.) Le fracas des armes faillit assourdir le monde. La guerre dura mille ans. Si elle avait duré mille ans de plus, les Faeders l'auraient remportée. Mais dans leur sagesse, les maîtres d'Asgard regardèrent le monde et virent qu'il était en ruine. (Derrière le drap, un chaos de meubles brisés et de corps inanimés ; les acteurs souriaient ; mourir, pour les dieux, était agréable ; mourir était retourner au monde.)

« Alors ils décidèrent de signer une trêve.

« Ce fut l'Exeat.

(Dans la foule, des spectateurs applaudirent.)

« Les Faeders et les Dragons se retirèrent du monde. Pour preuve de leur bonne volonté, les Dragons donnèrent quatre de leurs fils, Norr,

Syd, Öst et Vaest, aux Faeders afin que ceux-ci en fassent les tours d'angle de leur forteresse. Asgard fut reconstruite, dix fois plus grande que par le passé. Les hommes purent de nouveau vivre heureux.

« Pourtant (à l'évocation de cet épisode, Donn'r fronça les sourcils), les Dragons préparaient en secret une nouvelle trahison. (Un murmure d'indignation parcourut la foule comme une onde.)

« Cette fois, le poison de la corruption s'était répandu jusque dans les veines de certains Faeders. Les Ténèbres, qui avaient choisi de continuer à vivre parmi les humains, forgèrent un anneau sacré, l'Anthémion, un artefact de pouvoir capable de détruire tous les dieux. Et un draaken s'en empara. (Roulement de tambour.)

« Ce draaken, poursuivit la voix du conteur à laquelle se mêlaient peu à peu les gémissements des violes, vous le connaissez, vous le connaissez tous ! »

— Aldrig le Maudit ! hurlèrent les spectateurs d'une seule voix.

« Aldrig, oui. Aldrig le traître, Aldrig qui, dans sa folie, appelle la destruction des dieux, alors que sans dieux, sans dieux, le monde ne serait plus rien !

(L'orchestre explosa. Sur leurs balcons, les musiciens faisaient gémir leurs instruments dans un assourdissant concert de stridences. Les spectateurs se bouchèrent les oreilles. Derrière le drap blanc, le décor tremblait violemment sur ses bases. Des silhouettes apeurées se croisaient en courant, se cognaient les unes aux autres. Plusieurs statues tombèrent et se brisèrent au sol. Janes regardait tout cela dans un état d'hébétude. Que le monde s'écroule, s'il le voulait vraiment. Les lèvres du jeune homme dessinèrent un rictus douloureux. Puis, peu à peu, les choses s'apaisèrent et le décor retrouva son immobilité. Derrière le drap, les acteurs se préparèrent pour le dernier acte. La musique s'était tue. Donn'r jeta un coup d'œil à ses deux prisonniers. Davënger lui rendit un regard vide.)

« Pour empêcher cela, pour empêcher la destruction du monde, reprit le conteur, il ne reste plus qu'un homme. Béni à sa naissance par les Ténèbres, ce jeune héros possède le pouvoir de s'emparer de l'anneau. La puissance de l'Anthémion ne l'atteint pas, alors qu'il est pour les Faeders une terrible menace. Cet homme ne peut être tué au combat. Il ne craint pas les Dragons. Le sang d'un dieu coule dans ses veines. »

Janes écoutait la voix, et le souffle lui manquait. Sa vie était emplie de zones d'ombre, des zones que la voix éclairait. Il aurait voulu que la musique reprenne. Mais la musique était morte, et les mots se détachaient les uns des autres, inexorablement les mots disaient sa vie

dans le silence de la nuit, et la douleur était partout. Le jeune homme sentit sa raison vaciller.

Le son d'une flûte s'éleva dans le silence.

« Notre jeune héros n'a pas le choix, disait la voix tandis que l'ombre d'une jeune femme se détachait sur le drap blanc, ligotée à la statue du Temps.

(Un homme armé d'un couteau s'approchait d'elle à pas comptés.)

« La femme qu'il aime est une Faeder, la fille de Wultan et d'Ever.

(L'homme était maintenant tout près. Derrière le drap, la jeune femme se mit à hurler.)

« Et si notre héros ne retrouve pas l'anneau, alors les Faeders mourront.

(La flûte suspendit sa plainte. Les spectateurs étaient hypnotisés. La jeune femme hurlait toujours.)

« Y compris elle ! »

L'homme au couteau plaqua une main sur le visage de la jeune femme et la poignarda en plein cœur : une fois, deux fois, trois fois. Les spectateurs, qui avaient cru tout d'abord à une mise en scène, se pétrifièrent lorsque le bourreau essuya sa lame contre le drap blanc et que celui-ci se teinta de pourpre. Les yeux écarquillés, Janes avait cru reconnaître Livia. Mais bientôt, le drap tomba, les spectateurs se levèrent pour applaudir et le jeune homme constata avec un soulagement coupable que la pauvre actrice sacrifiée n'était en fait qu'une brunette aux cheveux courts.

Donn'r quitta son trône et leva une main pour apaiser la foule. Puis il commença à parler.

Il espérait que le spectacle avait plu. Rien, dans ce que les gens venaient de voir, n'avait été inventé. Le jeune héros entre les mains duquel reposait la destinée de Midgard se tenait parmi eux ce soir. Sans doute commençait-il seulement à prendre conscience de sa mission. C'était un garçon impétueux, prompt à écouter son cœur plutôt que sa raison. Mais il apprendrait : comme lui, Donn'r, avait appris. Les Faeders feraient tout leur possible pour lui faciliter la tâche. Son propre père, Wultan, ne l'avait-il pas accueilli sous son aile ? Oh, bien sûr, le jeune homme avait tout d'abord refusé de le suivre. Comme ses frères humains, il était faillible et réclamait des explications. Des explications ! Sa foi ne lui avait pas suffi. Mais dorénavant, personne ne devait en douter, la foi était là. La foi et l'amour.

Le Faeder ajouta quelques mots, mais le jeune homme ne les

entendait plus.

Reidar.

Reidar était Wultan.

Lui, Janes, avait marché avec les dieux.

Ils avaient voulu le piéger. Ils avaient voulu qu'il les aide de son plein gré. À présent qu'ils se rendaient compte que c'était impossible, ils allaient le forcer, comme ils le forçaient, une fois de plus, à se redresser.

Il lui sembla que la foule l'acclamait – ou peut-être le conspuait-elle ? Son regard s'accrocha à celui de Davënger, seul phare de lumière dans cet océan de noirceur.

Il n'y avait rien à dire.

Si ce que Donn'r avait raconté était vrai, il n'y avait rien à dire.

Livia.

Toutes ces choses devaient avoir un sens.

Janes sentit la tête lui tourner.

Lui, le fils des Ténèbres.

Des oiseaux de malheur passèrent dans le ciel, mais le jeune homme fut le seul à les voir. La présence du Faeder résonnait en lui. Était-ce *cela* ?

Dehors, à des lieues encore, quatre petits mendiants s'avançaient dans la grisaille. Et lui, Janes, les voyait.

On le fit se rasseoir.

La foule criait quelque chose. Donn'r se penchait sur lui. Wultan. Les cris de la foule. Partir, disait une voix. Les Crêtes de Sang. Livia. Le drap blanc. La mort.

Maintenant, il entendait ces mots qu'ils hurlaient à tue-tête. Il ferma les yeux au moment même où le Dragon de pierre qu'avait été le donjon du château ouvrait les siens, et le sommeil l'emporta comme une vague. « Gloire à l'enfant des dieux ! »

AINSI DE LA VIE

L'existence peut parfois nous paraître décousue. Décousue et confuse : comme une mosaïque dont on aurait, à l'aveuglette, assemblé les différentes parties. Aucune ne semble avoir le moindre rapport avec les autres, pourtant elles forment un tout et, lorsque vous reculez de quelques pas, ce qui vous semblait dysharmonique, mal assorti et dépourvu de sens acquiert d'un coup une signification nouvelle, et c'est comme une révélation – parce que vous avez su attendre, parce que vous avez su prendre le temps.

Ainsi de la vie de Janes.

Le désir de vengeance chevillé au corps, le jeune homme savait désormais qu'il lui faudrait être patient. Livia était là, quelque part dans le château. Orage le lui avait dit : elle était prisonnière, suspendue au-dessus d'un puits sans fond. Qu'il tente quoi que ce soit, qu'il leur laisse penser un seul instant qu'il pourrait les trahir, eux les Faeders, et ils couperaient la corde.

Alors attendre, attendre et prendre son mal en patience, laisser aux choses le temps de composer leur propre mosaïque : il n'y avait rien d'autre à faire.

Wultan et Donn'r.

C'étaient eux, et eux seuls, qui avaient décidé de lui confier la quête de l'Anthémion. Mais Aldrig s'en était allé vers l'Ouest – les sinistres Crêtes de Sang –, et avec lui était parti l'anneau. Wultan et les armées du roi Einnar IV de Nordheim, qui haïssait les draakens et n'avait d'autre choix que d'obéir au maître des Faeders, établiraient leur jonction au pied des montagnes. Lorsque cela serait fait, Donn'r pourrait quitter les Monts Pétrifiés.

Et Janes serait avec lui.



Le jeune homme passait l'essentiel de ses journées à réfléchir. Et plus il réfléchissait, moins il était sûr de ce qu'il conviendrait de faire une fois l'Anthémion retrouvé (à supposer qu'il y parvint). Une chose était certaine : il lui fallait cet anneau. La Dame des Songes le lui avait répété, et parmi l'insensé cortège de voix qui murmuraient son nom à l'orée du sommeil, elle était la seule en qui il avait encore confiance. Flocon avait veillé sur lui durant toutes ces années. Et puis Livia était sa fille.

Pour le reste, passé, présent, futur dessinaient leur propre

sarabande, la nuit bruissait de chuchotis, de sanglots, de souvenirs, et dans la solitude transie des tours battues par les vents, des hommes écrivaient, gémissaient, discutaient, et tout cela emplissait l'espace, tout cela faisait sortir la mosaïque de l'ombre.

Quiconque aurait pu reculer suffisamment pour embrasser la scène dans sa totalité aurait sans doute tout su et tout compris, mais bien sûr cela était impossible. Pour commencer, la forteresse du draaken était entourée de vide et – non, il fallait seulement attendre et raisonner, en espérant que du chaos surgisse la lueur, et c'est ce que faisait Janes.

ENTRE LES MURS

Assis dos au vide, deux gardes en faction discutaient sur les murailles d'un chemin de ronde. Derrière eux, la mer de brume ondulait lentement, mais ils avaient depuis longtemps cessé de prêter attention à ce genre de spectacle. L'un d'eux fit tourner sa lance plantée dans le sol.

— Alors ?

L'autre haussa les épaules.

— Quand même, tu l'as vu se transformer, non ?

— Ça ne suffit pas.

— Ça ne suffit pas, répéta le premier. Sacrebleu, qu'est-ce qu'il te faut ?

— Ça ne suffit pas à faire de lui un dieu.

Le silence s'installait. Le désaccord des deux hommes flottait là, s'épaississait à vue d'œil.

— *C'est un dieu.*

— D'accord, fit l'autre en se retournant vers les montagnes. D'accord : dis-moi ce qu'est un dieu. Dis-le-moi. Quelqu'un pour qui tu acceptes de mourir ? J'en ai assez, Abot. Si tout cela est vrai, alors la preuve est faite que ce sont les Faeders qui ont besoin de nous, et non le contraire.

Blasphème, songea l'homme à la lance.

— Les montagnes lui obéissent, répliqua-t-il avec ferveur. Je l'ai vu faire une fois. Il les a appelées et elles ont frémi. Tu ne peux rien contre ça. Ils ont créé le monde.

Je ne crois pas, répondit l'autre intérieurement. Ce que je crois, c'est que tout cela existait déjà avant eux. Si la distance qui sépare les Faeders des montagnes se réduit, c'est que les Faeders ont marché vers les montagnes, et non l'inverse.

— Admettons, dit-il.

LA GUERRE

Au château, la vie suivait son cours.

Pour certains, elle était devenue un cauchemar.

Toutes les nuits, le soldat Balik revoyait les mêmes images. Elles le hantaient. Elles l'empêchaient de dormir.

Il avait été des premières armées : une unité spéciale, chargée de prendre position autour de la forteresse. Le blason de Nordheim resplendissait sur sa poitrine.

En arrivant, il avait pensé que cela serait facile – après tout, des renforts les rejoindraient bientôt. Mais au soir du troisième jour, le pont-levis s'était abaissé vers eux, et une centaine de cavaliers avaient fondu sur leur campement. Ils n'avaient eu que le temps de saisir leurs armes. En quelques instants, les autres étaient sur eux. Les lames avaient sifflé dans l'air du crépuscule. Sillons de carnage.

Bizarrement, il ne se rappelait pas vraiment le combat. Il aurait été incapable de dire combien de temps les choses avaient duré. Pourtant, certaines scènes se détachaient avec une netteté si particulière qu'il avait l'impression de les avoir vécues plusieurs fois.

Comment leur commandant était mort : une lame enfoncée dans le cou, ses mains jointes, couvertes de sang, dans un effort désespéré pour la retirer. Et ce regard ! Achevez-moi, par pitié. Ne me laissez pas vivre *cela*. Ses grands yeux implorants, vides de toute foi, de tout courage. Ses grands yeux fixés sur nulle part. Mais personne n'avait été capable de l'aider.

Et des amis, des compagnons, vomissant une matière noire, une matière noire et puante avant de s'écrouler, face contre terre, percés comme des insectes aux carapaces brillantes. L'ennemi se battait sans un mot. Les coups pleuvaient avec une régularité indifférente. Lorsque leur premier adversaire tomba, six soldats de Nordheim avaient déjà péri. La visière de son casque bascula : il n'y avait rien à l'intérieur.

« Ne laissez pas la peur gagner la bataille » : les paroles de leur chef. Plus tard, ils avaient fini par s'habituer à combattre des fantômes. Tuer des adversaires qui étaient déjà morts. « Ils ne connaissent pas la douleur, mais leur intelligence est limitée. Oubliez ce qu'ils sont et tirez parti de leurs faiblesses. Un seul coup peut tuer : souvenez-vous. »

Des hommes refusaient de se battre. Certains tombaient malades. D'autres perdaient la raison. Lui s'en était sorti en arrêtant de penser. La peur restait aux portes de sa conscience, une terreur abjecte – il ne mangeait plus, ne dormait plus, mais continuait de se battre.

On leur avait promis que le siège ne durerait pas. Il avait perdu le compte des mois. Il avait toujours vécu ici, n'est-ce pas ? Sa tente naissait de la pierre : elle y avait pris racine. Il sentait le sol vibrer sous ses bottes. Les morts lui parlaient, mais il se bouchait les oreilles. Les spectres, ils les appelaient les spectres. Surgis des profondeurs de Winterheim. Car ainsi combattait Aldrig : puisant ses forces dans le monde d'en bas.

Une armée innombrable.

Les rumeurs les plus folles se glissaient dans les campements, comme des reptiles sifflants. Mais mon commandant, des morts, il y en aura toujours, non ? Alors quand est-ce que la guerre s'arrêtera ? Et s'ils utilisaient nos propres morts ? Ils l'ont déjà fait, non ? Ou bien ils vont le faire. Pour chaque soldat qui tombe, deux se relèvent. Il n'y a pas qu'un fantôme dans une armure. Il y en a plusieurs centaines. Mon commandant, qui est-ce que je tue quand mon épée s'abaisse ?

Puis Balik avait fini par se persuader que les spectres n'étaient pas *réellement* différents. C'était cela ou devenir comme les autres, ceux qui se tranchaient la gorge en riant, ceux qui sautaient du haut des falaises ou couraient vers l'ennemi en défaisant leur armure.

Personne ne leur avait expliqué pourquoi ils devaient prendre cette citadelle. Les ordres étaient les ordres. On leur disait que les Faeders avaient besoin d'eux. On leur disait que là-bas, dans les Crêtes de Sang, de nouvelles batailles les attendaient. Les Dragons se réveillaient, les Dragons assoupis aux frontières du monde. Qu'arriverait-il le jour où les bêtes écailleuses cracheraient leurs feux infernaux sur Midgard ? Comment eux, pauvres humains de chair et de sang, pourraient-ils s'opposer à ces monstres ?

Des entrailles bleu sombre sous les vents de l'hiver, des ongles raclant la terre. Des corbeaux picorant des visages. Partout, la puanteur. Une seconde peau. Cent fois le même mouvement : frapper ; parer ; reculer. Frapper ; parer ; reculer. De quoi oublier tout le reste.

Lorsque la citadelle était finalement tombée, au terme d'une éternité d'efforts, il n'avait ressenti ni fierté, ni soulagement : rien qu'un immense désespoir.

Il était vivant, sans doute.

Mais il allait lui falloir affronter l'existence.

Il était clair qu'il était le jouet d'une hallucination. Car s'il n'avait jamais vu Yggdrasil, il en avait tout de même assez entendu parler pour savoir qu'il était impossible d'apercevoir ses branches par temps brumeux. Or, non seulement il les distinguait parfaitement, mais encore il pouvait les effleurer, et ce rien qu'en levant les bras.

Le vieil arbre marquait l'entrée des enfers. Ses racines puisaient leur sève dans les entrailles de Winterheim, viscères de feu et de glace, frémissant de mille fois mille vies. Faire corps avec *cela* ?

Il entra dans Yggdrasil. Cela n'avait rien de difficile. Il suffisait de se laisser absorber par l'écorce. Il suffisait de fermer les yeux, et de se perdre. Descends, disait une voix, descends. Tout était gris. L'intérieur était immense, plus vaste encore que l'extérieur.

Sur une souche coupée en deux qui lui rappelait l'arbre foudroyé de sa ferme, un livre était ouvert. La couverture scintillait. Trois lettres d'or, qu'il ne pouvait pas lire.

Janes s'approcha, tourna lentement les pages.

Cela lui parlait de sa vie et des correspondances mystérieuses qui, parfois, s'établissent entre les choses, un lieu, une époque, une personne – des liens subtils, des liens qui vous échappent, noués hors de votre portée.

Il revit les bécicles cerclées d'or de son vieux maître et les yeux de la chouette. Il se revit lui, debout au bout d'une barque, les forlanceurs jetant leurs grands sacs dans le lac, un cri, des crépitements sur la braise – et il la revit elle, prêtant serment sur l'eau des douves, devant un château inconnu. Il revit Orgen, s'éteignant dans ses bras, et la vieille Djaniss, sa main crispée sur un drap noir. Des cœurs s'arrêtaient de battre. Il tenait sa nymphe Ymmë serrée contre lui et elle, elle s'avancait vers le miroir, un oiseau blanc entre ses bras. Dérive lente sur radeau de fortune, dérive lente entre deux eaux, la vie et la mort, le rêve, la réalité, et le rêve encore. Un œil tuméfié : ce que tu ne peux comprendre, ton œil refuse de le voir.

Janes referma le livre.

Était-il prêt à descendre ? Une flaque d'eau noire s'élargissait à ses pieds. Elle lui renvoyait un reflet troublé. Il se regarda longuement puis finit par se réveiller. Sans doute, *elle* avait fait le même rêve.

Il se retourna sur sa couche et se mordit le poing en gémissant.

Dans les souterrains du donjon s'ouvrait un puits sans fond. Suspendue à une corde, pieds et poings liés, la jeune femme fermait les yeux pour ne pas voir le vide. Un bâillon avait été fourré dans sa bouche. Elle ne portait qu'une tunique de lin et ses cheveux tombaient autour de son visage. Lorsqu'ils la sortaient de sa prison sans lumière, elle savait que c'était pour venir ici. Résister était inutile. Ils poussaient le levier, la forçaient à replier les jambes, attachaient ses pieds et ses mains à un anneau de fer. Puis ils passaient l'anneau dans la corde, au-dessus du puits, et ils commençaient à tirer, faisant grincer la poulie.

Le puits était sombre, les pierres de la margelle usées, humides, couvertes de runes à demi effacées. Parfois, elle ouvrait les yeux. Son regard descendait le long des parois et glissait lentement vers le vide. Il n'y avait rien : c'était aussi simple que cela.

Son corps oscillait doucement.

Les premiers temps, ils l'avaient laissée seule, seule dans le silence, et chaque son, le moindre craquement, le frottement de la corde sur la poulie, prenait des proportions intolérables. Que se passerait-il si la corde rompait ? Une chute, une chute sans fin. Sans doute son corps heurterait-il les pierres, chaque choc lui arrachant un hurlement de souffrance, son sang comme une trace tourbillonnante. Ou peut-être tomberait-elle d'un trait, filant dans l'air de plus en plus glacé, engloutie par les abysses, le voyage d'une vie, la chose la plus terrible qu'on pouvait imaginer – ou bien y en avait-il de plus terribles encore ?

Janes.

Le reste du temps, elle le passait dans une chambre sans fenêtre, à dormir et à pleurer. Lorsque sa porte s'ouvrait, lorsqu'ils venaient la chercher pour l'emmener au-dessus du puits, ce n'était jamais sans raison. Parfois, ils lui posaient des questions. « Est-ce que ta mère te dit des choses ? » Mais qu'était-ce vraiment qu'une mère ? Jadis, elle avait vécu aux côtés de cette femme dans des jardins de lumière, et les choses avaient paru se figer en une bienheureuse éternité. Puis elle était partie. Comme le monde était laid, dehors ! Laid comme ces pierres grises qui attendaient son sang, qui l'appelaient de toute leur âme froide et dure. Pourquoi sa mère l'avait-elle abandonnée ?

« Est-ce que ta mère te dit des choses ? »

Mère me dit que les Faeders deviennent des pierres. Mère me dit qu'elle-même devient une pierre et que les pierres sont des choses

inertes et dénuées de raison. Mère me demande pardon. Elle dit... elle dit que tout ce qui nous arrive a un sens.

Est-ce que ta mère connaît Janes ?

Janes, Janes.

Projette-t-elle quelque chose ?

Ne m'abandonne pas.

LETTRE DU ROI EINNAR IV DE NORDHEIM À WULTAN

Ainsi que Votre Grandeur l'a ordonné, nos armées marchent maintenant sur les Monts Pétrifiés. Elles arriveront dans trois jours en vue des premiers contreforts. C'est avec une joie sans mélange que le peuple de Nordheim a accueilli la nouvelle de leur départ. À raison, le peuple pense que le joug du seigneur draaken fait peser une menace concrète sur la quiétude de nos contrées. (...) Qui plus est, nous avons besoin de victoires. Je sais, Votre Grandeur, ce qu'il en est des dieux. Nous autres humains réclamons votre lumière, votre sagesse. Je me plie à la loi des Faeders, Votre Grandeur. Je m'y plie, et suis heureux de mettre mon existence au service de votre cause, car il n'en est pas de plus juste.

JOURNAL DU ROI EINNAR IV DE NORDHEIM

Les dieux, que sont les dieux ? Ce soir, j'ai levé les yeux vers la nuit et je n'ai vu que des étoiles. Ma foi est mourante : ainsi, je pense, que celle de tous les sujets du royaume. Mais je ne dois rien laisser paraître de mon trouble.

Envoyé ce jour une missive à W., bénies soient les runes qui chantent son nom. (...) Les Faeders nous appellent à l'aide, De quel maudit prodige sommes-nous victimes ?

DE LONGS MOMENTS

Une table en noyer clair, à quintuple piétement, ceinturée de miroirs bombés. Une entretoise incrustée d'or. Son lit : une merveille de bois noir, orné de pentes festonnées. Des pommes figurant des Dragons. Trois sièges en chêne lourd dans les coins de la chambre. Partout, le blason royal, un monstre d'écaille terrassant un autre monstre, perdu dans le pourpre des antiques tapisseries, égaré dans l'entrelacs des feuilles d'acanthé, noyé sous les complexes motifs des velours et des broderies. Ses appartements, à lui : Janes Oelsen. Tels que le draaken les avait laissés. Une somptueuse prison dorée – il n'en sortait qu'en de très rares occasions, et seulement lorsque Donn'r l'ordonnait. Ses journées étaient interminables. Livia était en vie, de cela au moins il était assuré. Il partirait, lui avait dit le Faeder, lorsqu'il se sentirait prêt. Te sens-tu prêt, ô fils des Ténèbres ? La nuit succédait à la brume, les tempêtes aux mornes aurores. Sa barbe poussait ; il avait décidé de ne plus la raser. Il reprenait rapidement des forces. On le nourrissait de plats succulents, apportés sur des plateaux d'argent. Il buvait les meilleurs vins de Nordheim. Quatre gardes solidement armés se relayaient nuit et jour devant sa porte. Son épée ne lui avait pas été rendue. Sa fenêtre donnait sur le vide. S'échapper paraissait impossible. Surtout, c'était condamner Livia à une mort certaine. Quant à Davënger...

Il est en vie, lui avait affirmé Donn'r. Pourquoi le tuerais-je ?

Pourquoi ne le tuerais-tu pas ? songeait le jeune homme.

À présent, il devenait plus facile de comprendre ce qui s'était passé ici. Il avait pu discuter avec un garde, un jour, un conscrit un peu ivre qui avait désobéi aux ordres : Wultan avait demandé au monarque de Nordheim de prendre pour lui la forteresse d'Aldrig. Une fois le draaken à sa merci, il aurait été aisé à Janes de s'approprier l'Anthémion.

Mais le plan ne s'était pas déroulé comme prévu.

La bataille avait été terrible. Aldrig avait lancé dans la mêlée des soldats arrachés aux enfers. Et pour finir, il s'était enfui peu avant l'arrivée d'Orage, emportant l'anneau avec lui. Il avait décidé de rejoindre les Dragons ses maîtres, retranchés dans les Crêtes de Sang. Wultan s'était lancé à sa poursuite. Il avait laissé à Donn'r le soin d'accueillir Janes.

Le jeune homme passait de longs moments à regarder les montagnes. La rage qui l'habitait avait fait place à une détermination glacée. Seul comptait l'anneau dorénavant, et ce qu'il en ferait une fois qu'il l'aurait retrouvé. Les paroles de la Dame des Songes lui

revenaient en mémoire. *L'anneau est le pouvoir ; Janes. Le pouvoir absolu.*

Mais le temps pressait : son bâton à la main, Faeder avançait toujours, scandant chaque minute de chaque heure de chaque jour. Wultan, avait dit Donn'r, l'attendait dans les Crêtes de Sang. Et que se passerait-il là-bas, comment s'y prendrait-il pour conquérir l'Anthémion ? Qu'il ne s'inquiète pas pour cela. Inquiète-toi plutôt pour ceux que tu aimes, *tu me comprends, Janes Oelsen ?*

Leurs âmes tirées d'un puits sans fond ce puits même au-dessus duquel ils attachèrent ensuite la jeune femme aux cheveux d'or et de neige mais cela se passa bien plus tard bien après que les vapeurs méphitiques se furent glissées en soupirant hors du goulot de rocailles pour finir dans les toiles invisibles tendues par les mages runiques du draaken leurs expressions inquiètes le feu des torches sur leur visage et sur leurs fronts les plis d'angoisse lorsque les premières âmes attirées par les promesses de salut apparurent à l'air libre maintenant hurla le draaken maintenant c'était un sortilège très ancien et lorsqu'elles se rendirent compte qu'elles avaient été piégées bien sûr il était trop tard mais qu'est-ce qui était préférable passer une éternité de tourments dans les profondeurs chercher en vain le moyen de rejoindre le grand fleuve ou bien sortir à l'air libre profiter de cette chance inespérée revoir le ciel une fois encore quelque perception qu'on en ait cette attirance irraisonnée pour la lumière et le monde des vivants les âmes montaient vers les runes le long du puits sans fond les mages étaient prêts ils se tenaient prêts à les accueillir et des milliers furent capturées ainsi des milliers car pour remplir une seule armure gravée de runes une centaine d'âmes au moins étaient nécessaires l'illusion de la matière était à ce prix une centaine au moins parfois deux cents car aussi magiques soient-elles aussi couvertes de runes Rad le contrôle Gifu l'équilibre les armures n'auraient tout simplement pu se maintenir et avancer seules sur le champ de bataille s'il y en avait eu moins et les mages exultaient les mages runiques dévoués à la cause du Grand Dragon car c'était là source de grande puissance en puisant leurs forces au cœur même des ténèbres de Winterheim de l'hiver éternel comme l'avaient fait en leur temps et le faisaient sans doute encore les draakens des Crêtes de Sang ils ne voyaient pas comment ils pourraient être vaincus seule la quantité d'armure était un obstacle à leur nombre mais les forgerons travaillaient nuit et jour le grand désert de poussière résonnait du vacarme que faisaient les marteaux des forgerons en retombant sur leurs enclumes les fours rougeoyaient pincées tenailles tisonniers s'élevant dans l'air enfumé les membres noircis de suie le draaken en personne veillait à ce qu'ils ne s'arrêtent jamais plus il y aurait d'armures et plus son armée serait forte une légion de cent mille âmes au moins les cohortes de l'enfer songeait-il un sourire sinistre aux lèvres vous voulez cet

anneau n'est-ce pas vous le voulez vraiment eh bien venez donc le chercher et nous verrons qui est le maître nous verrons ce que feront vos hommes en face de cela et déjà il les imaginait lâchant leurs armes hurlant de terreur dévalant les montagnes pour porter la nouvelle au monde les morts reviennent que les dieux nous protègent ici en plein cœur de Midgard quelqu'un a eu cette audace rouvrir ce qui avait été clos bafouer ce que les hommes dans leur faiblesse coupable tenaient pour sacré le seigneur des Monts Pétrifiés ne se rendrait jamais.

UN SOLDAT À SA FIANCÉE

Ma chère Reena,

J'ignore si cette lettre te parviendra jamais ; je voudrais que tu saches que je suis vivant et en bonne santé. Comme tu l'as peut-être appris (je ne sais quelles nouvelles vous arrivent en Nordheim ?) la forteresse du draaken Aldrig est enfin tombée entre nos mains. Malheureusement, le monstre est parvenu à s'enfuir. Je ne te dirai pas ici à quel point le combat fut terrible et éprouvant pour le moral de nos troupes. Il te suffira de savoir que de nombreux camarades sont tombés au cours des dernières semaines, des gens de nos villages et de nos forêts, des gens que nous connaissons bien. Hélas, mon aimée ! Ton jeune frère Liko fait partie de ceux-là. Je devine la peine qui étreint ton cœur à la lecture de ces lignes mais tu pourras dire à ta mère qu'il est mort au combat, empli de bravoure et l'épée à la main – un innocent parmi des milliers d'autres. Même si je l'avais voulu, il m'aurait été impossible de le sauver. Jâlan et Balik ont tous deux été blessés, mais se remettent lentement. Comme ils ne savent pas écrire, ils te chargent de transmettre leurs pensées à leur famille.

Nous nous sommes installés dans la forteresse et nous attendons maintenant les ordres. Donn'r règne sur nos armées et les couve d'un regard protecteur. Nous l'apercevons parfois, au sommet du donjon, rayonnant d'une puissance si belle et si lumineuse qu'elle nous force à baisser les yeux.

Étrange pays que celui-ci, tout de poussière et de vents fous, tout de noirceur et de silence. Étrange époque aussi, où les Faeders marchent parmi les hommes et mènent leurs armées au combat. Nous avons entendu dire que les légions draconiques des Crêtes de Sang se préparaient à la bataille et que les Dragons sortaient peu à peu de leur sommeil. Si cela est vrai, alors que les Faeders nous protègent. Devrons-nous aller nous battre là-bas ? Personne n'en sait rien, mon aimé – pas même notre officier, pas même notre commandant.

Une permission nous a été promise, mais je ne puis t'en dire plus. J'espère de tout cœur que nous retournerons au pays et que cette maudite guerre prendra bientôt fin.

J'ai gardé serrée contre mon cœur cette mèche de tes cheveux que tu m'avais donnée à Möstein. T'en souviens-tu ? Aujourd'hui, je sais qu'elle m'a porté chance, Reena. Ton amour me protège. C'est tout ce que je puis te dire pour l'instant. Courage ! Nordheim doit rester fier de ses fils. Embrasse pour moi mes parents et les tiens, ainsi que tous nos frères et sœurs et amis. Pensez à moi comme je pense à vous et, par la grâce de Reah ! je reviendrai bientôt. Je reste, plus que jamais, ton

La forteresse...

Qui rêve, qui chante la forteresse, qui l'entend respirer ?

La forteresse est hantée, tout le monde le sait mais personne n'ose parler, c'est ainsi, les gens ont peur. Lorsqu'elle tombe, la neige est noire, tout est noir par ici. La poussière s'infiltre dans les armures. Les tempêtes tourbillonnent, reculent devant le pont-levis, comme si elles hésitaient à entrer. Des tempêtes fantômes, douées de raison. Donn'r se transforme en pierre, lentement mais sûrement. Bientôt, il ne fera plus qu'un avec le château. Partir ! Sa peur devient palpable, se transmet même aux murs.

Les esprits hantent les vieilles bâtisses. Les soldats en parlent entre eux, chaque jour apporte sa nouvelle histoire. On dit que les armures des spectres laissent échapper leurs âmes, comme un filet d'eau entre deux pierres mal scellées. Difficile d'être sûr. La nuit s'emplit à ras bord de gémissements furtifs, de lents glissements d'étoffes. Le donjon respire. Parfois, les écailles du Dragon luisent de lueurs rougeâtres. On évoque leur réveil. Des pièces désertes, des plafonds si hauts qu'ils en donnent le vertige. Des trappes grincent en se refermant, des passages secrets se dévoilent, des portes s'entrouvrent – les esprits sont en éveil. La jeune fille aux cheveux d'or, seule dans sa chambre sans fenêtre ou suspendue au-dessus de son puits : on dit que le Faeder lui-même s'entretient avec elle.

On dit que la Guerre rend visite au Rêve, au demi-Rêve, pour lui arracher ses secrets.

Les soldats se regroupent : ils occupent tous le même corps de bâtiment. D'autres pièces immenses, désertes. Des meubles recouverts de draps noirs, oubliés. Pour quelque obscure raison, personne ne désire s'en approcher. Des scarabées brunâtres, sortis de nulle part, marchent au plafond. Un soldat est mort en les regardant. Les insectes restent longuement immobiles, puis disparaissent. Sur les rebords, des franges de neige boueuse, anormalement tièdes. Une pièce entière emplie de chandeliers blancs. Des hommes les examinent, les retournent en murmurant, constatent qu'ils sont faits d'ossements humains. Les bougies sont si grasses qu'elles fondent quand on les touche. Les dieux sont si fragiles qu'ils deviennent pierre quand on les oublie.

Dans la salle du trône, une montagne de têtes arrachées, montagnes de têtes en putréfaction : les trois cents soldats humains du draaken Aldrig. La puanteur est insoutenable. On condamne les portes. Les yeux regardent le vide. Le vent s'engouffre par les fenêtres ouvertes, le

vent se gorgé de solitude, d'effluves cadavéreux et ressort un peu plus lourd.

MORAL DES TROUPES

— Votre Excellence...

— Åvan ?

— C'est... au sujet des hommes, Votre Excellence.

— Je vous écoute.

— Des bruits circulent.

— Quel genre de bruits ?

— Vous savez comment sont les soldats, Votre Excellence. Il y a ces craintes à propos du puits. Depuis qu'ils ont appris ce qui s'était passé ici, les hommes... ils disent que l'endroit est hanté.

— On ne peut les en blâmer.

— Non, Votre Excellence. La plupart ont été très durement éprouvés.

— Combien de pertes dans votre régiment, Åvan ?

— Cinquante-six hommes sur quatre-vingts.

— Que les dieux nous protègent.

— Sans compter les blessés, Votre Excellence. Ils veulent revoir leurs familles. Certains sont ici depuis plus de six mois.

— Et les femmes que nous avons fait venir...

— Les femmes ne suffisent plus à la demande, Votre Excellence. L'une d'elles est...

— Je suis au courant, Åvan. Qu'attendez-vous de moi au juste ?

— Votre Excellence, les hommes voudraient savoir contre quoi ils se battent.

— Ils ont vu ce qu'ils ont vu, Votre Excellence. Je ne suis pas certain que cette idée de laisser errer entre les murs de la forteresse ces... spectres, comme ils les appellent, soit réellement bénéfique pour leur moral.

— Ces créatures sont inoffensives, Åvan. La magie qui les animait est partie avec Aldrig et ses mages runiques.

— Je comprends, Votre Excellence. Mais les hommes... Les hommes en ont assez.

— Qu'ils se reposent. Qu'ils mangent à leur faim et qu'ils boivent tout leur saoul. Les femmes, bah ! Nous en trouverons d'autres. En revanche, que vos soldats ne s'imaginent pas qu'ils vont rentrer chez eux, Åvan, vous m'entendez ? C'est hors de question.

— C'est que, Votre Excellence...

— Les ordres, Åvan, les ordres. Le maître des Faeders a requis notre présence dans les Crêtes. Nous devons nous préparer à partir.

Lorsque les premiers grattements se firent entendre, il crut tout d'abord qu'ils faisaient partie de ses cauchemars. Ils survenaient la nuit de préférence, au cœur des heures les plus sombres, frottements et grincements tristement obstinés, et lui se relevait, scrutait la pénombre à la recherche d'un signe, passait une main tremblante sur le dessus de son coffre. Alors le bruit se taisait, ne reprenait qu'ensuite, ne répondait qu'à ses silences.

Cela ne cessait pas.

Bientôt, le jeune homme comprit que les bruits naissaient et mouraient derrière le long mur décoré d'armures contre lequel s'appuyait son lit. Il colla son oreille à la pierre et ferma les yeux. Il y avait quelqu'un de l'autre côté, mais les esprits du château prenaient un malin plaisir à *s'incarner* dans les grincements, à les emmener à droite, à gauche, ce qui compliquait considérablement les choses.

Une nuit, Janes inspecta la pierre. Il déplaça des armures, décrocha des casques, souleva des boucliers. Derrière l'un d'eux se dessinait une fissure, suffisamment large pour qu'on y passe un doigt. Janes colla son œil à l'ouverture. Il faisait trop sombre mais que risquait-il ?

Il chuchota quelques mots. « Qui êtes-vous ? »

De l'autre côté, il y eut un long silence. Puis une voix lui répondit.

— Mon nom est Øon. Et vous ?

— Janes. Janes Oelsen.

— Tu es ce jeune homme aux cheveux d'or, n'est-ce pas ? L' élu des dieux.

Øon ? La voix de son mystérieux voisin était comme une montagne : pleine de pierres, d'arêtes coupantes. Je suis Øon. Øon le Dragon.

— Par les dieux.

— Vous êtes *quoi* ?

— Tous les Dragons ne sont pas grands comme des montagnes, Janes. Ceux-là sont nos pères, et les pères de nos pères. Mais nous... Nous sommes les derniers-nés de notre espèce, et le sang de nos ancêtres, le sang bouillant, la peau de fer et le souffle brûlant, tout cela s'est dilué dans notre multitude et nous sommes presque comme vous à présent, plus personne ne nous craint.

— Tu dois retrouver l'Anthémion, n'est-ce pas ?

— Comment...

— Ça n'a rien d'un prodige, Janes. Cette fissure dans le mur – ils nous laissent nous parler, et tu sais pourquoi ? Parce que c'est moi qui ai été choisi pour t'aider.

Le jeune homme n'en croyait pas ses oreilles.

Ils parlèrent toute la nuit et ne s'arrêtèrent qu'au petit matin.

Les Dragons n'avaient pas besoin de sommeil mais lui, Janes, était perclus de fatigue ; afin de poursuivre leur conciliabule, ils convinrent donc de se retrouver la nuit suivante, et toutes celles qui suivraient.

— Tu n'es plus seul.

Leur rencontre ressemblait à une révélation.

— Comment pensais-tu t'y prendre pour t'emparer de l'anneau ? Seul, tu n'as pas la moindre chance. Les Dragons t'attendent, et les draakens aussi, que crois-tu ? Les Faeders le savent, et c'est pour cette raison que je me trouve ici. Personne dans les Crêtes n'ignore que tu vas venir. Ta seule chance est de trahir les Dragons, Janes. C'est pourquoi les Faeders ont décidé de se servir de moi... comme d'un appât.

Le jeune homme hochait la tête dans la pénombre.

Les choses prenaient une tournure nouvelle. Un plan avait déjà été conçu. Øon allait se rendre chez les draakens. Lui, Janes, serait son prisonnier. Les serviteurs des Dragons n'y verraient que du feu : Personne ne savait à quoi ressemblait celui qui viendrait dérober l'anneau ; c'était là sa seule chance. Øon, pour sa part, avait promis de ne jamais révéler son identité.

— Pourquoi... Pourquoi as-tu fait une chose pareille ?

— Crois-tu qu'on m'ait laissé le choix ?

Wultan avait forcé Øon à prêter serment, à jurer sur son sang. Qu'il se parjure et son sang se mettrait à bouillir, son sang se transformerait en lave et il mourrait, il mourrait en hurlant, emporté par d'indescriptibles souffrances. Les Dragons étaient les fils de la nature, et la nature ne mentait jamais.

Le jeune homme s'étonna. Si lui et les siens étaient si vulnérables, s'il suffisait de leur faire prêter serment pour obtenir d'eux ce que l'on voulait, comment se faisait-il que les Faeders n'aient pas réussi à les vaincre, comment était-il possible...

— As-tu jamais vu un Dragon, Janes ? Je veux dire, pas un enfant comme moi, qui ne suis âgé que de quelques centaines d'années, mais un véritable Dragon, un patriarche – un Dragon des temps anciens ?

Le jeune homme resta silencieux.

— Cela n’a pas de nom, Janes. Certains Dragons sont si grands que personne ne les voit.

— Grands comment ?

— Regarde les montagnes.

Janes cligna des yeux dans la lumière de l’aube.

Øon était un jeune Dragon : quelques siècles d’existence seulement. Mais quelles contrées il avait dû visiter ! Quels secrets il devait connaître !

Parfois, les discussions s’échouaient sur les rives de l’aube, et Janes sentait ses yeux se fermer tout seuls, et les meubles autour de lui se mettaient à vaciller. Un jour, ils sortiraient d’ici. Le moment approchait. Alors, ils se verraient pour la première fois.

Le jeune homme ne pouvait s’empêcher de se demander si le Dragon respecterait son serment. L’Anthémion était-il moins important que sa vie ? Qu’arriverait-il s’il décidait de livrer *réellement* Janes ? Torturé par le doute, Janes avait fini par poser la question. Et la réponse de Øon ne l’avait guère rasséréiné.

— Je ne t’abandonnerai pas, mon garçon. Je ne veux pas mourir avant d’avoir revu mes montagnes.

Ce matin-là, Janes ne trouva pas le sommeil.

Il se tourna et se retourna dans son lit, essayant d’imaginer ce qui se passerait si le Dragon l’abandonnait aux mains des draakens – ce qu’il adviendrait de l’Anthémion et, en définitive, de tous ceux qu’il aimait.

Ces dons qu’il possédait, ne pas avoir peur, ne pas sentir les blessures, ne pas craindre la nuit... Tout cela ne lui avait-il été octroyé qu’à seule fin de servir les Faeders ? L’anneau était-il si important ?

— Les Faeders ont besoin des humains, martelait Øon chaque nuit. Contrairement aux Dragons, ils incarnent des principes. S’ils venaient à disparaître, ces principes existeraient toujours. L’Anthémion est peut-être le symbole de cette fatalité.

Peut-être, songeait Janes. Mais Livia, elle, quel principe incarnait-elle ? Pour lui, elle était une créature de chair et de sang. Il ne pouvait imaginer la perdre.

AMOUR FILIAL

Te souvenir de ton père.

Te souvenir que tu n'es pas le maître.

Qui a découvert l'Anthémion ? Ton père.

Qui souffre le plus de ses pouvoirs ? Ton père.

Qui a retrouvé le jeune homme, qui a ordonné la mise à sac de la forteresse d'Aldrig, qui a rassemblé les armées de Midgard ? Pas toi, Donn'r. Ta loyauté a été appréciée, non les démonstrations de force dont tu t'es rendu coupable. Tuer la sorcière était une erreur. Ton goût de la mise en scène. Ta volonté de puissance. Ton orgueil démesuré, ton désir de vengeance. Toutes choses que tu dois laisser derrière toi. Et souviens-toi : Janes Oelsen est ce que nous avons de plus précieux. Lui, le fils des Ténèbres.

À présent, l'heure du départ approche.

Les troupes d'Elsnör, de Walrøk, de Nordheim et d'Erland sont en marche. Elles opéreront leur jonction aux abords de la Forêt des Songes.

Sois fort, mon fils. Sois fort et fidèle.

MONOLOGUE DE LA TOUR DRAGON

Ma vie est un sommeil de pierre. S'extirper, s'extirper ! L'appel de mes frères, de mes oncles, de mes pères et de mes fils résonne jusqu'au tréfonds de mon être. Les contractions secrètes nous disent que la fin n'est plus loin, que l'heure des ultimes batailles a sonné. Jadis, je mourus au combat. Ils ont fait de moi une tour, ils ont sculpté mon corps, creusé mes entrailles pour envelopper leur solitude de roche. Ils croient que la vie m'a déserté. Pourtant, je ressens l'appel. Mes pensées et mes rêves s'échappent de la pierre et flottent dans les passages et les corridors que sont devenues mes veines. Arriveront-ils jusqu'à vous, portés par la tempête ? Je vous entends. Oh comme je vous entends ! Les plus forts et les plus grands d'entre vous se rappellent qu'ils ont été autre chose que des montagnes. Leur écorce frémit de tensions oubliées, de rancœurs et d'envies, enfouies au plus profond. Les hommes nous craignent. Je les sais anxieux lorsque leurs regards se posent sur moi. Créatures de chair et de sang. Ils sont *vulnérables*.

Je ne bouge plus. Inlassablement, ma volonté travaille, mais je ne bougerai plus.

Ils ont sculpté mon corps. Ils ont fait de moi une tour.

LES MENDIANTS

Il y avait cet objet : une chose gainée de cuir noir, apparue comme par magie dans la grande armoire entre deux piles de draps cousus d'or. Les premiers jours, il ne s'en était guère préoccupé, flottant au milieu de ses cauchemars comme dans un lit d'algues sombres, et toute la chambre paraissait irréelle. Puis, un jour, il s'en était saisi et l'avait étudiée longuement, avec circonspection. Peut-être l'avait-on posée là à dessein.

C'était une sorte de tube cuivré, avec une lentille de verre. Trois runes étaient gravées sur la surface de son corps. Ewaz, le lien entre les êtres. Os, la connaissance. Ing, le séjour des dieux. De toute évidence, cet artefact avait été béni par un rituel de magie runique. Lorsque Janes le pointait sur les montagnes, il avait l'impression d'être là-bas. Les tempêtes tourbillonnaient à portée de sa main. Il entendait leur souffle.

C'était extraordinaire.

Une longue-vue, avait expliqué Øon à travers le mur. Les hommes des Archipels de Brume connaissent le secret de sa fabrication. Mais la tienne est sans doute magique.

Une longue-vue.

Aux abords du château, les soldats discutaient sans relâche, comme pour conjurer la peur. Janes écouta un temps leurs conversations. Ils parlaient des batailles qu'ils avaient dû livrer contre les armées du draaken, souvenirs terrifiants peuplés de spectres et de massacres. Ils évoquaient Donn'r, le nouveau maître des Monts Pétrifiés, qui les avait menés à la victoire, mais quel goût amer avait cette victoire ! Leurs ruminations sempiternelles avaient quelque chose de sinistre. Peu à peu, Janes se détourna.

De là où il se trouvait, il ne pouvait voir la tour de Davënger. Au fond, cela importait peu. Le forlanceur était en vie, là était l'essentiel. Donn'r, dont l'attitude à son égard s'était considérablement radoucie, Donn'r lui-même le lui avait dit.

Une nuit, alors qu'il ne parvenait pas à trouver le sommeil, Janes se posta à la fenêtre et, aux alentours du pont-levis, scruta la pénombre trouée de feux pâles.

Il plissa les yeux.

Quatre silhouettes encapuchonnées attendaient devant l'entrée. On ne distinguait pas leur visage, mais leurs vêtements étaient en haillons. Des mendiants, devina le jeune homme. Peut-être des enfants, à en juger par leur taille. L'un d'eux faisait tourner une

crécelle.

Chose curieuse, on abaissa le pont pour les laisser entrer. Chose plus curieuse encore, Donn'r en personne s'avança à leur rencontre. Janes retint son souffle. Les petits mendiants s'avancèrent.

— Faut-il... demanda un officier aux côtés du Faeder.

Donn'r secoua la tête.

— Laissez-nous.

L'homme s'inclina et tourna les talons. L'inquiétude se lisait sur son visage. De fines volutes de brume blanche avaient pénétré dans le château en même temps que les visiteurs. Le silence s'était fait dans la cour.

L'un des mendiants s'avança et tendit un bout de parchemin à Donn'r. Celui-ci le lut, le froissa et le jeta à terre. Les autres restèrent immobiles.

— Dites à votre mère que c'est non, lâcha le Faeder.

Les mendiants se regardèrent. Le premier d'entre eux reprit la parole.

— Alors vous devez nous tuer.

Le Faeder tira son épée.

— Je suis Confusion, dit le mendiant sans bouger. Mon père est Détresse.

— Meurs, murmura le Faeder.

Un éclair d'acier fendit l'obscurité ; la tête du mendiant vint rouler à terre avec un bruit sourd. Les trois autres silhouettes n'avaient pas bougé d'un pouce.

— Notre mère se donne aux géants de Doloren, dit l'une d'elles en s'avançant à son tour. Je suis Inquiétude, fille de la Peur et de l'Ennui.

— Meurs, cracha le Faeder.

Et sa tête tomba près de celle de son frère.

Que signifiait ce rituel ? Les enfants mendiants semblaient marcher vers la mort avec une complète indifférence. Angoisse, fille de Chagrin, s'agenouilla devant Donn'r. D'un coup puissant, il lui trancha la tête, comme aux deux autres. Le dernier visiteur le regarda faire sans un mot. L'épée ruisselante de sang, Donn'r marcha sur lui.

— Je suppose que tu es le fils du Désespoir ?

L'enfant hocha gravement la tête.

— Ta réponse ? demanda-t-il.

L'épée siffla une dernière fois.

Le Faeder se retourna vers les quatre têtes jonchant le sol puis leva les yeux vers la tour de Janes. L'avait-il vu ? Le jeune homme recula prudemment dans l'ombre.

— Sois maudite, Izizz. Soyez maudites, toi et tes sœurs.

Le Faeder resta un moment immobile, puis s'accroupit devant les têtes. Il leur ôta leurs capuchons et les saisit par les cheveux. Sur les chemins de ronde, les gardes s'éloignèrent et détournèrent le regard.

Donn'r tenait deux têtes dans chaque main. Dans la bouche de l'une d'elles, il avait enfoncé le message froissé. Il était seul dans la cour. Il regarda autour de lui puis, d'un geste plein d'ampleur, lança les têtes vers le ciel. Leur sang gifla le sol en quatre traînées rectilignes.

Frappés d'une terreur sacrée, les soldats en faction serrèrent leur lance un peu plus fort et se concentrèrent sur les montagnes noyées de ténèbres.

Ils savaient que les têtes ne retomberaient jamais.

Janes reposa la longue-vue sur son lit et s'approcha du mur.

— Øon ? Øon ?

Il entendit les pas du Dragon. Son souffle rauque, comme un vent chargé de poussière.

— Je suis là.

Le jeune homme lui raconta ce qu'il avait vu.

Øon écouta attentivement, comme il le faisait chaque fois. La Peur avait-elle des enfants ? Le Dragon sembla réfléchir.

— La Peur, répéta-t-il enfin. Des enfants, certainement. Tous ceux que vous autres humains voudrez bien lui donner.

UN MARCHÉ

Janes avait perdu le compte des jours.

Un mois, deux mois ? Maintenant, il était prêt à partir.

Après qu'il eut guéri de ses blessures, Donn'r avait commencé à lui rendre visite. À plusieurs reprises, il l'avait emmené au-dehors et lui avait montré Livia, suspendue à une corde au-dessus du puits sans fond. Sans doute avait-il voulu l'impressionner. Lui faire comprendre que la vie de sa compagne ne tenait qu'à peu de chose. La cause était entendue.

Bien que son regard n'eût rien perdu de son éclat féroce, le Faeder semblait s'être un peu radouci. Il n'avait fait aucun mal à Livia, jamais, il tenait à ce que Janes le croie. La sorcière, c'était différent : la sorcière les avait trahis, et il n'existait qu'un seul châtiment pour cela. Son leshy s'était échappé, mais en définitive, tout cela avait peu d'importance. L'essentiel était que lui, Janes Oelsen, ne manquât de rien. Tu ne manques de rien, n'est-ce pas ?

Le jeune homme s'efforçait de faire bonne figure. Il souhaitait la mort de Donn'r, bien sûr : pour ce qu'il avait fait à Livia, et pour ce qu'il lui avait fait à lui, le soir de son arrivée. Mais au fond, rien ne pressait, il avait tout le temps.

Alors il laissait le Faeder parler.

Accompagné de ses gardes, l'homme aux longs cheveux noirs entra dans sa chambre et s'adossait à un mur, bras croisés, faussement affable.

Janes l'écoutait, un léger sourire aux lèvres. C'étaient toujours les mêmes discours : il faut sauver les dieux, les hommes ont besoin de croire, et n'était-il pas un dieu lui-même ? Donn'r le loup noir, Donn'r le Faeder, le fils de Wultan. Oui mais pour le jeune homme, il demeurait Orage, le chef des saltimbanques, et il avait du mal à s'imaginer que cet être pût être autre chose que ce qu'il paraissait – un humain.

Peu à peu, les visites s'espaçèrent. Il semblait que les choses dussent se diluer lentement, noyées dans une routine apaisante. Chaque soir, Janes balayait de sa longue-vue les remparts de la citadelle.

Les rumeurs les plus extravagantes circulaient sur le compte du Faeder. Donn'r s'enfermait dans une pièce secrète du donjon et se muait graduellement en pierre. Donn'r avait transformé ses musiciens en instruments à cordes, ou peut-être en chiens-monstres, hideuses créatures glapissant, misérables, dans la nuit des basses-fosses ; Donn'r n'était pas Donn'r : seulement un vulgaire imposteur qui craignait

désormais pour sa vie ; des spectres continuaient à sortir du puits sans fond ; Wultan lui-même se trouvait en ces murs.

Puis un matin, la porte de Janes s'ouvrit lentement et Donn'r entra seul.

— Nos armées sont en marche, dit-il. Il est temps.

Le jeune homme se posta vers sa fenêtre et regarda les montagnes.

— Je suis prêt, annonça-t-il. Et Livia ?

— Elle vient avec nous.

Janes secoua la tête. Il ne savait pas comment prendre cette nouvelle.

— Elle restera sous ma protection, ajouta Donn'r.

Les nuages s'amoncelaient au-dessus des cimes.

Le Faeder expliqua à son prisonnier que les armées de Nordheim, de Walrœk, d'Erland et d'Elsnör devaient se retrouver dans la grande plaine au pied des Crêtes de Sang. De là, elles porteraient leur attaque. Une mesure nécessaire, bien sûr, mais aussi une diversion, destinée à justifier le fait que lui, Janes, soit capturé par un Dragon. (Il lui expliqua ce que Øon lui avait déjà dit.) « Dans le chaos de la bataille, tu ne seras qu'un combattant parmi des centaines d'autres. »

Le jeune homme écouta le Faeder avec attention.

Bien entendu, les soldats de Nordheim et des royaumes voisins ne savaient rien de l'Anthémion. Des milliers de soldats tomberaient en pure perte.

— Pas exactement en pure perte, précisa Donn'r. Aldrig est un être nuisible, qui menace la sécurité du monde. Nous devons nous en débarrasser.

— Je comprends.

Dans le silence de ses appartements, Janes se fit apporter son dernier repas. Le Faeder était resté avec lui. Le jeune homme sentait l'intensité de son regard, mais essayait de ne pas s'en soucier. Il releva finalement les yeux. Donn'r attendait cet instant.

— Je voudrais aussi te dire une chose.

— Oui ? fit Janes en mordant dans son quignon de pain.

— Cela doit impérativement rester entre nous.

— Je ne vois pas à qui je pourrais me confier.

— Janes. Mon père te déteste.

Le jeune homme s'arrêta de manger.

Comme toi, tu me détestes, songea-t-il. Comme nous nous détestons tous.

— Lorsque tu te seras emparé de l'anneau, il te demandera de le rendre aux Ténèbres afin qu'elles défassent ce qu'elles ont forgé. Elles seules ont ce pouvoir.

Janes hocha la tête.

— Sais-tu ce qui se passera ensuite ?

Instinctivement, le jeune homme frissonna. Tout paraissait tellement clair.

— Il me tuera, répondit-il.

Donn'r grimaça un pâle sourire.

— Tu représentes pour lui le pire des dangers. Une fois l'anneau détruit, tu ne lui seras plus d'aucune utilité. Mon père ne prendra pas de risques.

Janes repoussa son assiette et se leva de sa chaise.

— Pourquoi me dire cela ?

— Je peux te protéger, Janes Oelsen. Je peux t'arracher aux griffes de Wultan.

Le jeune homme avait l'impression que les murs de sa chambre se resserraient lentement sur lui. Il regarda au-dehors.

— En échange ?

— Oh, bien peu de chose. Je voudrais que tu tues mon frère.

Janes se rassit en soupirant.

Tout cela n'avait aucun sens. Les Faeders formaient une famille de déments et de meurtriers. Était-ce là toute l'étendue de leur pouvoir ? Il songea à ce qu'avait été sa foi, lorsqu'il était enfant. Les maîtres d'Asgard : des êtres sacrés, des dieux que l'on vénérât et dont on implorait le nom en tremblant. À présent qu'ils marchaient parmi les hommes, ces dieux-là ne lui paraissaient pas mériter plus d'estime que n'importe quel soldat qu'il avait vu ici, et sans doute moins encore. Toujours prompt à verser le sang. Incapable de retenir la moindre leçon. Était-ce cela, un Faeder ? En dehors de l'immortalité, n'y avait-il rien de plus en eux, rien pour les différencier des hommes qui croyaient en eux ?

Janes avait perdu tout respect pour les dieux. Il se remémorait les paroles du Dragon. Les Faeders incarnaient des principes. Les humains n'avaient pas besoin d'eux.

— Votre frère.

— Hemd'! Tout cela est sa faute. Il a voulu prendre ma place auprès de mon père. Et il essaiera encore, c'est certain.

— Où le trouverai-je ?

— En Asgard. Je t'y mènerai.

Le jeune homme ferma les yeux. Qu'avait-il à perdre ? Une fois l'anneau retrouvé, il mettrait tout en œuvre pour tirer Livia des griffes des Faeders. Le reste importait peu. Le destin du monde.

— Et ensuite ? Quand je l'aurai tué ?

— Je ferai en sorte que mon père te laisse en paix. Tu as ma parole.

Pour ce que vaut ta parole, ricana Janes intérieurement. Tu n'as aucune intention de tenir ta promesse, pas plus que je ne compte honorer la mienne, et nous le savons tous deux.

— Aurons-nous le temps d'en rediscuter ?

— Sans doute. Mais souviens-toi d'une chose : une fois la forteresse quittée, tu deviendras un soldat comme les autres. Un anonyme parmi les anonymes.

Le jeune homme se caressa la barbe.

Lui et Donn'r discutèrent quelque temps encore.

Janes savait que de l'autre côté du mur, Øon écoutait leur conversation. Il demanda des garanties.

— Je ne peux t'offrir plus que ce que je te donne déjà, répondit le Faeder. Je me suis ouvert à toi. Je t'ai donné ma confiance.

Le jeune homme feignit de capituler.

Donn'r accueillit sa décision avec un rictus de satisfaction.

— Je saurai m'en souvenir, dit-il.

Oh, pour cela, tu t'en souviendras, se promit Janes. Lorsque je te passerai mon épée au travers de la gorge, je suis sûr que tu t'en souviendras.

Le Faeder se leva. Il était temps de partir.

On fit sortir Janes de ses appartements, on le conduisit à l'armurerie et on remit son épée d'or à un forgeron pour qu'il la recouvre d'une fine couche de fer. On lui confia une armure et un heaume à visièrre, semblable à celui des autres soldats. Puis on l'affecta à une unité de reconnaissance et on lui présenta brièvement ses nouveaux compagnons. Il devint Noraek, jeune guerrier sans histoire. Personne ne devait savoir qui il était vraiment. Aussi, lorsque les autres lui demandèrent d'où il venait, il répondit ce qu'on lui avait dit : que son oncle était le capitaine Legson, aide de camp de Sa Grandeur

Einnar IV de Nordheim.

Øon, lui expliqua Donn'r, ne lui serait pas présenté pour l'instant. Rien ne devait trahir leur secret. Le Dragon voyagerait à part, dans un convoi secret. Le moment venu, on les montrerait l'un à l'autre. Et ils feraient ce qu'ils avaient à faire.



L'armée quitta la citadelle le lendemain matin.

Janes ne savait pas où se trouvait Livia. Quelque part en sécurité, voilà ce qu'on lui répétait sans cesse.

Et Davënger ? Le forlanceur avait été incorporé à une autre unité. Les deux hommes ne devaient pas chercher à se revoir. « Chacun de tes gestes, Noraek, sera soigneusement surveillé. Reste à ta place et tout se passera bien. »

Le convoi de Janes s'ébranla à l'aube.

Soulagés, les hommes laissaient derrière eux les tours noires de la citadelle d'Aldrig, lieu synonyme de deuil et de tristesse pour nombre d'entre eux. Des centaines de camarades étaient tombés sur ces terres sans vie, ployant sous les coups mécaniques des spectres du draaken. Les soldats aspiraient à l'oubli. On leur avait promis une campagne facile, et des butins tels qu'ils n'en avaient jamais rêvé. Bientôt, ils seraient rejoints par le gros des troupes de Nordheim, puis par les légions de Walræk, d'Elsnör et d'Erland. Leur armée, alors, serait forte de plus de cent mille hommes.

Quoique personne ne les eût affrontés depuis des siècles, les draakens qui vivaient dans les Crêtes de Sang avaient la réputation d'être des adversaires farouches mais de toute évidence, ils ne tiendraient pas longtemps sous la poussée des forces ennemies. Quant aux Dragons qu'ils servaient, il était peu probable qu'ils se réveillassent jamais.

Janes se retourna une dernière fois.

Lui et les autres dévalaient d'un pas rapide les pentes des Monts Pétrifiés, malgré le poids dont ils étaient chargés. Partout, c'était un fourmillement de carrioles branlantes, remplies jusqu'à la gueule d'armures et de victuailles, d'étendards froissés aux couleurs renaissantes, d'armes fatiguées d'avoir trop attendu, brillant sous la lumière du jour, et le convoi soulevait en s'avancant un énorme nuage de poussière, tel un monstre, avide de soleil et de sang répandu.

Il n'y avait plus moyen de retourner en arrière, plus moyen de

discuter l'accord passé avec Donn'r, à supposer que Janes Oelsen le souhaitât. Le Faeder devait se trouver quelque part sur l'un de ces chevaux restés sur le pont-levis, à attendre que la forteresse se vide de ses ultimes occupants. Pour un peu, le jeune homme aurait senti son regard lui brûler la nuque.

La quête commençait.

LE FESTIN

Les quatre armées du Concordat s'étaient retrouvées sur les rives du fleuve Cauchemar, là où les flots pleins de tumulte disparaissaient sous les frondaisons ombreuses, entre les racines de la Forêt des Songes.

Les hommes avaient découvert une vaste prairie où ployaient, entre les dernières plaques de neige, des bouquets d'ajoncs entourés d'herbes hautes. Leurs chefs avaient décidé de passer ici les ultimes jours de préparation avant de se lancer à l'assaut des montagnes.

La nuit tombait sur les campements déployés, et la masse des soldats oscillait comme une houle, couvrant de ses hymnes guerriers la quiétude de la plaine. Des centaines de tentes, où rutilaient les blasons d'innombrables compagnies, avaient été dressées dans le plus grand désordre, un océan de toiles et de claquements où s'allumaient des brasiers. Partout, les soldats s'agitaient en hurlant et dans la nuit tombante, le parfum du chèvrefeuille rendait encore plus lourde l'exhalaison de cette multitude.

Donn'r avait décidé de faire donner un énorme festin.

Bœufs et cochons, volailles et sangliers rôtaient, luisants de graisse tiède, dans les grands brasiers clairs allumés sur les bords du fleuve. Allongés à même la terre, des soldats de Nordheim caparaçonnés de cuir buvaient des litres de vin noir dans leurs casques renversés, tandis que les fiers lanciers d'Erland, debout contre les arbres, regardaient leurs frères barbares tirer à eux d'énormes quartiers de viande et attendaient leur tour en fumant de l'herbe à pipe. Les hommes d'Elsnör, leurs bannières poudrées de poussière, s'égarèrent en de sombres rêveries et contemplaient la plaine avec mélancolie. Le regard dur, les robustes soldats de Walrœk dévisageaient les autres avec hargne, l'esprit déjà obscurci par l'alcool. Ailleurs, des mercenaires aux larges épaules qui s'étaient joints à la troupe s'étaient dévêtus de leurs armures et, appuyés sur les coudes, buvaient à pleines goulées l'eau glacée du fleuve, bien que cela leur eût été formellement défendu. On entendait le claquement des mâchoires, la joie féroce des hymnes guerriers, des coupes emplies s'entrechoquant, le crissement des poignards aiguisés contre les pierres, partout cela montait comme une vapeur au-dessus du grand fleuve, et la rumeur s'étendait jusqu'aux profondeurs de la forêt tranquille, en sorte que les bêtes, qui d'ordinaire vivaient en pleine quiétude, se fixaient et dressaient maintenant l'oreille.

À mesure qu'enflait leur ivresse, les soldats de Nordheim et d'Erland, de Walrœk et d'Elsnör, épuisés par leur voyage, vaguement

inquiets pour les épreuves à venir, avalaient à plein gosier des monceaux de nourriture, puis revenaient aux cruchons mousseux et faisaient jaillir le vin de leurs outres, les liquides capiteux s'épandant sur leurs poitrails dénudés. Les hommes vagabondaient sur les rives glissantes, se dévisageaient ébahis, tout surpris de se trouver là, plongeaient leurs regards et leurs mains grasses dans les flots sombres et souriaient à la lune avec des expressions béates. Partout, des chansons commençaient, des guerriers fatigués tombaient dans les bras les uns des autres, des exclamations gutturales fusaient comme des étoiles et des soldats à peine sortis de l'enfance écrasaient de lourdes poignées de neige sur leurs fronts brûlants. Les lueurs vacillantes des torches nichées dans les arbustes tremblaient en flammes oblongues sur les armures d'airain bosselé.

Donn'r et ses aides de camp se tenaient à l'écart, loin des éclats de gaieté et des libations joyeuses qui emplissaient la clairière. Sous une tente frappée des armes de Nordheim, ils avaient étalé une carte parcheminée qu'à la lumière de longues bougies de suif, ils étudiaient en silence. Il ne s'agissait pas tant de faire sortir les draakens de leurs montagnes que de se rapprocher suffisamment d'eux pour que le subterfuge mis au point par les Faeders ait une chance de les abuser.

Aldrig, avaient-ils appris, se tenait dans la citadelle d'Ardenaas, chez son puissant cousin Vuuteng – l'un des seigneurs draakens les plus redoutés des Crêtes.

Les généraux opinaient du chef. Ils allaient faire de cette bataille un exemple. Mettre un terme aux exactions des draakens qui, depuis des années, pillaient les villages des plaines. Le Kzaar Asraan, qui appartenait à la race maudite, sentait parfois peser sur lui les regards des humains, bien que Donn'r eût d'emblée coupé court aux allusions et aux rumeurs. Le draaken n'avait-il pas déjà, et plus souvent qu'à son tour, apporté la preuve de sa loyauté ? Tous connaissaient la haine tenace qu'il nourrissait à l'égard de son frère. Aux yeux de ses pairs, elle était le meilleur garant de sa Fidélité. Qui plus est, le Concordat avait besoin de ses hommes.

— Le but de cette manœuvre, expliquait Donn'r, est de nous rapprocher suffisamment d'Ardenaas. Messires, nous allons mettre la région à feu et à sang. Il y aura de nombreux tués, et des prisonniers dans les deux camps. Le Dragon que nous avons capturé sera libéré à quelques lieues de la forteresse. Il aura avec lui celui-que-vous-savez. À partir de cet instant, nous devons encercler la place forte et bloquer tous les accès, au cas où Aldrig tenterait une sortie. Qu'en pensez-vous, Asraan ?

Le draaken soupira.

Il avait laissé ses pensées s'enfuir, loin là-bas près du fleuve, vers la petite carriole où était enfermée son épouse. Que la jeune femme pût servir de monnaie d'échange pour forcer Janes Oelsen à tenir ses engagements le répugnait, mais cela faisait partie du marché. Il n'éprouvait rien pour elle, rien d'autre que ce qu'un maître ressent quand son esclave lui échappe. En revanche, il avait appris à détester son ancien cuisinier, ce si jeune humain aux yeux clairs qui avait eu l'audace de le défier, de le menacer même, et qui convoitait la femme que Wultan lui avait offerte. Il aurait dû le tuer ce jour-là. Dorénavant, il était trop tard. Oelsen avait revêtu aux yeux des Faeders une si haute importance qu'il se trouvait hors d'atteinte.

Le Kzaar n'était plus désormais qu'un allié parmi d'autres au sein de la grande armée levée par les Faeders, et le sentiment de sa propre insignifiance le remplissait d'amertume. Toute l'attention des généraux se reportait sur Janes Oelsen, sur ce qui lui arriverait et sur ce qu'il conviendrait de faire de lui une fois qu'il aurait repris l'Anthémion. Asraan, lui, avait trahi son peuple pour servir la cause des Faeders. Bien sûr, l'allégeance qu'il avait prêtée aux seigneurs des Crêtes de Sang n'était plus qu'un souvenir, mais il continuait de révéler la mémoire du Grand Dragon et se battre aux côtés de ses ennemis intimes était pour lui une déchirure. Wultan s'était servi de lui, de sa haine immémoriale pour son frère. Certes, il lui avait promis la tête d'Aldrig. Mais une fois sa vengeance assouvie, le draaken deviendrait un paria aux yeux de son peuple, un félon misérable dont le nom serait maudit pour les siècles à venir. Il fallait que la victoire des armées de Wultan soit totale, que tous les draakens refusant de se soumettre à sa loi soient détruits pour que lui, Asraan, puisse dormir en paix. Il connaissait l'appétit de revanche de ses frères. La bataille qui s'annonçait revêtait pour lui une importance capitale.

— Asraan ?

Le Kzaar frappa du poing sur la table, faisant sursauter les autres généraux.

— Nous ne devons prendre aucun risque, tonnait-il. Comme je vous l'ai déjà expliqué, les vassaux de Vuuteng sont des adeptes de la guerre éclair. Leurs méthodes sont brutales, expéditives. Nous devons les attirer dans un piège, ne leur laisser voir qu'une infime partie de nos troupes – les forcer à descendre dans les plaines. Là, nous les écraserons comme des insectes, puis nous jetterons toutes nos forces dans la bataille, et nous nous dirigerons vers les forteresses du sud.

— Cela me semble un peu prématuré, renifla un chef mercenaire d'Erland, un solide gaillard coiffé d'un casque à cornes de cerf.

— Et si les Dragons se réveillaient ? objecta un officier de Hjalmar

Oonas.

— Impossible, rétorqua le draaken. Jamais les Dragons ne sortiront de leur sommeil pour défendre leurs enfants illégitimes.

— On murmure, déclara un capitaine d'Elsnör sur le ton de la confiance, que les princes des Archipels de Brume ont massé leurs troupes sur le pourtour de Darkwald après qu'un émissaire des draakens est allé leur rendre visite.

— C'est absurde. Les princes des Archipels sont bien trop occupés à se battre entre eux pour venir en aide aux seigneurs des Crêtes, à supposer qu'ils possèdent la moindre raison de le faire.

— Qui sait ce que leur ont raconté les espions de Vuuteng ?

— Peu importe, capitaine Kaal. Nous ne pouvons fonder nos stratégies sur de simples supputations.

— Oui, mais quel intérêt avons-nous à déclarer la guerre à tous les draakens des Crêtes ? demanda quelqu'un. Ne pourrions-nous rechercher quelque alliance au préalable ?

— Impossible, répondit le roi Einnar IV de Nordheim. Dès l'instant où vous aurez levé la main sur le plus petit d'entre eux, soyez surs qu'ils se ligueront.

— Et qu'ils feront de vous leur ennemi personnel, ajouta le Kzaar.

— Peut-être aurait-on dû prendre cet élément en considération plus tôt, risqua un aide de camp de l'archiduc Khumen, avant de se rétracter aussitôt sous les regards des autres notables : mais nous nous plierons évidemment à l'avis général.

— Très bien, conclut Donn'r. Les exactions sanguinaires des draakens n'ont que trop duré. Il est temps d'en finir, messires. Temps pour les peuples des plaines de vivre enfin en paix. Jamais une telle armée n'a été rassemblée aux abords des Crêtes de Sang.

Les généraux se regardèrent en silence, puis reportèrent leur attention sur la carte. Aucun n'osait le dire, mais tous pensaient peu ou prou la même chose. Si les hommes de Nordheim, d'Erland, de Walroek et d'ailleurs s'étaient décidés à prendre les armes, ce n'était certes pas de gaieté de cœur. Les rumeurs les plus alarmantes circulaient dans les royaumes de Midgard. Des prophètes prédisaient le réveil des Dragons, et évoquaient une guerre si violente qu'elle changerait à jamais le visage du monde. Le sommeil des hommes était peuplé de visions prémonitoires annonçant la chute des vieux empires, la destruction des royaumes millénaires. Et à présent, les Faeders eux-mêmes marchaient parmi leurs fidèles, malgré les termes d'un pacte par eux-mêmes édictés. N'était-ce point là un présage des plus

inquiétants ?

La discussion se poursuivit jusqu'au milieu de la nuit. Donn'r assurait ses alliés d'une victoire totale. Les draakens n'étaient pas préparés à une telle offensive, à un déferlement de cette ampleur. Les armées du Concordat raserait leurs forteresses, anéantiraient le gros de leurs troupes dans la plaine puis se lanceraient à l'assaut des montagnes pour réduire le reste de leurs armées en cendres. Les hommes étaient prêts. N'entendaient-ils pas, au-dehors, leurs chants d'allégresse, leurs invectives joyeuses ? Oui, vraiment, il était temps d'en finir avec les draakens. Bientôt, Midgard tout entier retentirait d'une même clameur : le monde serait libéré du joug des êtres d'écailles et une ère nouvelle commencerait, une ère placée sous la protection bienveillante des Faeders, dans la foi et l'espérance enfin retrouvées.

Les généraux hochèrent gravement la tête.

Des images de victoire dansaient devant leurs yeux fatigués, des montagnes d'or arrachées aux forteresses draakens brillaient au fond de leurs pupilles. Les trophées s'accumulaient, les ennemis imploraient leur pardon et leur peuple les accueillait avec des manifestations d'enthousiasme jamais connues encore. Ils se laissaient griser par les paroles du Faeder comme leurs soldats par le vin noir, oubliant les dangers qui les attendaient, oubliant tous les morts à venir, les risques que leur faisait prendre cette campagne insensée et son but unique enfin, retrouver un artefact magique dont ils ignoraient tout et qui n'intéressait en définitive que leurs maîtres. Ils essayaient de s'imaginer ce que pourrait être une telle guerre, les pertes inévitables qu'ils auraient à essuyer. Mais les mots de Donn'r réduisaient leurs efforts à néant : seules se dessinaient nettement les perspectives de gloire et les batailles rapides – les carnages à venir. Les draakens étaient vaincus avant même que la guerre commence.

Dehors, les exclamations des soldats retentissaient de plus belle. Autour du Faeder, les généraux et les aides de camp se turent un instant pour écouter le bruit qu'ils faisaient, et des sourires pleins de confiance s'élargirent sur leur visage. Donn'r annonça que la discussion était terminée et qu'ils pouvaient regagner leurs quartiers. Ils sortirent dans la nuit au milieu des cris et des chants, acclamés par leurs soldats ivres, entourés par des cohortes beuglantes qu'ils regardaient sauter et se bousculer avec une satisfaction indulgente.

Entouré de deux gardes du corps armés de hallebardes, Donn'r se dirigea discrètement vers un endroit à l'écart, en lisière de forêt : là se dressait une tente toute noire, surveillée par une dizaine d'hommes en armes. Quelques chevaux paissaient autour d'une vieille carriole, à

l'abri d'un arbre tordu aux branches duquel se balançaient des lampes à huile. Un halo jaunâtre tombait sur la clairière, et les bruits de la grande prairie arrivaient étouffés derrière les bosquets bordant la trouée.

Les nouveaux venus sortirent brusquement de la pénombre. Des soldats s'avancèrent vers eux mais rengainèrent bien vite leurs armes lorsqu'ils reconnurent le Faeder.

Donn'r passa sous la tente.

À l'intérieur, son père l'attendait.



Vêtu d'un long manteau noir, Wultan portait son éternel chapeau à large bord et dévisageait son fils comme un parfait étranger. La flamme d'une torche unique projetait son ombre en un large faisceau, le faisant paraître plus imposant encore.

— Enfin, dit-il d'une voix dure. Pendant que tu passes ton temps à t'amuser, nos espions se font tuer aux frontières.

— Père...

— Ta petite réunion d'état-major s'est-elle déroulée comme tu le souhaitais ?

— Les généraux sont optimistes.

— Tant mieux, tant mieux, grinça le maître des Faeders en se caressant le menton. Ils ne savent pas ce qui les attend.

— Ils n'en ont pas la moindre idée, fit Donn'r sur le même ton.

— Mm. Nous levons le camp demain matin.

— Ne devons-nous pas... ?

— Si, mon fils. Mais de nouveaux éléments ont fait leur apparition. Disposez, fit-il à l'adresse des deux gardes restés en faction à l'entrée de la tente.

Les deux hommes s'exécutèrent.

— Quels nouveaux éléments ?

— Ta chère tante. Ever.

— Maudit soit son nom...

Le Faeder l'arrêta d'un geste.

— Sa présence est presque palpable. Je m'étonne que tu ne la sentes pas, toi aussi. Sans doute tes plaisantes responsabilités t'empêchent-

elles de goûter au sel de ces retrouvailles.

Donn'r ne répondit pas. Oui, peut-être, il y avait bien cette vibration intime, mais... le Faeder de la guerre n'avait jamais été très habile à détecter la présence des siens.

— Oui, commença-t-il, il me semble...

— Inutile de mentir, répliqua son père. Je sais, moi, qu'elle est dans les parages, et sa présence n'annonce rien de bon. Je lui avais ordonné de retourner dans son palais. Comment va la jeune fille ?

Donn'r leva le menton.

— En parfaite sécurité, père. Quatre gardes d'élite de l'armée de Nordheim veillent sur elle.

— Bien. Que disent ses prétendants ?

— Le Kzaar Asraan a compris que l'intérêt général passait avant...

— Oui, oui, fit l'autre avec impatience, et notre jeune héros ?

— Quelque part au milieu des autres. Des hommes le surveillent en permanence. À son insu, comme vous l'aviez demandé.

— C'est parfait. Qu'ils ne le perdent pas des yeux, surtout. Je n'ai guère confiance en ce Dragon que tu as capturé, mais nous n'avons pas vraiment le choix. Va rejoindre tes généraux maintenant, et dis-leur que nous partons à l'aube. Qu'ils reprennent leurs hommes en main. Il est temps de mettre un terme aux réjouissances.

— Oui, père.

Wultan arrêta son fils sur le seuil.

— Donn'r ?

— Père ?

— Comment sont les généraux ? Je veux dire, sens-tu leur *foi* ?

— Je ne suis pas inquiet, père.

Le Faeder passa sa main à travers la flamme de la torche. On entendit un grésillement.

— Tu devrais l'être. Cette bataille et celles qui suivront seront assurément les pires que Midgard ait connues depuis l'Exeat.

— Je sais, père.

— Sais-tu combien de fois je me suis transformé en pierre, au cours des douze derniers mois ?

Donn'r déglutit. La foi désertait le monde, et chacun des Faeders le ressentait dans sa chair, mais il savait que de tous les siens, son père

était celui qui souffrait le plus de ces attaques soudaines.

— Non.

— Trois fois. Trois fois, et cela a duré. Je ne l'ai pas dit à ton frère, ni à Reah. L'année dernière, je suis resté plus de soixante jours immobile. J'ai cru que tout était fini, Donn'r. C'est une sensation abominable que de se voir ainsi condamné à l'oubli. Nous ne pouvons nous permettre d'échouer, mon fils. Me fais-je bien comprendre ? Une telle perspective signifierait notre fin.

Son regard était devenu un brasier.

— Nous réussirons, répondit Donn'r. Je vais immédiatement donner les ordres pour que nous soyons prêts à partir.

Wultan le regarda s'en aller en serrant les mâchoires.

Son corps était devenu un foyer de douleur. Il sentait le mal progresser en lui, chaque mouvement lui coûtait. Pourtant, il tenait bon. Sa volonté farouche lui avait toujours permis de triompher des obstacles et, une fois encore, elle le soutenait dans l'adversité. Les Faeders avaient déjà connu de semblables moments.

— Gardes.

Les deux soldats qu'il avait congédiés réapparurent immédiatement. Le Faeder leur tournait le dos, redoutable dans la pénombre.

— Aidez-moi à me rasseoir.



Indifférentes au vacarme, aux quolibets joyeux des soldats avinés, aux corps entremêlés, roulant dans l'herbe humide, aux bras tendus vers eux, au froid et aux ombres que les brasiers ardents jetaient entre les arbres puis, par endroits, sur le métal liquide du fleuve, des silhouettes s'avançaient furtivement au milieu de la foule.

Dans le camp de Nordheim, c'était un certain Noraek, un jeune soldat à la blonde chevelure, qui arrêta les rares recrues encore en état de lui répondre :

— Davënger. Un grand gaillard, avec des cheveux blancs et une moustache.

Les hommes secouaient la tête. Jamais vu. Ou bien : il vient de partir.

Noraek serrait les poings. Il se savait suivi.

Il lui fallait faire vite.

À une demi-lieue, de l'autre côté du camp, le Kzaar Asraan fendait la masse des armées de Walroek et ses soldats, le reconnaissant malgré le brouillard, s'écartaient prudemment sur son passage. Laissant ses aides de camp à l'extérieur, le draaken s'engouffra sous la tente royale. La guerre serait longue, il le pressentait. Longue et difficile. Un instant, il contempla son reflet dans un miroir fendu.

— Où ont-ils caché la princesse ?

Sur les rives du fleuve Cauchemar, un troisième homme tenait un cruchon de vin noir serré entre ses jambes. Assis derrière un bosquet, il levait les yeux vers le ciel.

— Ah, Yslen ! gémissait-il avec un sourire fatigué, Yslen, te reverrai-je jamais ? Ce soir, le fleuve charrie son lot de mauvais rêves, et mon cœur pareillement déborde de regrets.

— Eh, Davënger !

Le forlanceur étouffa un rot sonore. Le soldat Jâlan, avec lequel il avait sympathisé ces derniers jours, venait de se laisser tomber à ses côtés, un rictus égrillard aux lèvres. Il sentait l'alcool à trente pieds.

— Jâlan.

— Eh bien, camarade... Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu fabriques ici tout... tout seul ?

— Je réfléchissais.

— Faut... faut pas réfléchir, Dagen... Davënger. Ça donne des idées noires, et...

— Par le Clair-obscur, qu'est-ce je ne ferais pas pour revoir mon pays. Jâlan ?

— Mm ?

— Penses-tu que je sois un grand poète ?

L'autre éclata de rire.

— Je te remercie, Jâlan. Je suis très sensible à ce témoignage d'amitié, conclut le forlanceur en avalant une nouvelle lampée de vin noir.

Pendant un bref instant, les deux compagnons se turent. Derrière eux, les clameurs de la fête semblaient progressivement s'apaiser. Des bancs de brouillard se formaient déjà sur les rives du fleuve.

— Des cauchemars, fit Davënger en les regardant. La nuit va être longue.

— Hein ? fit l'autre en toussant. J'sais pas vraiment si... (Il s'arrêta net, se tapa le front du plat de la main.) Imbécile que je suis, j'avais

complètement oublié. Y a un gars qui te cherche. J'sais pas qui c'est, mais il a l'air de bien te connaître.

Le forlanceur se releva d'un bond.

Il avait eu ce pressentiment, tout au long des derniers jours. Quelque chose devait arriver. Quelque chose *arrivait*.

— Je te remercie, dit-il. Sais-tu par où il est parti ?

Mais le soldat Jålan ne pouvait plus lui répondre.

Il s'était endormi.

La guerre était devenue une réalité.

Les armées de Wultan, longue procession métallique aux étendards baissés, étaient entrées dans le défilé des Cendres, passant sous la gigantesque arche de pierre qui marquait l'entrée des Crêtes de Sang. Tous les soldats s'étaient tus, même les plus aguerris, saisis par l'effrayante grandeur des lieux, le silence des montagnes qui leur faisaient face. Ceux qui avaient connu la campagne des Monts Pétrifiés réalisaient à quel point les sommets qu'ils avaient arpentés étaient faibles et insignifiants comparés aux masses titanesques découvertes maintenant. À perte de vue, des volcans s'élevaient, si hauts qu'ils en barraient l'horizon, écrasant le paysage de leur impassible majesté. Une poussière ocre recouvrait tout, nimbant le cortège d'un halo safrané. Ici, la pierre avait la couleur du sang. Ici commençait le royaume des Dragons, ici s'achevait le monde. Les montagnes qui s'étendaient au loin, et dont s'échappaient de minces panaches de fumée noire, étaient totalement infranchissables : certaines devaient s'élever à plus de trente mille pieds de hauteur. Nul ne savait ce qui se trouvait derrière, et il était probable que personne ne le saurait jamais.

Les guerriers de Wultan se sentaient minuscules.

Alourdie de poussière, l'atmosphère était étouffante. Nulle neige ne couvrait les sommets des montagnes. Tout était rouge, désertique, tout semblait figé dans la chaleur. De chaque côté du défilé, de gigantesques falaises courbaient leur profil déchiqueté et l'on apercevait à peine le ciel car il se confondait avec la terre, arborait les mêmes teintes cuivrées.

Le premier soir, les hommes firent halte à proximité d'un immense cratère. Ils ne se sentaient guère en sécurité ici, mais leurs chefs les avaient prévenus : à compter de ce moment, ils ne se sentiraient plus en sécurité nulle part.

Au loin se devinait la silhouette d'Ardenaas, la puissante montagne qui abritait la forteresse du seigneur Vuuteng. Dans l'obscurité naissante, les hommes la fixaient en silence, mâchant sans conviction leurs morceaux de viande séchée, et tout avait un goût de cendres.

Ils s'endormirent la peur au ventre.

Et bientôt, ils parlèrent dans leur sommeil : murmure souterrain se répandant de tente en tente, comme un poison de langueur.

Leurs rêves étaient peuplés de montagnes et de Dragons. Les montagnes étaient vivantes. Les Dragons s'éveillaient d'une torpeur

immémoriale. Une menace prenait corps.

Cette nuit-là, le soldat Balik remua tant, perdu dans ses songes, qu'il finit par se réveiller. Autour de lui, des hommes gémissaient. Quelque chose n'allait pas. L'esprit embrumé, il sortit de la tente. Le camp était silencieux. Çà et là, des torches achevaient de se consumer. Dans la pénombre, les montagnes devenaient des choses titanesques.

Des monstres.

Balik regarda autour de lui et ses yeux s'arrêtèrent soudain, quelque part sur la falaise. Des lumières tremblotaient dans les ténèbres. Une, deux, puis une dizaine bientôt, et plus encore. Elles n'en finissaient plus de se masser, là-haut, elles étaient cent, elles étaient mille, et d'autres continuaient d'arriver.

Balik regarda tout autour de lui.

Un sort avait été jeté sur ses compagnons. Un sort de sommeil. Trahison !

Le soldat resta un moment à observer les lumières se regrouper sur la falaise. Il ressentait un picotement au niveau de la nuque. Lentement, il se retourna. D'autres lueurs s'avançaient là-bas aussi. Les draakens, comprit-il. Ils vont attaquer.

Sa première pensée fut pour sa famille.

Puis une évidence le frappa. Il allait mourir.

Déjà ? songea-t-il tandis que sur les hauteurs, les troupes ennemies continuaient de se masser.

Il se mit à hurler.



À même le sol, elle s'était allongée. Sa robe couleur nuit s'épandait autour d'elle, mouchetée de poussière. Ses cheveux de miel se mêlaient au sable de la montagne. On aurait dit qu'elle dormait. Sous le velours de ses paupières, pourtant, ses yeux n'en finissaient pas de rouler. Elle avait posé son diadème étincelant sur une pierre.

Le cœur de la montagne.

C'était un battement lent et régulier, issu du fond des âges.

Ailleurs, elle le savait, la guerre allait commencer, les armes de fer sortiraient de leurs fourreaux et brilleraient dans la lumière de l'aube. Les armures s'entrechoqueraient, des mains fébriles empoigneraient des casques, des visières claqueraient, des traits argentés déchireraient le vent sableux, et les premiers hurlements de douleur retentiraient, se

répercutant mille fois entre les falaises. Mais à cette heure, la montagne était encore paisible. Son souffle tranquille l'enveloppait comme un voile de poussière.



La montagne rêvait et dans son rêve, une voix lui parlait.

Une voix lointaine, une voix si familière.

Ever.

Ever, tu es venue. Après tous ces siècles de silence.

Oui, Grand Dragon. Oui, je suis là.

Parle. Qu'as-tu à me dire ?

Ce qu'elle avait à lui dire ne passait pas par la parole.

Ce qu'elle avait à lui dire se dessinait dans le cœur de la montagne, se ressentait en scansion douloureuses, images entremêlées.

L'Anthémion.

L'Anthémion et la guerre, en lettres de lave.

Les draakens détenaient l'Anthémion et Wultan, le maître des Faeders, voulait le retrouver.

Je sais cela, Ever.

Il ne faut pas qu'il y parvienne, nous savons qu'il ne le faut pas. Mais nous savons aussi que l'anneau ne doit pas rester aux mains de tes fils. Nous avons travaillé, Grand Dragon. Moi et mes sœurs avons travaillé durement pour que ce qui doit être s'accomplisse. Les trames de Wyrð ne mentent pas. Le moment est arrivé.

Est-ce bien vrai ?

Sur mon âme, Grand Dragon. Sur mon âme, nous devons disparaître de la surface de ce monde avant qu'il ne soit trop tard.

Oui... Il me semble percevoir les échos des batailles à venir.

La dernière guerre, n'est-ce pas ?

Ragnarök.



Grand Dragon. Ô, Grand Dragon !

Nous sommes prêts, Ever.

Les autres ne l'admettront pas, et tu sais combien mes fils, à l'image des vôtres, peuvent se montrer impétueux lorsque leurs intérêts sont menacés. Mais tu as raison. Le moment est venu pour nous de disparaître.

Tous les signes sont là.

Tous les signes, mon amie.

À présent, je te le demande : es-tu prête à nous accueillir en ton royaume ?

Ô Grand Dragon. Je le suis.

C'est bien. Que les choses aillent leur cours, Ever.

Je t'aiderai. Je t'aiderai autant que possible.

Merci.

Une fois de plus, le sang coulera en abondance.

Je le sais, Grand Dragon. Wyrd l'a vu. Mais cette fois sera la dernière. Nous ne laisserons pas passer cette dernière chance.

Silence.

Autour de la jeune femme, le vent avait cessé de souffler.

Le Grand Dragon s'enfonçait dans le sommeil.

Les battements de son cœur devenaient presque imperceptibles et elle seule, qui sentait la vie en toute chose, pouvait encore les entendre.

Doucement, elle se redressa.

La guerre. La fonte des rêves.

Ragnarök.

Les morts reviendraient, les fleuves sortiraient de leur lit et le sang descendrait des montagnes, coulerait jusque dans les plaines. L'Exeat, bientôt, ne serait plus qu'un souvenir.

Mais le mal était nécessaire.

Du jour où Wultan avait rompu les termes du pacte sacré, du jour où lui et ses fils avaient quitté Midgard pour marcher de nouveau parmi les hommes, Ever et ses sœurs avaient compris qu'une seule chose, désormais, pouvait les arrêter.

Les dieux – Faeders et Dragons – devaient quitter Midgard.

Exil définitif.

Ever leva les yeux au ciel.

Déjà, ses chouettes approchaient, tirant derrière elles le somptueux traîneau aux ivoires étincelants. L'attelage glissait sous les cieux

pourpres, décrivait de larges courbes argentées. La Dame des Songes leva une main et sentit la montagne vibrer sous elle.

Wultan savait qu'elle se trouvait ici. Et elle savait qu'il savait. Dorénavant, tout ou presque reposait entre les mains du fils des Ténèbres. Depuis le premier jour, elle avait veillé sur lui. À présent, elle devait le laisser faire.

Bonne chance, Janes Oelsen.

Ma bénédiction est sur toi.

Le traîneau descendit jusqu'à elle, flottant à moins d'un pied du sol. S'appuyant à l'un des arceaux, Ever prit place à l'intérieur, son diadème à la main. La fourrure qui l'enveloppait respirait la tiédeur. Le traîneau oscilla doucement et une chouette lança un ululement dans la pénombre.

— Chez moi, murmura la jeune femme avec un dernier regard pour la montagne.

Chez moi. Le dernier voyage.

DÉJÀ TROP TARD

La bataille était terrible.

Les assaillants étaient descendus des montagnes, fondant sur leurs ennemis comme une volée de rapaces. Ils maniaient d'immenses rapières et leurs flèches enflammées se fichaient dans la toile des tentes. Les draakens ne devaient pas être plus de quelques centaines, mais c'étaient des combattants redoutables qui ne craignaient personne, et chaque coup asséné par eux en valait dix de leurs ennemis.

Il y avait eu trahison. Tout avait changé.

Prises d'une terreur superstitieuse, plusieurs légions de Nordheim avaient reflué dans le défilé, semant la confusion dans les troupes alliées.

Les mercenaires d'Erland, eux, se battaient dents serrées, faisant tourner leurs masses d'armes, avec hargne.

Les archers d'Elsnör s'étaient dispersés dans les hauteurs mais de là où ils se trouvaient, il leur était impossible de viser correctement, et leurs premiers traits avaient abattu plus d'humains que de draakens. Pourtant, leur chef les exhortait à tirer encore.

Hjalmar Oonas et l'archiduc Khumen se battaient dos à dos, isolés au cœur des troupes ennemies.

Sous le commandement de leur Kzaar, les soldats de Walroek essayaient de reformer leurs rangs. Ils avaient été durement touchés par la vague du premier assaut.

Isolé sur un promontoire en compagnie d'une dizaine de fantassins couverts de poussière, le soldat Noraek se défendait contre une poignée de draakens qui, pour barrer la retraite de Nordheim, tentaient de provoquer un éboulement. Acculé à un rocher, le jeune homme devait faire face à trois adversaires armés de haches à double tranchant qui l'attaquaient à tour de rôle. Son épée d'or faisait des merveilles, et le soldat n'avait rien perdu de son habileté au combat, mais jamais il n'avait affronté pareils guerriers et ses muscles commençaient à le faire souffrir.

L'un des draakens tomba au moment où il s'apprêtait à porter un nouveau coup.

Les deux autres se retournèrent, furieux.

Janes crut d'abord que la créature qui se tenait derrière eux était un draaken lui aussi, et il resta un moment sans comprendre. Puis il réalisa que la chose en question était encore bien plus grande –

immense, elle devait atteindre neuf pieds de hauteur, et son apparence (peau écailleuse, crocs saillants et naseaux retroussés) évoquait celle d'un reptile. L'un des draakens laissa échapper un grognement de surprise lorsque la lame de son adversaire, incroyablement vive, s'enfonça dans son torse. Sans hésiter, Janes abattit son épée sur l'autre draaken. La lame trancha les chairs et les os à la hauteur de l'épaule, et la créature tomba à terre en hurlant.

Le jeune homme demeurait seul face au monstre.

— Je suis Øon. Tu dois être Janes.

— Oui. Merci de m'avoir...

— C'est ce qui était prévu, répondit l'autre en regardant autour de lui.

Janes rengaina son épée. Le Dragon était la créature la plus imposante qu'il avait jamais vue. De petits nuages de vapeur s'échappaient de ses naseaux. Chacune de ses mains semblait capable de broyer une pierre et le jeune homme ne doutait pas qu'il pût tuer n'importe lequel de ses adversaires rien qu'en le serrant dans ses bras. Pour tout vêtement, il ne portait qu'une vague tunique déchirée. Son poitrail était sculpté dans l'airain.

— C'est le moment, Janes.

— Le moment ?

— Oui, poursuivit l'autre en le prenant par le bras. Tous ceux qui étaient chargés de te surveiller sont morts. Nous devons partir sans tarder. Ardenaas est encore loin, ajouta-t-il en indiquant l'énorme volcan qui se dressait à l'horizon.

— Je croyais que les ordres...

— Écoute-moi, fit l'autre en plongeant ses yeux dans les siens, le temps nous est compté. Je n'ai que faire des ordres. Je vais t'amener à Ardenaas et leur dire qui tu es. C'est absolument nécessaire.

— Mais ce serait rompre ton serment !

— Très précisément.

Le jeune homme le regarda avec plus d'attention. Øon faisait des efforts visibles pour le dissimuler, mais ses mâchoires étaient crispées, et tous les muscles de son corps se tendaient comme des cordes d'acier.

— Fais-moi confiance, dit-il encore. Je ne veux pas te trahir, au contraire : je veux t'aider à trouver l'Anthémion.

Interdit, Janes se laissa entraîner.

Il avait passé des jours et des jours à discuter avec cet être étrange, il avait cru en ses paroles – d’une certaine façon, Øon était devenu son ami, et voilà subitement que les choses basculaient, que rien ne se passait comme prévu.

Je ne t'abandonnerai pas, mon garçon. Je ne veux pas mourir avant d'avoir revu mes montagnes.

Le Dragon posa ses griffes sur la pierre et se mit à grimper.

— Je suppose, dit-il, que ce ne sont pas les Faeders que tu veux servir. Ni eux, ni personne d'autre.

Janes se retourna. En bas, la bataille faisait rage. Draakens et humains s'agitaient comme des fourmis sur le sable et le ciel se parait de reflets pourpres. Les hurlements des combattants paraissaient des murmures. Au loin, une montagne rugissait sa colère.

— Tu viens ?

Le jeune homme n'avait plus le choix. C'était soit suivre le Dragon, soit l'affronter.

Il se lança à l'assaut de la roche. Son épée d'or battait à son flanc tandis qu'il escaladait la falaise. « Fais-moi confiance, répétait Øon. Les miens savent ce que tu es venu faire ici. Ils te donneront ce que tu cherches. » Pour quelque inexplicable raison, le jeune homme avait envie de le croire. La créature grimaça en l'attrapant par le bras.

— Tu hésites ? Il est déjà trop tard, Janes. Ils vont s'apercevoir de notre disparition – en fait, ils sont sans doute déjà à ta poursuite. Mais nous ne nous arrêterons pas. Je connais les passages qui mènent à Ardenaas. J'ai vécu dans ces montagnes. Ils n'ont pas la moindre chance de nous rattraper.



L'armée de Nordheim refluit dans le plus grand désordre.

De nouveaux bataillons de draakens avaient surgi sur ses flancs. Les monstres les attendaient. Malédiction ! Déjà, d'innombrables cadavres jonchaient les bords du cratère et dans les cieux couleur sang, d'énormes charognards commençaient à tournoyer.

Dans la marée humaine éperdue de terreur un homme avançait à contre-courant. Une détermination farouche brillait dans son regard. Régulièrement, il faisait pleuvoir de furieux coups d'épée sur les combattants, humains ou draakens, qui se dressaient sur son passage. D'une main solide, il attrapa l'un de ses frères d'armes par le collet. L'homme le dévisagea avec de grands yeux incrédules.

— Toi. Où est la caravane ?

— La ca... caravane ?

— Où est la princesse ?

L'homme agita la main vers l'Est. L'autre le relâcha dans le flot de soldats en fuite avant de reprendre sa route. Il progressait avec peine, des hommes s'accrochaient à lui, des hommes le bousculaient, et il était forcé de les tuer, mais il n'avait pas le choix. À présent, il savait pourquoi il était arrivé jusqu'ici. Une litanie impérieuse résonnait dans son esprit – encore et toujours.

Sauve la princesse, Davënger.

Sauve la princesse.

Et celle qui lui soufflait ces mots ne pouvait qu'être obéie.

Au-dessus de la mêlée, une silhouette menaçante braqua son regard dans sa direction. Asraan ! Asraan le draaken ! Le Kzaar se figea. Puis, ouvrant un sillon sanglant dans les rangs des fuyards, il entreprit de se frayer un passage jusqu'au forlanceur.

Davënger jeta un coup d'œil derrière son épaule et aperçut la carriole, à l'ombre d'une saillie rocheuse. Les gardes qui étaient chargés de sa protection avaient pris la fuite, mais un homme se dirigeait vers elle, coiffé d'un immense chapeau noir. Fendant la foule, le forlanceur s'élança, toujours suivi du draaken. En quelques enjambées, et autant de coups d'épée rageurs, il parvint à s'extirper de la cohue. L'homme au chapeau pivota sur ses talons.

— Toi, siffla-t-il en reculant contre la carriole.

Mais il n'eut pas le temps d'en dire plus : le Kzaar Asraan déboucha à son tour aux abords de la carriole. L'espace d'un battement de cœur les trois combattants se dévisagèrent. Puis le draaken chargea le forlanceur, et celui-ci n'eut que le temps de parer.

— Arrêtez ! fit l'homme au chapeau noir.

Le draaken, qui s'apprêtait à frapper de nouveau, sembla hésiter.

— Je croyais...

En un éclair, Davënger se retourna et se précipita sur l'homme au chapeau noir. Surpris, celui-ci ne put que lever un bras pour essayer de se protéger. La lame du forlanceur se ficha dans son abdomen et le transperça de part en part. Il recula en vacillant.

— Fo... folie.

Davënger lui envoya son poing en plein visage, et l'autre bascula en arrière.

Folie, oui.

Folie que cette guerre, folie que les actions des hommes.

Le forlanceur courut jusqu'à la carriole et se faufila à l'intérieur.

— Par le Clair-obscur, cracha-t-il.

La princesse avait dormi là, des draps froissés témoignaient de sa présence.

Mais elle avait disparu.

— Aaaaah !

Le forlanceur se roula sur le côté. Les griffes du draaken le manquèrent d'un rien et déchirèrent un large pan de toile. L'homme au chapeau noir, qui s'était relevé, s'avança à son tour. Son manteau luisait de sang frais.

Davënger n'eut que le temps de sauter à terre : déjà, un premier coup d'épée s'abattait sur le rebord, faisant voler une pluie d'esquilles.

Un sourire maléfique éclaira le visage de son adversaire.

— À mon tour de te tuer.



Les montagnes.

Les dragons dans les montagnes.

Les visions – des dragons dépliant leurs ailes de pierre.

Sur le champ de bataille, les hommes tombaient comme des mouches.

Les oiseaux de malheur décrivaient de larges ellipses au-dessus du cratère, et dans leurs yeux se reflétait l'hécatombe. Les chairs déchirées. Les membres arrachés. Le sang dans le sable, le sable et la poussière, le sang et la clameur, tout, ils observaient tout et dans le silence de sa tour, un Faeder observait lui aussi.

Peu à peu, le champ de vision s'élargit, et les oiseaux reprirent de la hauteur.

Ils s'éloignèrent vers l'Ouest, survolèrent des volcans arides, des vallées de pierre morte. Deux silhouettes solitaires gravissaient le flanc d'une montagne. Les oiseaux émirent une plainte aiguë, emportée par le vent. « Grimpe, mon garçon. Continue de grimper. »

Au loin, les Crêtes de Sang se détachaient sur un fond de ciel enténébré, strié de filons violacés. Paupières mi-closes, le Faeder se

détourna et marcha jusqu'à sa croisée.

Machinations. Conquêtes. Alliances contre nature.

Et tout cela sur fond de retraite et de déroute, sur fond de désastre annoncé, de villes sanglantes et de flammes jusqu'au ciel. La guerre, toujours. Les hurlements d'épouvante. Le fracas de l'acier. Haches et fléaux, et flèches et francisques, lances et marteaux. Épées sifflantes, griffes acérées. Une fois de plus, les hommes se battaient pour les dieux.

« Ce pourrait être la dernière fois » songea le Faeder en contemplant les vestiges du jardin d'Asgard.

Ce pourrait être la dernière fois.



Le Dragon allait mourir, et il le savait.

Déjà dans ses veines, le sang devenait feu et la douleur atteignait une intensité intolérable.

La silhouette d'Ardenaas se dressait devant eux, terrible et solitaire à l'intérieur du cratère.

En contrebas, un lac de lave immense crépitait dans la fournaise. Les battants de bronze d'une porte colossale venaient de s'ouvrir. Ils étaient attendus, mais personne ne se montrait.

Janes Olsen sentait un grand calme descendre sur lui. Toute la journée, ils avaient marché, et toute la nuit ensuite, dans la solennité de ce désert de roches, et les montagnes paisibles avaient veillé sur eux, et il avait senti la vie battre en leur sein.

— Certaines sont des Dragons, avait murmuré Øon tant qu'il pouvait encore parler.

Il tomba à genoux devant la forteresse.

— Le Grand... Dragon sait, murmura-t-il. Sait que j'ai... rompu mon serment. Et je vais... je vais mourir.

Janes se pencha sur lui pour essayer de l'aider, mais il se rendit compte qu'il ne pouvait plus le toucher : sa peau était devenue brûlante.

Il releva les yeux vers Ardenaas.

La forteresse était magnifique, sculptée à même la lave. Malgré ses proportions grandioses, elle était à mille lieues de ce à quoi il s'était attendu. Des tours élégantes, terminées en flèches, s'élevaient au-

dessus du cratère bouillonnant. Reliées les unes aux autres par de fragiles arcs-boutants, elles dominaient le panorama de leurs silhouettes altières. Ardenaas paraissait suspendue entre ciel et terre.

Les portes étaient ouvertes.

Ils pénétrèrent dans un hall immense, couronné d'arcades et flanqué de colonnes à cannelures. Partout, toujours cette pierre noire – du basalte, songea le jeune homme – de la pierre noire et du métal. D'énormes statues de Dragons étaient penchées sur eux.

La voûte arquée était couverte de fresques à demi effacées. Le sol était dallé de marbre sombre et chacun de leurs pas résonnait sous la nef solennelle. Des volées de marches incurvées montaient vers les arcades et les balcons noyés de pénombre. Ils étaient seuls, anormalement seuls.

Janes avait déchiré un pan de sa tunique pour en faire un chiffon et il traînait le Dragon sur les dalles glacées, le traînait gémissant dans le silence du grand hall. Au loin se devinait une vaste terrasse, surplombant le cratère.

— Qui va là ?

Le jeune homme se figea.

Émergeant des ténèbres, de lourdes créatures en armure noire descendirent à leur rencontre. Certaines étaient des Dragons. D'autres des draakens.

— La terr... la terrasse, souffla Øon en levant les yeux vers lui. Porte-moi... là-bas.

Janes banda ses muscles et reprit sa progression.

Il n'osait demander aux Dragons et aux draakens de l'aider. Tous étaient là, à le regarder faire, mais il était impossible de savoir ce qu'ils pensaient de tout ça, et ce qu'ils allaient décider.

Le jeune guerrier arriva sur la terrasse.

Le grand terre-plein dépourvu de rebord s'avancait, téméraire, au-dessus du lac de lave.

Face au cratère, une silhouette en armure lui tournait le dos. Aux cornes recourbées qui ornaient son crâne, à sa stature redoutable, Janes comprit qu'il s'agissait d'un draaken.

Avec une lenteur majestueuse, la créature fit volte-face.

En un éclair, le jeune homme revit l'enchaînement des circonstances qui l'avaient amené en ce lieu. Ses rêves. Sa colère. Son amour pour elle.

Il fit un pas en avant.

La peau du draaken était noire.

À l'index de sa main droite brillait un anneau d'or.

Øon, lui, était en train d'agoniser à terre. Dans un suprême effort, il parvint à se redresser. Le draaken posa son regard sur lui, mais ne fit pas le moindre geste. Couverte de cloques, la peau du dragon commençait à brûler. De minces volutes de fumée s'en échappaient.

— C'est... le jeune... garçon... aux cheveux... d'or, ânonna Øon avant de retomber.

— Je sais, fit le draaken.

D'un geste, il ordonna à ses serviteurs – des draakens également, aussi noirs que leur maître – d'emporter le corps du Dragon. Le cœur serré, Janes les regarda envelopper la dépouille dans un drap grisâtre et la traîner au bord de la terrasse.

— Attendez ! cria-t-il, mais le draaken lui barra le passage.

Nulle malveillance ne brillait dans ses yeux. Seulement de la sagesse, et le jeune homme en restait stupéfait.

— Cela vaut mieux pour lui. Son sacrifice nous a été utile, mais ses souffrances ne le sont plus. Nous le renvoyons vers son père.

— Son... père ?

Janes vit les serviteurs soulever le drap au-dessus de l'abîme et faire basculer leur fardeau dans le vide. Il sentit le sol se dérober sous ses pieds.

— Tu as encore beaucoup à apprendre.

— Vous...

— La connaissance n'est pas tout, sourit le draaken en ôtant l'anneau d'or de son doigt. Nous t'attendions, Janes Oelsen. Nous t'attendions depuis si longtemps.

Son visage était un paysage, un parchemin où, de crevasses en ravines, se lisaient les fêlures d'une existence tourmentée. Mais il émanait de lui une force mystérieuse.

— Maître, Maître, ils arrivent !

Le cri était venu du fond du hall.

Déjà, des draakens s'employaient à refermer les lourds battants de bronze, tandis que des étages supérieurs se déversaient des troupes en armes, armures anthracite, haches à deux mains brillant dans les ténèbres.

— Ils arrivent, répéta le draaken en plongeant son regard dans celui du jeune homme. Mon cher frère. Que s'accomplisse ce qui doit s'accomplir.

Les portes de bronze claquèrent dans la solennité du grand hall. Le jeune guerrier écarquilla les yeux. La forteresse était plongée dans la pénombre, et les troupes du draaken s'étaient figées.

— Janes ?

— Seigneur Aldrig...

Oui, c'était bien cela.

Un rêve plein de pierres noires, au cœur duquel coulait un fleuve plus sombre encore.

Le draaken ouvrit sa patte griffue. Posé sur la paume d'ébène, l'anneau d'or brillait de mille feux.

— Tu es venu pour cela, n'est-ce pas ?

Au-dehors, les premiers coups de bélier commencèrent à retentir. La forteresse tout entière en parut ébranlée, et il sembla soudain à Janes que chaque assaut s'adressait aussi à lui, aux portes de bronze de son esprit.

Il hocha la tête. Aldrig fit un pas en avant.

L'Anthémion.

Un nouveau coup de bélier, plus fort que les précédents, manqua faire voler la porte en éclats.

L'anneau étincelait.

— Prends-le, dit le draaken.

Janes avança la main.

À suivre...

ANNEXE

LES FAEDERS D'ASGARD

Faeder – le Temps. Père de tous les Faeders, le Temps est invisible, car toujours en mouvement. Armé d'un long bâton noir, il arpente seul le chemin tortueux qui mène à l'éternité. Son épouse Reah est la seule à se souvenir qu'il existe.

Reah – la Réalité. Reah est une vieille femme solitaire, aveugle, sourde et muette, qui ne cesse jamais de pleurer. Ses larmes, noires et épaisses, tombent jour après jour dans un énorme chaudron où sa fille, Wyrd, les recueille et les tisse.

Wultan – la Force. Fils du Temps et de Reah, il est, en l'absence de son père, le chef de tous les Faeders, et le maître d'Asgard. Tyrannique, violent et orgueilleux, il fait régner la terreur parmi ses sœurs, car il s'oppose à leur mainmise sur Midgard.

Maan – la Lune. Épouse de Wultan, mère de Donn'r et d'Hemd'l, Maan est une Faeder douce et sensible. Chaque nuit, elle monte dans l'une des tours de la forteresse et envoie ses pensées vers le ciel : ainsi paraît la lune. Maan est l'inspiratrice de toutes les sorcières de Midgard, qui ont sacrifié leur beauté formelle et à qui, en échange, elle a offert le don de double-vue.

Donn'r – la Guerre. Fils aîné de Wultan et de Maan, il est le préféré de son père. Comme lui, il est ombrageux et sujet à de violentes colères. Il ne possède, en revanche, ni son intelligence, ni sa cruauté.

Hemd'l – le Messager. Fils cadet de Wultan et de Maan, il est jaloux de son frère Donn'r. Son but, à terme, est de devenir le nouveau maître d'Asgard. Il se manifeste parfois sous la forme d'un énorme loup blanc.

Tyr – la Justice. Réduit à l'impuissance par ses pairs, ce frère de Reah a été transformé en une statue de pierre par Wultan, que ses constants rappels à l'ordre avaient fini par exaspérer.

Wyrd – le Destin. Fille adoptive de Reah, Wyrd n'a pas de père

connu. Agenouillée aux pieds de sa mère, elle recueille ses larmes sous la forme de trois longs fils noirs qu'elle tisse ensuite en une immense tapisserie – la toile de la destinée. Une partie de la toile est encore humectée de larmes, et reste illisible : c'est l'avenir proche. Le reste de la toile est le passé et les aiguilles dont se sert Wyrð pour tisser, le présent.

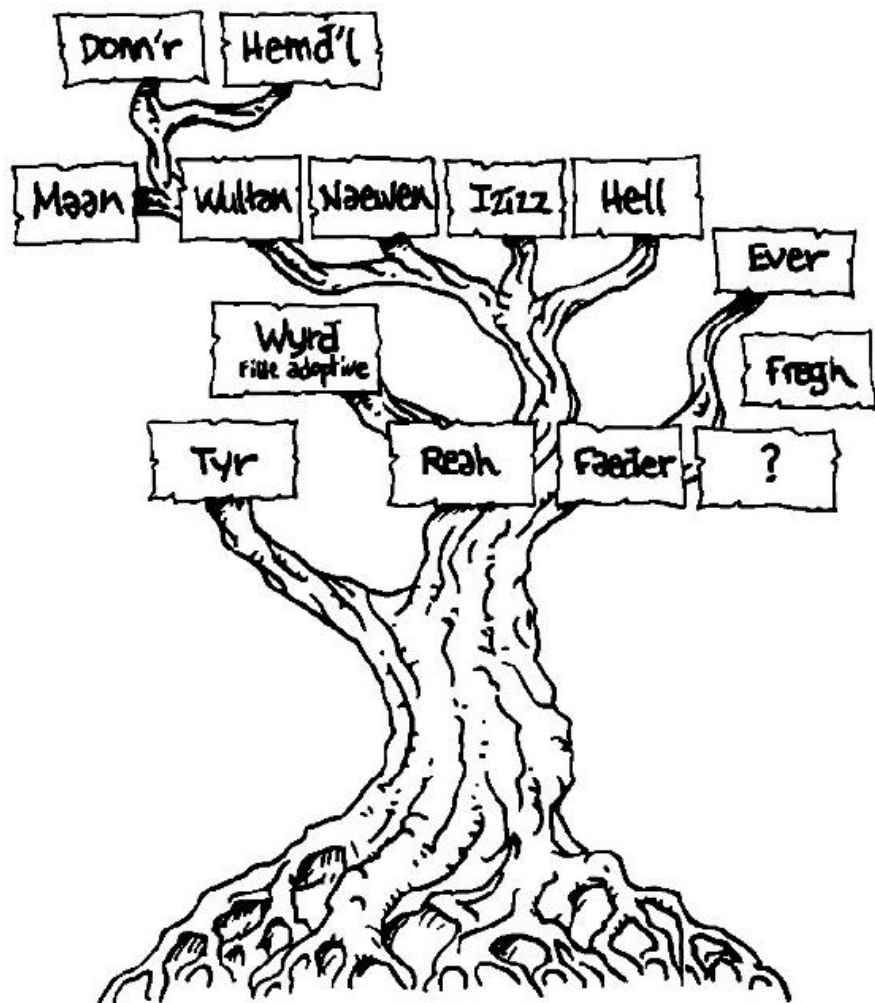
Fregh – la Magie. Divinité hermaphrodite, Fregh a donné la magie aux humains. Elle s'est retirée des affaires du monde bien avant l'Exeat, et gît à présent, paralysée, dans l'une des chambres les plus profondes de la citadelle d'Asgard.

Hell – la Mort. Impératrice du royaume de Winterheim (les enfers), Hell est la première des trois Ténèbres. Avec ses deux sœurs, Izizz et Naewen, et sa demi-sœur Ever, elle veille sur les destinées de Midgard, en l'absence des autres Faeders, qui ont fait vœu de se retirer du monde.

Izizz – la Peur. Deuxième des trois Ténèbres, cette vieille femme en haillons surgit toujours où et quand on ne l'attend pas.

Naewen – la Nuit. La plus jeune des trois Ténèbres, la Nuit descend le fleuve des esprits dès le coucher du soleil. Le jour ne revient que lorsque son grand manteau de ténèbres disparaît à l'horizon.

Ever – le Rêve. Installée dans son palais de glace, au cœur de Midgard, la Dame des Songes règne sur le pays des chimères, où s'envolent les esprits des hommes qui rêvent.





A peine s'étaient-ils trouvés que Janes et Livia devaient déjà se séparer, victimes de la perfidie du Ksaar Asraan.

Tandis que la jeune femme reste prisonnière du tyran, Janes, désespéré, a fui vers le royaume de Lys, la contrée des magiciens-poètes. Un jour pourtant, un étrange bateleur vient lui demander de retrouver l'Anthémion, l'anneau sacré, dont pourrait dépendre le sort de son aimée.

Or, selon la prophétie, cet artefact doit précipiter rien moins que la chute d'Asgard et la mort des dieux.

Mais dans l'ombre, faeders et dragons intriguent toujours pour réaffirmer leur emprise sur les hommes. Inexorablement, le souffle de la guerre se propage...

Fabrice Colin est né en 1972. Infatigable explorateur des sentiers du merveilleux, il en propose une vision tour à tour drôle (A vos souhaits) ou romantique (Vestiges d'Arcadia), pour les plus jeunes (Les enfants de la Lune) ou les adultes (son très personnel Or not to be), avec une exceptionnelle maestria narrative. Il célèbre ici les fascinantes noces de la mythologie nordique, du conte de fées et de la tragédie shakespearienne.